



Contes et Légendes du Berry

**Defrasne Marie-Louise
Defrasne Jean**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



MARIE-LOUISE ET JEAN DEFASNE

CONTES ET LÉGENDES DU BERRY

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

MARIE-LOUISE ET
JEAN DEFASNE

CONTES ET LÉGENDES DU
BERRY



Fernand NATHAN, 1956

*Collections des contes et légendes de tous
les pays.*

AVANT-PROPOS

Pourquoi cet étrange scrupule, cette sorte d'inquiétude au moment de présenter une de nos provinces aux enfants ?

C'est un peu la crainte de voir un être très cher incompris d'autrui par notre faute ou notre maladresse. Car le Berry ne s'impose pas spectaculairement à l'attention : ses paysages sans véhémence n'offrent pas de couleurs crues, de lumières tapageuses, de contrastes accusés. Il ne connaît ni l'écrasante, l'inhumaine majesté des cimes neigeuses, ni la poésie grandiose de la mer. Son sol ne se flatte pas d'une fertilité exceptionnelle et n'est pas davantage synonyme de pittoresque et agressive pauvreté. Rien en lui ne prête aux envolées d'un lyrisme facile.

Son charme est plus, subtil, tout de mesure, d'harmonieuse simplicité, et ne se révèle pas d'emblée. Le touriste distrait ou pressé le traverse sans y voir autre chose que des plaines banales, une campagne monotone, de minces ruisseaux, quelque médiocre colline où s'alignent des ceps à la renommée modeste. Car le Berry veut être compris, apprécié lentement. C'est une grande dame portant avec discrétion un nom tout plein d'histoire, et dont la race ne se décèle qu'aux délicates nuances d'une simplicité raffinée.

Que l'on s'attarde au contraire avec sympathie à saisir l'intense harmonie des paysages berrichons : l'œil alors aimera l'infinie douceur des horizons bleutés, la ligne paisible des collines, les tendres prairies qu'avril étoile de pâquerettes, où septembre fait clignoter le regard mauve des tristes colchiques, les « veillettes ». Voyez ici : au fond de ce pré, flâne entre les saules un ruisseau d'argent clair niellé de cresson, et des vaches en y venant boire écrasent les tiges de menthe à l'odeur froide. Plus loin, une chèvre cabrée contre le tronc d'un orme effeuille les branches basses d'une dent pressée, ponctuant son régal de hochements de tête gourmands. Autour, sous le ciel calme, se dressent les murs verts et touffus des haies, d'où s'enlèvent des nuées de papillons blancs dans le parfum sucré des fleurs de ronce. Une grâce profonde imprègne ce paysage à la souriante simplesse ; ses lignes sont douces au regard, au cœur plus douces encore.

Ainsi de l'âme de la province : sa richesse ne se dévoile pas à une enquête superficielle et sans sympathie. On a raillé chez les Berrichons certains travers : leur lenteur, leur apparente mollesse. Ils se plaisaient volontiers eux-mêmes : « Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Berrichon,

cela fait cent bêtes ! » Le « Berry des treilles », comme dit Hugues Lapaire, le Sancerrois festonné de pampres affecte de regarder le Bas-Berry avec un peu de condescendance, et les compatriotes de George Sand aiment à moquer le lourd habitant de la Bresse ou à répéter : « Sot comme un Solognot ».

Qu'on ne s'y laisse pas tromper ! Leur lenteur est sagesse, et ce que l'on prendrait pour de la mollesse et de l'inertie, c'est la réserve d'une âme secrète qui tempère d'une pudeur toute classique l'expression de ses sentiments. Âme timide, comme les horizons berrichons, mais où frémit pourtant une intense vie intérieure, nourrie des traditions tendrement gardées, des silencieuses méditations, de l'amitié d'une terre et d'un ciel à la mesure de l'homme.

Pour comprendre vraiment cette âme secrète, il faut avoir vécu de longs jours dans quelque petit village du Berry, y avoir bavardé, flâné, rêvé, avoir ressenti l'émouvante séduction de ses villes du passé. Il faut avoir entendu conter par quelque vieux en blouse ou quelque aïeule en coiffe les vieilles légendes d'autrefois, mystérieux récits venus du fond des temps, où sorciers, enchanteurs, devins, loups-garous, diables et saints défilent en ronde infernale ou en pieuse et naïve procession. Que dire ? Il faut qu'à la musique fruste des cornemuses et des vielles, quelque chose d'obscur et d'oublié s'émeuve brusquement au tréfonds de l'âme, comme un chien assoupi qui pointe ses oreilles au timbre d'une voix soudain reconnue !

Voilà donc bien des raisons d'appréhender l'accueil que réserveront les jeunes lecteurs à ce choix de légendes, de contes et d'évocations historiques. Un peu de l'âme berrichonne s'y exprime : comme il serait dur de n'avoir pas su faire aimer ce que l'on aime tant soi-même !

Mais si, au contraire, ces quelques récits avaient le bonheur de plaire, si les enfants, en les lisant, pouvaient être attirés par cette province, s'ils désiraient la connaître et la comprendre mieux, ce modeste livre écrit avec une grande tendresse ne serait pas inutile et pour ses auteurs il contribuerait, dans sa simplicité, à acquitter un peu d'une immense dette de reconnaissance à l'égard de la terre et des morts⁽¹⁾...

Marie-Louise et Jean DEFASNE
(Neuvy-les-Clochers, 1954)

Le siège d'Avaricum



N 52 avant Jésus-Christ, au moment où toute la Gaule frémissante se préparait à lutter contre Rome et à défendre sa liberté, Bourges était déjà une ville grande et belle, enrichie par un commerce actif, bien protégée par sa ceinture de marais. On l'appelait alors Avaricum et elle était la puissante cité du peuple des Bituriges qui avait dominé longtemps la fragile fédération des peuples gaulois.

Lorsqu'un jeune chef arverne, Vercingétorix, tenta de rassembler derrière lui dans la lutte les guerriers de la Gaule entière, ces Bituriges, dont on connaissait le courage et l'audace, acceptèrent avec enthousiasme de combattre à ses côtés. Au même moment, les Gaulois, désireux de braver César et ses légions, massacrèrent tous les négociants romains installés à Cenabum(2). Dès lors, il n'y avait plus d'autre issue pour Vercingétorix et ces alliés que la victoire ou la mort.

Mais pour avoir quelque chance de succès contre Rome, sa force ordonnée, sa discipline, il fallait une entente parfaite entre les cités gauloises et surtout une autorité unique qui pût imposer à tous une tactique commune. C'est pour cela qu'un grand conseil, où étaient représentés la plupart des peuples de la Gaule, s'était réuni au pays des Bituriges. L'heure était aux graves décisions.

On avait choisi pour lieu d'assemblée une large clairière, au cœur de la forêt où, peu de temps auparavant, les Druides avaient coupé le gui avec leurs faucilles d'or. Les tentes avaient été dressées en cercle, mais comme un pâle soleil éclairait cette belle journée d'hiver, les chefs gaulois s'étaient assis en plein air sur des souches couvertes de mousse ou à même le sol, autour d'un grand feu clair.

Il y avait là, avec les Bituriges, des Arvernes, des Carnutes, des Sénons, des Turons, des Auberques(3) et bien d'autres de Celtique ou d'Aquitaine. Les uns étaient vêtus de la braie serrée aux chevilles par des lanières de cuir et de la saie de rude étoffe qui flottait sur leur

courte tunique ; d'autres à demi nus, le torse bruni par le hâle des batailles, avaient rejeté en arrière leur épais manteau de laine grise ; d'autres enfin avaient gardé leur cuirasse bosselée et serraient orgueilleusement la poignée de leur glaive.

Des esclaves au crâne rasé présentaient aux guerriers d'épais morceaux de viande saignante sur de lourds plateaux d'argent. Ils leur versaient dans des coupes du vin de Loire, de l'hydromel ou de la cervoise, une bière âcre et mousseuse qu'ils avalaient à plein gosier et qui les rendait bavards et violents.

Tous parlaient en même temps avec de grands éclats de voix et des gestes prompts. On entendait un bruit confus, vibrant, où se mêlaient le son rauque des paroles, le claquement des mâchoires, le cliquetis des armes, les appels, les cris, les injures et les rires.

Lorsque le chef se leva, il ne réussit point d'abord à obtenir le silence. Sa voix rude pourtant cherchait à dominer le tumulte. C'était un homme jeune, brun, trapu. Il avait des cheveux longs retroussés sur le sommet de la tête et des moustaches pendantes. Son regard clair était d'une étonnante puissance.

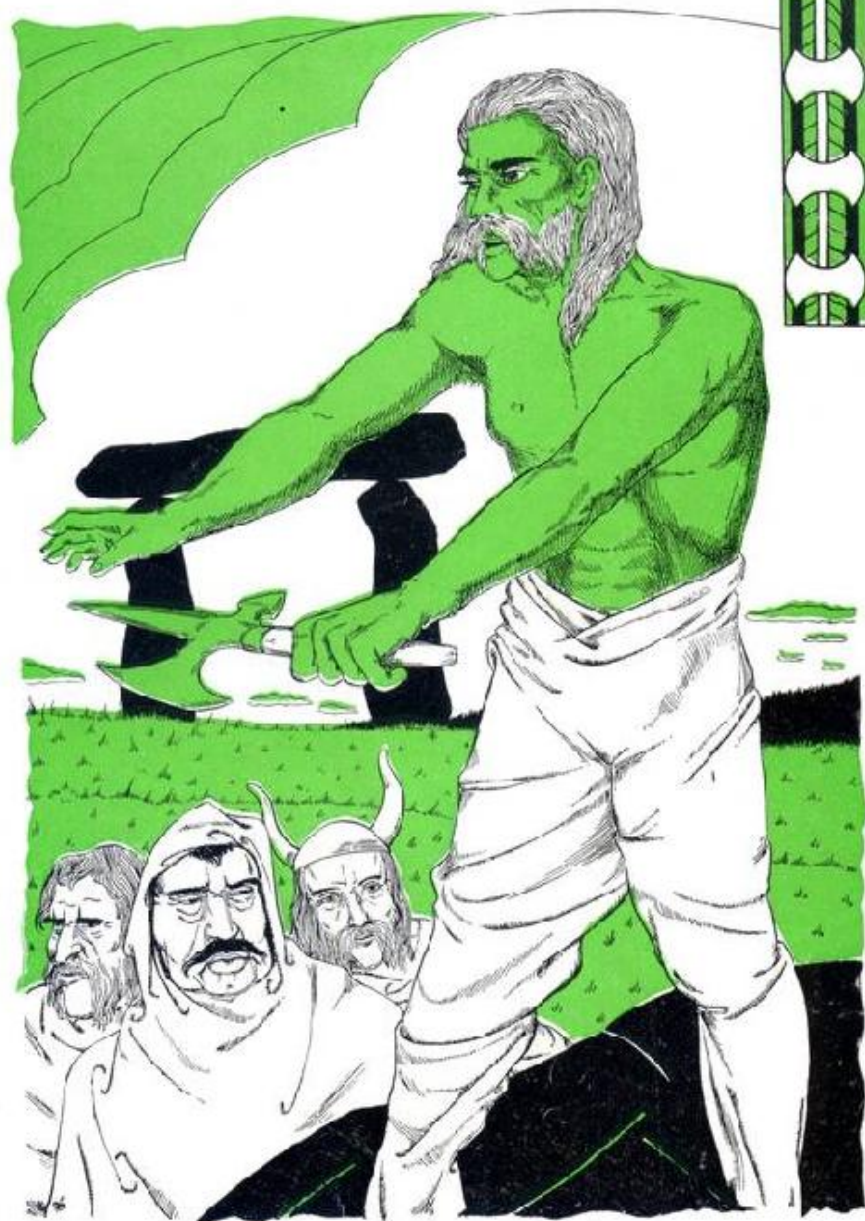
— Écoutez-moi, dit-il d'un ton rude ; connaissez-vous César ?

Le nom seul de l'ennemi romain fit jaillir une clameur de haine. Le fracas devint assourdissant.

— Oui, reprit Vercingétorix sans se laisser troubler. C'est l'un des meilleurs généraux de notre temps. Il sait se battre. Avez-vous vu comment, après notre attaque, sa riposte est venue, rapide, précise, directe ?

— Par tous les Dieux, fit un général sénon en brandissant une lance, il ne nous tient pas encore !

— Certes, continua l'Arverne, mais il faut savoir regarder les choses en face. César en toute hâte a rejoint ses légions, il s'est fait ravitailler par ses amis, les Éduens, ces chiens de traîtres que le Ciel punisse ! et les villes qu'il a assiégées, il les a prises les unes après les autres : Vellaunodunum, Cenabum qu'il a mise à feu et à sang, Noviodunum(4) où nous n'avons pu l'arrêter. Dans cette ville, j'en frémis de honte, les habitants tremblant de peur ont ouvert leurs portes à César !



— C'est l'un des meilleurs généraux de notre temps.

Tous les assistants manifestèrent bruyamment leur indignation. Un chef carnute avala d'un trait une coupe de vin et jetant sur ses épaules son large manteau noir, il proposa de marcher immédiatement contre les Romains :

— Aurions-nous peur ? fit-il avec colère. Aurions-nous oublié que nos pères parcoururent jadis la riche Italie et qu'un jour même ils s'emparèrent de Rome ? Qu'attendons-nous ? Allons, en route !

— Non, Clitos, reprit aussitôt Vercingétorix. Tu es brave, nous le savons tous. Mais pour vaincre Rome aujourd'hui, il faut autre chose que du courage. Nous devons montrer de l'habileté, de la finesse, de la prudence.

— Que veux-tu faire ? demanda Clitos intrigué.

— Voici. Avant que César n'arrive dans une région quelconque de la Gaule, les villages, les fermes, les granges seront incendiés. L'ennemi ne doit trouver nulle part des vivres pour ses hommes, du fourrage pour ses chevaux. Il s'avancera ainsi dans un pays désert.

— Bonne idée, fit le Carnute en souriant. L'hiver est rude, la campagne gelée. Les Romains ne trouveront devant eux que des ruines fumantes et le vide. S'ils se dispersent pour chercher leur pitance, ils sont à nous !

— D'accord, poursuivit le Sénon, nous les aurons par la faim. C'est une arme de choix. Nous le savons tous, une armée qui a faim n'est plus bonne à rien. Ce César est déjà sec comme un cep de vigne, à ce qu'on dit. Nous allons le faire maigrir encore !

Vercingétorix attendit que les rires se fussent un peu calmés.

— Il y a plus, dit-il d'un ton grave. Les villes elles-mêmes doivent être détruites de fond en comble à l'approche de l'ennemi. Si César en prenait une intacte, il trouverait là assez, d'approvisionnement pour continuer la campagne. Tous nos efforts auraient été vains. Alors, il nous faudrait combattre et remettre notre sort au hasard des batailles !

— Tu peux compter sur nous, s'écria Clitos. Par la ruse ou par la force nous viendrons à bout des Romains. Ésus, Teutatès, Taranis, nos dieux ne nous abandonneront pas !

Ambiaros, le chef des Bituriges, avait écouté Vercingétorix avec une inquiétude croissante. Il caressait nerveusement son collier d'or et sur son visage aux traits rudes et fiers on pouvait noter une intense émotion.

— Toutes les villes détruites ? fit-il d'une voix mal assurée. Tu ne penses tout de même pas à Avaricum ?

Vercingétorix parut étonné par cette question.

— J'ai dit toutes les villes, c'est clair. Avaricum comme les autres !

— Eh oui, ajouta un Sénon, qu'est-ce qu'elle a de plus que les autres, ta ville ?

Ambiaros se redressa de toute sa taille et serra les poings. Il était

soudain d'une étrange pâleur.

— Vous ne pouvez pas nous obliger à cela. À quoi nous aura-t-il servi de chasser César si pour cela nous avons tout perdu ?

Des murmures s'élevèrent, chacun l'apostropha. On l'accusa de trahir la cause commune.

— Je sais, reprit Vercingétorix d'une voix sourde, c'est un dur sacrifice, mais ce sont des douleurs plus terribles encore de voir nos femmes, nos enfants et nous-mêmes livrés à l'esclavage et à la mort, car tel est le lot des vaincus. Que sont donc les richesses de ce monde en face de la vie et de la liberté ?

Un silence pesant accueillit ces fermes paroles. La nuit tombait. La lueur vacillante des flammes durcissait les visages et tremblait sur les cuirasses d'airain. Ambiaros, crispé, sentait sur lui les regards réprobateurs de ses compagnons.

— Nous avons fait tout ce que nous pouvions faire, dit-il en frissonnant. En un seul jour nous avons incendié vingt villages et, quand César est entré sur notre territoire, il n'a trouvé que des ruines fumantes.

» Mais Avaricum est un lieu sacré, une cité ancienne riche de passé et de gloire, une ville belle, prospère, puissante. Comprenez donc qu'elle est l'ornement de la Gaule, elle est notre fierté à nous tous. »

— Moi, je ne vois qu'une chose, fit le Sénon aux acclamations de l'assistance, on a décidé de brûler les villes, on les brûle. Ceux qui refusent sont des lâches !

Le ton montait. Les injures et les défis s'échangeaient, précédant les coups.

— La paix ! cria Vercingétorix d'une voix forte. Sommes-nous venus ici pour discuter en amis ou pour nous quereller ? Alors, Ambiaros, ton dernier mot ?

— Nous ne brûlerons pas la ville, répondit le Biturige sans hésiter, mais nous sommes prêts à mourir pour la défendre. Nous t'avons reconnu comme chef. Si tu le veux, fais entrer tes troupes dans la ville et prends le commandement. Nous t'obéirons aveuglément.

» Mais incendier Avaricum après l'avoir abandonnée sans lutte, fuir lâchement à la clarté des flammes, ça jamais ! »

Vercingétorix ne put cacher son mécontentement devant l'obstination des Bituriges. Mais il avait besoin d'eux. Il modifierait son plan en conséquence.

— D'ailleurs, continuait Ambiaros, tu connais notre ville. L'eau et les marais l'entourent de tous côtés sauf au sud et là des remparts épais en défendent l'accès. Enfermons-nous dans Avaricum et César s'épuisera dans un long siège, sans profit et sans gloire.

— Soit, fit Vercingétorix résigné, votre ville ne sera pas détruite.

Puis il précisa ses intentions. Avaricum serait abondamment

pourvue de vivres et de moyens de défense. On y ferait entrer dix mille hommes. Lui-même pourtant refusa de se laisser bloquer dans une cité assiégée. Il installa son camp au nord-est de la ville, dans une région boisée, à environ seize mille pas(5).

Bientôt ses éclaireurs lui apportèrent la grande nouvelle : César était arrivé près de Bourges.

Le camp romain ressemblait à une ruche bourdonnante d'activité. Les soldats allaient et venaient dans une agitation frémissante. Ils avaient posément délacé leur cuirasse, rangé leurs armes et pris en main les pelles, les pioches, les haches. On aurait dit, sur un vaste chantier, des ouvriers pleins d'ardeur, dociles aux ordres reçus, pressés d'accomplir vite et bien une tâche difficile.

Une houle continuelle, un grouillement ordonné et confus animaient la plaine humide, baignée de brume. Au cri rude des centurions organisant le travail, les légionnaires abattaient des arbres, d'autres taillaient, ébranchaient, ajustaient les lourds madriers ; d'autres encore, pataugeant dans la boue gluante, creusaient de longues tranchées où l'eau suintait.

Avaricum était à moins de cent pas. On apercevait ses épaisses murailles formées de poutres et de pierres solidement encastrées et sur la plate-forme les sentinelles gauloises marchant lentement, la lance sur l'épaule. À plusieurs reprises, les Romains avaient fait des reconnaissances jusqu'aux portes de la cité. Ils avaient dû se retirer sous une grêle de flèches. Ambiaros attendait le moment opportun pour tenter une sortie. Les deux armées fiévreusement se préparaient à l'assaut.

— Nous ne pouvons agir ici comme à l'accoutumée, avait dit César à un de ses meilleurs lieutenants, le légat Quintus ; ce terrain marécageux nous empêche de creuser tout autour de la ville un fossé continu.

— Dommage ! fit simplement Quintus. Ce sera plus dur.

— Oui, poursuivit César, le seul moyen de réduire la place est d'élever au plus vite sur la chaussée de terre ferme, au sud-est, là seulement où l'attaque est possible, une puissante bâtisse de bois de trois cents pieds de large à peu près et de quatre-vingts pieds de haut (6), avec deux tours d'où l'on pourra dominer les remparts de la ville et écraser les défenseurs.

— Ce sera fait, répondit le légat, mais avec la meilleure volonté du monde, il nous faudrait vingt-cinq jours. Ce délai ne te paraît-il pas trop long ?

— Non, Quintus, mais pas un jour de plus(7). Au travail !

Les soldats n'avaient pas perdu de temps. Ils étaient aussitôt devenus bûcherons, charpentiers, terrassiers. La sueur coulait sur leurs visages tannés de soleil et de vent. Ils s'interpellaient pour se donner du courage et leurs répliques s'échangeaient en une langue sonore comme l'airain des batailles.

— Allons, les amis, du cœur à l'ouvrage. Une ville que César assiège est déjà à moitié prise.

— Oui, et si le chef nous abandonne tout le butin comme à Cenabum, cette fois nous serons riches.

— Riches ? Mieux que cela. D'après ce qu'on dit il y a là-dedans en masse de l'or, de l'argent, des trésors à pleins coffres.

— Mais, en attendant, il faut travailler dur. Si encore le vent, le froid, la pluie n'étaient pas de la partie...

— Dire qu'à cette heure il y en a qui se chauffent au soleil dans les jardins du Pincius !

— Et d'autres qui boivent du vin de Tibur dans les tavernes de l'Aventin !

— Quel sale pays ici, avec cette boue et ce brouillard !

— Heureusement qu'il n'y en a plus pour longtemps. Dès que la bâtisse sera montée, nous passerons à l'assaut. Oui, ce sera alors le bon moment.

— Vivement la fin ! s'écria Marcus, un jeune soldat qui clouait états et croisillons. On est jour et nuit dans le vent glacé, les pieds dans l'eau, le ventre vide. On a la fatigue qui bourdonne dans la tête. J'aimerais mieux me battre que d'ajuster ces poutres.

Un vieux légionnaire, nommé Rufus, et dont les bras vigoureux soulevaient sans effort apparent de lourds fûts de chêne à peine équarris, se mit à parler d'une voix calme :

— Bien sûr, le métier est dur, mais avec César au moins on sait où on va. Les marches sous un soleil de plomb, les campements dans la neige, les terrassements à n'en plus finir, les épreuves, les combats, c'est ça la vie. Et crois-moi, si on était à Rome, on s'ennuierait !

— Peut-être, reprit Marcus, mais je n'aime pas ce pays. Nos camarades parcourent-ils la campagne à la recherche de blé, de bétail ou de foin : ils tombent dans des embuscades. Une nouvelle nous apprend-elle l'arrivée d'un convoi de blé : il est pris en route par les Gaulois. Quel dommage tout de même que César, l'autre nuit, n'ait pas pu déloger Vercingétorix ! Comment a-t-il donc fait son compte ?

— Je peux t'en parler, fit Rufus, j'y étais. César avait pris quatre légions. C'était une nuit sans lune. Quand nous fûmes à la clairière où nous comptions trouver l'ennemi, il n'y avait personne. Quelques feux brûlaient encore, mais Vercingétorix, prévenu sans doute de notre arrivée par ses éclaireurs, avait eu le temps de rassembler ses troupes,

de vider les lieux et de cacher les bagages et les chariots dans les forêts voisines(8).

— Alors, le coup était manqué ?

— Oui, en partie déjà, puisque la surprise n'avait pas joué en notre faveur. Au matin, nous avons pu voir les Gaulois en armes, solidement retranchés sur une colline entourée de toutes parts par un marais large de plus de cinquante pieds. Il y avait des ennemis à l'affût au débouché des gués, au cœur des fourrés, au creux des ravins.

— Qu'avez-vous fait ? Vous êtes partis ?

— Attends un peu. Nous, nous voulions combattre. Ce n'aurait pas été la première fois que nous aurions remporté une victoire en pataugeant dans un marais. Les Gaulois, d'ordinaire insaisissables, étaient là, devant nous. Il fallait en profiter. Mais César n'a pas voulu et nous sommes revenus ici, en silence, pas très fiers.

» Comprends-tu maintenant pourquoi, plus que jamais, nous devons prendre Avaricum ? »

...Les jours passaient. L'hiver était glacial. Un vent aigre et coupant soufflait à travers la campagne désolée ; la pluie tombait sans arrêt, cinglant les visages, pénétrant les manteaux et les tuniques ; les soldats transis, grelottant, épuisés, avaient perdu leur belle humeur, leur gâté active et confiante d'autrefois.

Surtout ils avaient faim. Les Éduens, longtemps alliés de Rome mais désormais hésitants, n'avaient pas envoyé de blé malgré les appels pressants de César. Les Boïens, sollicités à leur tour, s'étaient dérobés, prétendant qu'ils n'occupaient qu'un petit territoire et qu'ils étaient trop pauvres. Rien à prendre dans les environs : le pays autour d'Avaricum avait été systématiquement ravagé. On put seulement se procurer quelques têtes de bétail dans des villages lointains que les Bituriges n'avaient pas eu le temps d'incendier.

Lorsque la nuit tombait, César se rendait sur le chantier. Il savait qu'en sa présence les soldats redoublaient d'ardeur et retrouvaient l'espoir. À la clarté des torches, il inspectait les ouvrages avancés et interrogeait les centurions. On entendait le bruit sourd des cognées mêlé au hurlement du vent.

Le légat Quintus s'approcha de César :

— Tout va bien, fit-il ; malgré le froid et la faim, ils ne se plaignent pas ; ils tiennent bon, ils te suivraient au bout du monde.

César, désireux d'éprouver la fermeté de ses hommes, s'approcha d'un groupe de soldats.

— Ne trouvez-vous pas qu'il y a des limites à tout, même à la souffrance ou au courage ? Il gèle à pierre fendre. Les vivres attendus n'arrivent pas. Vous avez faim.

Les légionnaires gardaient le silence.

— Allons, continua César, ce n'est plus le chef qui vous parle, mais

le vieux compagnon des bons et des mauvais jours. Que dois-je faire ? Si vous le voulez, je lèverai le siège. J'attends votre avis. Parlez franchement.

— Non, firent aussitôt plusieurs voix indignées.

— Non, reprit Rufus fermement, on en a vu d'autres. Cela nous ferait mal au cœur de ne pas venger les marchands de chez nous qu'ils ont massacrés à Cenabum.

— Certes, ajouta un autre, c'est une honte de fuir.

Le ton montait avec l'indignation. Rufus poursuivit avec une véhémence inhabituelle en présence du proconsul :

— N'aurais-tu plus confiance en nous ? Nous est-il jamais arrivé de te décevoir ? Avons-nous déjà obligé notre chef à renoncer à une campagne, à un siège, à un combat ? Dis-le nous si tu nous crois faibles et lâches. Nous sommes soldats de Rome, n'en sommes-nous plus dignes aujourd'hui ?

César, profondément heureux mais gardant un visage impassible, rassura ses hommes, parla de la sollicitude qu'il avait toujours montrée à leur égard et de l'union parfaite qui devait exister entre leur chef et eux. Il les félicita de leur ténacité qu'il saurait récompenser à sa juste mesure le moment venu.

— Bien, dit-il en terminant, nous prendrons Avaricum.

Pendant ce temps Ambiaros, à l'intérieur de la ville, avait organisé la résistance. Jour après jour, du haut des tours qui garnissaient les remparts, les Bituriges lançaient sur les soldats de Rome des flèches, des balles de plomb, des épieux durcis au feu. Avec des cordes habilement lancées, ils arrachaient les faux des machines et, avec des crampons, le toit des auvents ou des mantelets à l'abri desquels les légionnaires creusaient leurs tranchées jusqu'au pied des murailles.

Au fur et à mesure que les Romains approchaient des remparts les tours de bois couvertes de peaux fraîches, les Bituriges, habitués dans les mines de fer au dur forage des galeries et des tailles, savaient les soubassements des épaisses bâtisses qui s'écroulaient avec fracas. On avait armé les esclaves, vidé les arsenaux et les armuriers, les forgerons, les orfèvres tendaient à les rompre les cordages des catapultes et des balistes. Les lourdes pierres partaient en sifflant, disloquaient les poutres, écrasaient les boucliers et les poitrines. Les femmes et les enfants entassaient sur les murailles des pieux, des amas de plomb, des cuves pleines d'huile que l'on ferait bouillir sur des trépieds de bronze.

— Harcelons les Romains, avait dit Ambiaros, et bientôt l'Arverne

les écrasera sous nos murs. Avaricum restera dans l'Histoire comme le bastion héroïque de la liberté des Gaules.

Une nuit, alors que les légionnaires travaillaient avec ardeur, ils remarquèrent qu'une fumée s'élevait de la terrasse de bois qu'on avait avancée près des remparts. Les Bituriges, sans être vus, avaient creusé une galerie et mis le feu aux ouvrages romains. Au même moment, de toute la ville, une clameur s'éleva et la garnison d'Avaricum fit une sortie par les portes situées de chaque côté des deux tours en bois. Les assiégés, en outre, garnissant la muraille, lançaient sur la terrasse, pour attiser l'incendie, des torches, de la poix, des fagots de bois sec. L'instant était critique pour les Romains.

César garda tout son sang-froid. Ses ordres partirent aussitôt, fermes et précis :

— Deux légions en ordre de bataille : la VIII^e et la X^e pour repousser l'ennemi dans la ville ; la V^e au retranchement pour ramener les tours en arrière. Tout le reste sur la terrasse pour éteindre le feu.

Mais un vent froid et sec s'était levé soudain. Les flammes rampaient et s'allongeaient, joyeuses, au souffle de ces rafales. Bientôt les mantelets conduisant aux tours furent entièrement consumés. Les légionnaires, arrivant au secours de leurs camarades, durent passer à découvert, au milieu des poutres calcinées, criblés de flèches par les archers gaulois.

Les Romains, tenant leur bouclier au-dessus de leur tête, entourés d'une nuée d'étincelles, la gorge brûlée par une fumée âcre et épaisse, se passaient des seaux d'eau puisés au creux du marais et, faisant la chaîne, réduisaient les uns après les autres les foyers d'incendie.

Parfois ils isolaient par une tranchée dans le terrassement les parties de la bâtisse où les flammes étaient trop vives ; ils abattaient les charpentes noircies et faisaient la part du feu. Au matin, lorsqu'un brouillard humide recouvrit la campagne, les dernières flammèches s'éteignirent.

À l'aurore aussi le combat cessa. Toute la nuit, les soldats des deux camps avaient soutenu une lutte sans merci. Les Bituriges, maniant à deux mains la lourde épée celte, avaient d'abord enfoncé les cohortes romaines surprises par la violence du choc. Mais bientôt la légion, bardée de fer, avait retrouvé sa cohésion et s'était avancée comme un coin dans les lignes ennemies disloquées. Ce fut un corps à corps sauvage, désespéré, entre les Gaulois blonds, musclés, furieux et les Italiens bruns aux gestes souples et précis, besognant avec leurs glaives courts, gagnant du terrain pied à pied d'une façon irrésistible.

Mais Avaricum fournissait sans cesse des troupes fraîches. La bataille se poursuivait sur le corps des cadavres, au milieu des râles des mourants, des cris de douleur des blessés, des clameurs exaltées des vainqueurs.

— Par Jupiter ! s'écria Quintus engagé en pleine mêlée, on n'a jamais vu ça. On dirait qu'ils se battent comme si le sort entier de la Gaule dépendait de cet instant.

Finalement cependant les Bituriges, épuisés, durent rentrer dans la ville...

Alors que le soleil s'élevait dans le ciel et que les légionnaires prenaient un repos bien mérité, César s'était retiré dans sa tente. Il appela son secrétaire pour noter sans plus tarder ses impressions encore fraîches. Son visage anguleux révélait une attention concentrée. D'une voix ferme, il commença de dicter :

« À l'exceptionnelle valeur de nos soldats, les Gaulois opposaient toutes sortes de moyens : c'est une race d'une extrême ingéniosité... »

Puis il raconta l'héroïque défense d'Avaricum, l'incendie de la terrasse, le combat de la nuit.

« Nous avons vu alors une chose mémorable. Un Gaulois, devant une porte, lançait vers la tour romaine en feu des boules de suif et de poix qu'on lui passait de main en main ; un trait parti d'un scorpion le traverse et le tue ; un de ses voisins enjambe alors le corps et prend sa place ; il tombe également, frappé à son tour par le scorpion ; un troisième lui succède, puis un quatrième et pas une fois jusqu'à la fin du combat, le poste ne cesse d'être occupé. Les Bituriges se sont battus contre nous avec une grande bravoure. »

César se fit remettre par son secrétaire la tablette de cire et, le stylet à la main, il la relut, corrigea une ou deux tournures, puis il la fit ranger auprès des autres dans un coffre de cèdre. Il se rendit alors au milieu du camp où ses hommes l'accueillirent par des cris d'enthousiasme et de joie.

Depuis le soir une activité fébrile régnait dans Avaricum. La mort dans l'âme, les Gaulois, à qui Vercingétorix en avait donné l'ordre formel, rassemblaient sans bruit armes et bagages pour tenter de traverser les lignes romaines à la faveur de la nuit : car il fallait abandonner la ville désormais perdue...

Ambiaros avait établi son plan : on sortirait en silence en se faufilant par petits groupes entre les sentinelles tandis qu'une poignée d'hommes demeurés à l'intérieur de la ville feraient diversion en lançant sur les légionnaires des flèches et des pierres.

Puis la garnison d'Avaricum, se rassemblant à l'arrière des lignes ennemies, rejoindrait à marches forcées la grande armée de Vercingétorix, celle qui, on l'espérait bien, libérerait un jour Avaricum maintenant sacrifiée.

Les Bituriges sentaient en eux une morne tristesse tandis qu'ils vaquaient aux ultimes préparatifs. Plus d'un, rêvant douloureusement aux jours passés, à la douceur de vivre dans sa chère cité, laissa glisser de lourdes larmes sur ses joues. Mais la plus dure épreuve n'était pas encore venue pour eux...

En effet, ils entendirent bientôt un grand tumulte et les femmes d'Avaricum se précipitèrent en désordre parmi les guerriers. Cheveux dénoués, suppliantes, elles gémissaient en prétendant que les hommes les trahissaient et les abandonnaient aux ennemis. Les mères poussaient devant elles des enfants qui pleuraient d'effarement, brandissaient des nourrissons hurlant.

— Pourrons-nous, criaient-elles, affronter une marche de nuit dans la boue des marais avec ces petits ? Si vous partez, vous livrez vos femmes et vos enfants aux vainqueurs. Quelle cruauté et quelle honte !

Ambiaros essaya de les calmer.

— Si nous restons, comprenez-le donc, nous devons tôt ou tard nous rendre à César. Tandis qu'en quittant la ville à temps nous pourrions rejoindre l'armée de Vercingétorix et nous continuerons à lutter pour la liberté des Gaules. C'est là notre devoir de guerriers.

Mais en entendant ces mots, les femmes manifestèrent plus bruyamment encore leur indignation et leur désespoir.

— Votre devoir est de défendre votre cité, de protéger vos épouses, vos enfants. Vous n'avez pas le droit de sacrifier des innocents. Nos dieux vous maudiront si vous commettez une pareille lâcheté. Restez à Avaricum, défendez-la jusqu'au bout. Nous, nous ne redoutons pas la mort, si c'est notre destin, mais nous ne voulons pas être livrées sans combat aux ennemis !

C'était bien là la scène pénible que les Bituriges avaient voulu éviter. Ils entreprirent d'apaiser les femmes, mais en vain. Toute la ville n'était que cris et gémissements.

Désormais tout essai de fuite était impossible. D'ailleurs, le bruit avait déjà donné l'alerte aux Romains : ici et là des feux s'allumaient, des légionnaires se hélaient. C'était fini : il faudrait mourir avec Avaricum...

Le lendemain, César rassembla ses hommes à quelque distance des fortifications, dans un petit bois au bord de l'Auron.

— L'heure est venue, leur dit-il, après tant de fatigues, de cueillir le fruit de la victoire.

Il pleuvait. Un vent violent soufflait. Les Bituriges, découragés, n'avaient laissé sur les remparts que quelques sentinelles. La ville semblait engourdie, des trombes d'eau noyaient les rues désertes. Ambiaros, accompagné des nobles et des druides, s'était retiré dans le temple d'Ésus pour implorer une fois encore la protection du dieu.

Les légionnaires, malgré la tempête qui se déchaînait, arrivèrent au pied des murailles dégarnies. Ils lancèrent sur le fossé un pont de bois, dressèrent les échelles qu'ils escaladèrent à la hâte, puis, courant le long de la courtine, ils se rendirent maîtres d'une tour.

Les défenseurs d'Avaricum, le premier moment de surprise passé, se précipitèrent sur le rempart. C'était trop tard. Du haut de la terrasse les machines romaines, catapultes, balistes, scorpions, les écrasèrent sous les coups. Des volées de flèches les obligèrent à reculer pendant qu'avec des crampons les légionnaires descellaient les blocs, élargissaient les brèches et s'engouffraient sans cesse plus nombreux, occupant facilement les murs.

Ambiaros comprit que l'enceinte ne pouvait plus être défendue et il chercha à regrouper ses hommes au cœur de la cité. Les Gaulois se rassemblèrent sur les places, serrèrent les rangs, prêts à soutenir une dure bataille de rues. Mais César vit le danger.

— Ce serait folie, dit-il, de s'engager maintenant dans ce dédale de ruelles. Qu'on les enveloppe en garnissant tout le rempart.

Les Bituriges s'impatientsaient. Soudain, ils aperçurent les Romains qui s'emparaient des tours les unes après les autres. Ils sentirent le combat leur échapper et, craignant que toute retraite leur fût bientôt coupée, ils cédèrent à la panique et se précipitèrent vers la porte nord. Mais César l'avait fait occuper. Avec une fureur désespérée, les Gaulois se jetèrent sur l'étroite issue où leurs efforts se brisèrent sur un mur de glaives. Un moment, la ligne romaine oscilla et parut céder. Des fuyards, réussissant à passer, coururent éperdus à travers la plaine. La plupart furent exterminés par les cavaliers de Quintus. Ambiaros eut beau payer de sa personne, encourager ses troupes à l'assaut, elles furent arrêtées et refluèrent dans la ville en désordre, accablées d'impuissance et d'angoisse.

Pendant quelque temps encore les flèches jaillirent des murailles et des tours, semant la mort dans cette multitude affolée qui courait en tous sens. Puis les légionnaires, à un signe de César, entrèrent dans Avaricum, convergeant vers le centre de la place. Ils avançaient pesamment, au coude à coude, et le sol tremblait sous leurs pas. Insensibles aux cris suppliants des femmes et aux pleurs des enfants, ils égorgeaient tout ce qu'ils trouvaient devant eux. Ils achevaient les blessés et les cadavres s'amoncelaient autour de ces soldats sans pitié, ivres de carnage et de sang. Sur quarante mille habitants que comptait la cité, huit cents à peine purent rejoindre Vercingétorix et lui apprendre le désastre. Tous les autres furent massacrés.

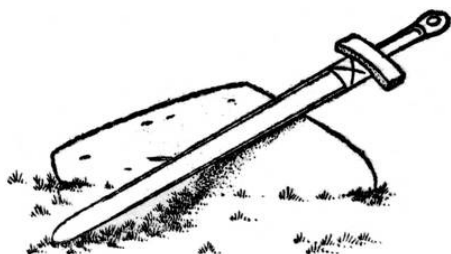
César, bien qu'il ne s'embarrassât pas de sentiments humanitaires dans la conduite de la guerre, crut nécessaire d'expliquer dans ses *Commentaires* la cruauté de ses hommes :

« Ils étaient, dit-il, excités par le souvenir de la tuerie de Cenabum et

par les fatigues d'un long siège. »

La prise d'Avaricum fut pour les Romains un succès décisif. Ils y trouvèrent, outre un immense butin, le blé et les vivres dont ils avaient un besoin urgent pour continuer la campagne. César permit à son armée de prendre là quelques jours de répit et de se remettre des privations qu'elle avait endurées, des peines qu'elle avait subies.

Quatre mois plus tard, Vercingétorix, bloqué dans Alésia, obligé de cesser un combat sans espoir, jetait ses armes en signe de reddition aux pieds de son vainqueur. Peut-être songeait-il alors, en cette heure de douleur et de honte, à la malheureuse cité d'Avaricum, que ses habitants n'avaient su ni détruire ni sauver, et où s'était jouée par un rude hiver, dans une grande plaine où le vent court librement, près des eaux fangeuses de l'Yèvre et de l'Auron, la tragique destinée des Gaules.



Sainte Solange



LE petit hameau de Val-Villemont, à trois lieues de Bourges, cachait ses chaumières sous les saules, non loin d'une source limpide où bruissaient les roseaux.

Jadis, aux temps païens, la source, disait-on, avait été consacrée aux Nymphes, dont le profond regard vert brillait à travers le miroir des eaux calmes, et dont les tuniques diaphanes glissaient entre les roseaux, à la clarté amicale de la lune. Mais un jour les Nymphes avaient quitté leur transparent royaume, chassées par la frêle main de l'Enfant né bien loin de là, dans une étable de Judée, par une nuit de décembre toute constellée d'étoiles.

Et la pastoure, penchée sur la source, en ce printemps(9), n'y rencontrait plus le regard d'émeraude de la naïade, mais le frais visage rose et blond d'une fillette de quinze ans.

La petite bergère qui se mirait ainsi dans la clarté des eaux se nommait Solange. Elle était la fille de très pauvres paysans du village. Chaque jour elle emmenait son modeste troupeau de brebis paître le long des prés qui bordaient la rivière. Assise dans l'herbe elle filait sa quenouille en écoutant le chant de l'eau et le bruit du vent dans les feuilles. Solange aimait le calme de sa vie pastorale, à l'ombre des grands arbres, et quand venait le soir, elle retrouvait avec une douce joie l'humble toit de chaume où l'attendait sa mère, où son père rentrait après le labour ou la semaille.

Parfois, après un frugal souper, quand la famille récitait ensemble les prières du soir, sa mère lui contait les belles et pieuses histoires des saints et des martyrs, et l'âme claire de la fillette s'attendrissait aux merveilleux récits. Souvent Solange y rêvait quand elle était au champ avec ses brebis. L'histoire de sainte Agnès lui revenait souvent en mémoire, Agnès, la jeune chrétienne qui avait juré de consacrer sa vie

à la foi de Jésus, et que les païens décapitèrent.

Solange admirait beaucoup le courage, la fermeté d'âme de la sainte et elle avait résolu de l'imiter. Sans doute, on ne faisait plus mourir les chrétiens, mais pourtant elle souhaitait ardemment offrir sa vie à Jésus ; aussi son désir secret était-il de vivre dans la paix d'un monastère. D'ailleurs, les temps étaient troublés, la guerre faisait rage, le désordre était partout en France. Il était, plus difficile que jamais de savoir sûrement où était le devoir, en quelles mains Dieu avait remis son autorité. Pour sauver son âme, Solange estimait plus sage de se réfugier dans un cloître, parmi des compagnes vouées à Dieu. Elle n'avait pas encore exprimé son vœu à ses parents, mais depuis longtemps déjà sa décision était fermement arrêtée dans son cœur.

La petite bergère regardait dans l'eau calme se refléter son image. Était-ce vraiment elle qui souriait ainsi ? Ces souples cheveux blonds, ces grands yeux bleus, ce beau visage aux traits gracieux, c'était elle, Solange ? Oh ! la gentille fille, fraîche comme la rose ! Mais bien vite elle brouilla l'eau d'une main tremblante et se releva en rougissant :

« Attention ! avait soufflé sainte Agnès. Prends garde, Solange, au péché d'orgueil ! »

Et Solange revint vers son troupeau en priant pour chasser la dangereuse tentation.

Depuis son jeune âge, Solange était très aimée au village. Elle était douce, charitable, obligeante, toujours prête à donner, elle qui n'avait guère que le nécessaire, toujours prête à consoler et à aider.

Mais à mesure qu'elle grandissait, des dons merveilleux se manifestaient chez elle. Elle visitait les malades, les soignait, les réconfortait et ils guérissaient. Bien que Solange s'en défendît, on avait plus d'une fois constaté que sa présence apaisait les forcenés, que les possédés étaient guéris par le contact de sa main. On remarquait aussi que, depuis de longues années, le village avait échappé aux massacres, aux incendies, à la peste, qui ravageaient les pays d'alentour. Les orages mêmes épargnaient les champs, la campagne connaissait une prospérité inconnue jusqu'alors, comme si la nature elle-même avait tenu à manifester, elle aussi, son respect et sa prédilection à tout ce qui entourait la pieuse petite bergère.

Aussi la réputation de Solange n'avait-elle pas tardé à se répandre, et on avait parlé jusqu'à Bourges de cette petite fille aussi bonne que belle qui faisait des miracles.

C'est ainsi qu'un jour Bernard, comte de Poitiers et de Bourges, décida de pousser son cheval jusqu'à Val-Villemont afin de voir de ses

propres yeux Solange, la bergère dont on disait tant de merveilles.

Le soleil était haut à l'horizon et jouait à travers le feuillage des saules lorsqu'il arriva près de la transparente fontaine. Il mit pied à terre et but dans le creux de sa main quelques gouttes de l'eau limpide qui tentait sa soif. Puis tandis que son cheval en sueur se désaltérait à longs traits, il regarda autour de lui.

Quelques moutons broutaient paisiblement et de derrière un bouquet d'arbres, à l'extrémité de la prairie, venait une chanson tranquille. Bernard marcha vers la voix. Il découvrit une pastoure en robe de laine brune qui filait sa quenouille et qui sursauta lorsqu'elle entendit une branche craquer tout près d'elle.

Se levant, Solange salua avec politesse le personnage qui se tenait devant elle et dont la tunique écarlate richement ouvragée, le baudrier d'argent, la fière allure, révélaient un noble seigneur.

— Est-ce toi, Solange, la bergère de Val-Villemont dont tout le monde parle ?

— Je suis Solange, Messire, mais pourquoi parlerait-on de moi ? Je ne suis qu'une pauvre fille de paysans.

— Mais ne dit-on pas que tu fais des miracles ?

— Comment pourrais-je faire des miracles ? Dieu a parfois guéri les malades pour qui j'ai prié, mais ce n'est pas miracle. Dieu exauce souvent qui le prie du fond du cœur !

— C'est bien vrai que tu as toutes les qualités, dit Bernard pensivement. Tu es aussi douce, aussi modeste que belle. Et tu parles bien pour une paysanne. Écoute-moi : j'ai pitié à te voir vêtue de cette laine rude, au milieu de tes moutons, à filer la quenouille. Ta place est à Bourges, en mon castel, au milieu des nobles dames.

— Non, messire, ma place est ici, près de mes parents, dans mon village. C'est là que Dieu m'a fait naître, c'est là qu'il veut que je vive.

— Solange, Solange, comprends que je veux ton bonheur ! Tu auras de riches atours, des servantes à tes ordres ; dans mon château aux murs ornés de fresques, tu écouteras la musique des harpeurs ; les jongleurs t'émerveilleront par leurs tours, tu chasseras dans la forêt, au bruit des cors, montée sur une haquenée au harnois magnifique, à la suite de la meute bondissante. Tu présideras avec moi de grands festins, tu savoureras des mets que tu n'as jamais goûtés jusqu'à présent, des vins au délicieux bouquet...

— Je vous remercie, messire, mais je ne souhaite pas tous ces plaisirs. Tout ce que je demande, c'est de vivre ici pieusement dans ma modeste chaumière.

— Mais tu auras aussi ton oratoire pour prier et méditer, et un chapelain attaché à ta personne pour deviser des choses de Dieu quand tu le désireras.

— Non, messire, non. Passez votre chemin, je vous en prie, et

laissez-moi à la paix de mon village.

Bernard s'éloigna. Il s'irritait de la fermeté imprévue de cette petite fille. Mais il sentait un curieux sentiment l'envahir. Lui d'ordinaire si brutal, si emporté, qui n'admettait aucune résistance, était étrangement ému devant celle de Solange. Loin de l'en détester, il l'en aimait davantage. Méditant au pas de son cheval, il se prenait à penser que jamais aucune fille ne lui avait paru plus belle, plus estimable, plus séduisante, et qu'il n'éprouvait pas pour elle un caprice passager mais un attachement durable. Il se jura à lui-même que Solange se rendrait un jour à son amour, et qu'il en ferait sa femme.

Quelques semaines passèrent, qui ne changèrent rien à la décision de Bernard. Il retournerait près de Solange, il la persuaderait, et irait la demander en mariage à ses parents, lui, Bernard, comte de Poitiers.

Il n'envisageait pas qu'un tel honneur pût être refusé par celle à qui on le proposerait. Plus d'une noble damoiselle espérait devenir l'épouse du comte Bernard. Mais son choix s'était porté sur une petite paysanne !

Il reprit donc un jour le chemin de Val-Villemont, sans escorte, et il retrouva Solange le long de la rivière, comme à l'accoutumée, tandis que les moutons paissaient tranquillement l'herbe fleurie de mai.

Lorsqu'elle l'aperçut, Solange marqua de l'inquiétude, mais Bernard l'appela doucement et la rassura :

— N'aie pas peur, Solange, je ne te veux aucun mal. Mais écoute ce que j'ai à te dire. J'ai beaucoup réfléchi, je ne puis me passer de ta présence, tu me plais plus qu'aucune fille au monde. Aussi ai-je décidé de te prendre pour épouse. Tu ne refuseras pas, je pense, d'être la femme d'un haut et puissant seigneur !

— Grand merci, messire, mais je dois refuser. Ayez plus de sagesse, je vous prie. Choisissez pour épouse une damoiselle de votre rang. Moi, pauvre paysanne, je ne suis pas digne de vous. Vous seriez la risée de vos pairs. Ce serait folie.

— Non. Je t'aime, je t'épouserai et t'imposerai à tous comme ma dame qu'ils devront respecter. Tu seras comtesse de Poitiers. N'est-ce point un grand honneur ?

— C'est grand honneur, messire, et je vous en rends grâce. Mais je ne puis l'accepter.

— Morbleu ! jura Bernard que la colère saisit. Je comprends, tu as donné ta parole à quelque vilain d'ici, qui passe avant moi dans ton cœur ! Parle, quel est son nom ?

— Je n'ai donné ma parole à aucun homme au monde...

— Alors, pourquoi refuser de m'épouser, toi, pauvrete, fille de vilains qui se courbent jusqu'à terre devant mon cheval ?

— Celui à qui j'ai promis mon cœur est plus puissant que vous. C'est pourquoi il doit passer avant vous, messire !

— Que veux-tu dire là, sottie fille ?

— Mon cœur appartient à mon doux Seigneur Jésus. Il y a bien longtemps que je le lui ai voué.

— Reviens sur ton vœu, épouse-moi. Je l'ordonne.

— Non pas. Je suis attachée à Jésus comme la feuille à la branche. Je ne pourrais en être séparée sans mourir.

— C'en est trop ! Si tu ne veux pas venir de bon gré, entêtée, tu viendras de force !

Et Bernard se précipita sur Solange qui, d'un bond léger, lui échappa. Mais elle était moins rapide que lui à la course : près de la fontaine le seigneur, fou de rage, rattrapa la petite bergère et la prenant à bras-le-corps l'entraîna jusqu'à son cheval, malgré ses prières et ses cris.

Quelques secondes après, le cheval, sous la piqure brutale des éperons, fonçait au galop, emportant Bernard qui maintenait rudement Solange en travers de sa selle.

Solange avait compris que ses supplications étaient vaines, mais elle voulut essayer d'échapper à son ravisseur, fut-ce au prix de sa vie :

« Sainte Agnès, protège-moi ! » pria-t-elle intérieurement. Et, se dégageant d'un mouvement inattendu, elle se laissa couler du cheval au galop avant que Bernard ait pu la retenir. Elle toucha rudement la terre, mais à peine se relevait-elle pour fuir à toutes jambes que le comte revenait vers elle, hors de lui, la dague en main.

— Stupide enfant, puisque tu préfères mourir plutôt que d'être ma femme, meurs donc !

La dague trancha d'un seul coup la jolie tête blonde qui roula dans la prairie, ensanglantant l'herbe verte. Deux fois les grands yeux bleus s'ouvrirent, comme étonnés, deux fois les lèvres fraîches soupirèrent : « Jésus ». Et Solange la bergère rejoignit Agnès dans le paradis des saints et des martyrs.

Devant l'horrible forfait qu'il venait de commettre, Bernard fut comme dégrisé. Le remords le saisit ; il se frappait la poitrine en gémissant :

« Malheureux ! qu'ai-je fait ? Quelle folie m'a pris pour tuer ainsi cette sainte fille ? Je suis maudit ! »

Et soudain, ses yeux devinrent fixes, son visage exprima une étrange terreur : il semblait au meurtrier que la petite morte se levait lentement ; dans une lumière dorée qui la nimait comme d'une auréole, elle marchait vers la fontaine proche, tenant dans ses deux mains sa pauvre tête ensanglantée, pour aller la laver dans l'eau claire qui chantait.

Bernard, qui sentait sa raison s'égarer, piqua des deux et disparut dans une course effrénée...

Bien des années ont passé depuis le martyre de la petite Solange. Bien des guerres ont ravagé le pays, bien du sang a coulé. Mais le souvenir de celui que versa pour l'amour de Jésus la courageuse bergère ne s'est pas effacé. Une chapelle se dresse dans la prairie, tout près de la fontaine qui murmure toujours entre les saules.

Chaque année, le lundi de la Pentecôte, un pèlerinage a lieu au pays qui porte maintenant le nom de Sainte-Solange. De l'église les pèlerins se rendent en cortège jusqu'à la chapelle champêtre, pour prier en commun la petite bergère de jadis, devenue la grande protectrice du Berry.

La procession aux capricieux lacets ondule au creux des chemins verts, entre les prés fleuris et les blés tendres, en répétant les cantiques naïfs et émouvants d'autrefois.

La petite paysanne Solange exauce surtout les gens de la terre, ses compagnons de jadis : elle protège les récoltes, elle veille sur les troupeaux, mais on prétend aussi que parfois elle fait des miracles, comme de son vivant, dans son hameau natal...

Et si vous venez un jour près de la fontaine qu'on dit miraculeuse, si vous rêvez à l'ombre des saules de la prairie, les soucis quitteront votre cœur, ainsi que des démons exorcisés. Vous goûterez comme une miséricordieuse et divine trêve dans la sérénité de ce cadre champêtre. N'est-ce pas là, même pour une heure, un don sans prix ?



Le rossignol et le langou



IL Y ÉTAIT aux premiers âges du monde, dans ce « printemps fleuri de la terre » où foisonnait la vie et où des ébauches d'êtres, des créatures imparfaites côtoyaient des animaux ayant déjà leur forme définitive. Certaines bêtes, nous dit la légende, n'avaient qu'un œil, un œil unique au milieu du front. Pourquoi cela paraîtrait-il étrange ? N'est-ce pas ainsi, d'ailleurs, que le vieil Homère imagina le farouche Cyclope ?

Toujours est-il que parmi ces êtres qui se contentaient d'un œil unique pour contempler le spectacle merveilleux du monde, la ronde joyeuse ou mélancolique des saisons, il y avait un tout petit oiseau, aux plumes grises ébouriffées, au gosier vibrant d'un chant passionné, le rossignol. Il nichait dans une vigne et, tout le long du jour, il égrenait des trilles éblouissants pour dire son admiration devant la beauté des choses, pour chanter le vert tendre d'une jeune pousse, le vernis d'une feuille, les jeux étonnants de lumière et d'ombre que le soleil fait mouvoir dans les frondaisons. Au pied de la vigne, un mince ruban d'argent pâle, presque transparent, glissait doucement et parfois une petite tête se dressait pour mieux écouter le virtuose. C'était l'orvet, « le langou » comme on dit en Berry, pauvre petit « serpent de verre » inoffensif, et si fragile qu'on peut le briser si on le manie sans précaution. L'orvet est maintenant un reptile aveugle, mais en ce temps-là il avait lui aussi un œil unique. Et le langou nourrissait pour le chant du rossignol une admiration éperdue. Pendant des heures, enroulé au pied d'un cep de vigne ou bien allongé au soleil sur la terre chaude et sèche, il se laissait enchanter par la voix d'or.

Certain jour, il arriva que le grand papillon jaune de la vigne annonça son mariage. C'était un papillon somptueux, dont les larges ailes soufre étaient marquées de fines raies noires et enrichies à leurs

extrémités de lunules saphir. Parfois il planait avec majesté, parfois il montait tout droit dans le ciel et étincelait au soleil comme une pierre précieuse. Il ressemblait à un oiseau, à une danseuse, à une fée. Il se savait très beau, très admiré, et son orgueil était grand. Jamais il n'avait regardé la terre de ses yeux mordorés, et il ignorait le langou. Mais souvent le chant ailé du rossignol avait accompagné son vol, rythmé les subtiles figures qu'il dessinait en tournoyant dans la lumière. Aussi le papillon tenait-il à ce que le chanteur rehaussât de sa présence la somptueuse harmonie de ses noces. Il fit donc son invitation au rossignol très flatté.

Mais dans les jours qui suivirent, le rossignol se mit à réfléchir avec inquiétude. Il considérait son humble plumage gris, et il craignait de se présenter trop modestement vêtu aux noces de son éclatant voisin. Il s'en ouvrit à son ami le langou. Celui-ci l'arrêta aussitôt :

— Mais, avec ta voix, que peux-tu craindre ? Tu chanteras, et personne ne regardera plus les pierres précieuses du papillon, ni la neige du cygne ! Tous t'écouteront et nul ne remarquera l'humilité de ton plumage. C'est pour ton chant qu'on t'admire, c'est à cause de lui que le beau papillon veut te voir à ses noces ! Va donc sans crainte.

Mais le rossignol n'était pas convaincu. Il demeurait tracassé par une idée qu'il n'osait exprimer. Enfin il dit :

— Si au moins j'avais deux yeux, je serais plus beau ! Mais cet œil unique me donne l'air un peu pauvre.

— Pauvre, toi, avec ton chant !

— Oui ! Je n'ai rien dans mon apparence, rien dans mon plumage qui attire l'attention. Ah ! si tu voulais me rendre un grand service...

— Certes ! Que ne ferais-je pour toi, dont le chant me verse tant de joie ?

— Eh bien ! Il suffirait que tu me prêtes pour ce jour-là ton œil, qui ne t'est pas indispensable, en somme, pour dormir au soleil...

— Mais, dit le langou, je n'ai qu'un seul œil, moi aussi. Comment ferais-je pour y voir, si je te le donne ?

— Ce ne serait que pour une journée seulement. Bien vite, le soir de la fête, je te le rapporterais. Tu n'aurais qu'à m'attendre en somnolant au pied de ce cep. Je t'en prie, fais cela pour moi, si tu aimes mon chant autant que tu le dis !...

Et, pour supplier, la voix du rossignol se faisait si harmonieuse, ses intonations devenaient si tendres, si émouvantes que le langou, incapable de résister au charme, consentit à prêter son œil pour le seul jour des noces.

Ce fut par un beau matin déjà ensoleillé, tandis qu'une brume légère ouatait encore le creux des prairies, que le rossignol se rendit à l'invitation du papillon. Il avait lissé de son mieux ses plumes grises et ternes mais surtout deux yeux brillaient dans sa petite tête comme

deux belles perles noires. Que le monde était beau, et qu'on y voyait bien ainsi !

Et tandis qu'il partait joyeux, le pauvre langou aveugle, plus timide, plus apeuré que jamais, s'était lové frileusement au pied du cep de vigne en attendant le soir.

Lorsque le chanteur arriva au lieu du rendez-vous, tout un petit monde ailé, pépian, voletant, caquetant, s'y trouvait déjà. On s'admirait, on se complimentait, on se faisait des révérences, on essayait des roulades. Un ramier roucoulait tendrement devant une colombe toute timide dans son plumage blanc, des tourterelles gonflaient leur gorge pour échanger des politesses, un bouvreuil étalait complaisamment son jabot écarlate. On voyait s'agiter sans arrêt les gracieuses fauvettes coiffées de noir, tandis qu'un loriot passait vivement comme une petite flamme jaune. Et lorsqu'on ouvrit le bal, une immense foule ailée se trouva réunie pour faire cortège au papillon.

Jusque-là, le rossignol timide n'avait pas été remarqué. Mais on le pria de chanter et bien vite un silence profond se fit parmi les invités. La voix de l'oiseau monta, s'enfla, plus vibrante, plus passionnée que jamais. Il chanta de toute son âme transportée d'allégresse. Son chant était si clair, si puissant que le petit langou blotti sous les feuilles de la vigne l'entendit, et dans son cœur confiant, se félicita d'avoir été un peu l'artisan de cette joie.

Lorsque la dernière vibration se fut éteinte dans la gorge frêle du chanteur, et que l'oiseau exténué et haletant s'arrêta, son auditoire était conquis. Au bal on ne regarda plus que lui, il fut entouré, adulé. On admira tout chez lui : sa voix, son plumage, son regard. Et quand on le félicitait pour ses yeux noirs, l'oiseau, grisé par le triomphe, n'avait garde d'avouer qu'il devait le deuxième à la générosité du langou.

Enfin, tard dans la nuit, la fête s'acheva et le rossignol rejoignit son nid, la tête encore pleine du murmure flatteur des compliments et du bruit des bravos. Lorsqu'il arriva au pied du cep de vigne, le langou, luisant doucement sous un rayon de lune, dormait engourdi par la fraîcheur de la nuit. Le rossignol ne le réveilla pas, remettant au lendemain la restitution de l'œil. Il gagna son nid et essaya de s'assoupir, mais le sommeil ne vint pas. Mille pensées l'assaillaient : il était maintenant connu, célèbre. Faudrait-il perdre tout prestige en apparaissant avec un seul œil, et avouer que l'autre n'était qu'un ornement d'emprunt ? Et l'on découvrirait avec deux yeux un monde deux fois plus vaste, plus net, plus beau qu'avec un œil unique.

Renoncer à tout cela paraissait fort pénible à l'oiseau. Il en parlerait bien au langou, mais jamais ce dernier n'accepterait de renoncer définitivement à son œil. Et pourtant, un langou a-t-il tellement besoin

d'y voir clair ? se disait notre chanteur. Il ne se déplaçait que fort peu, et en rampant, par surcroît... C'est alors qu'une bien mauvaise pensée pénétra dans le cœur du rossignol :

« Si je ne rends pas son œil au langou, il ne pourra pas le récupérer puisque maintenant il n'y voit plus ! »

Et, au matin, sa décision était prise : sans bruit il transporta ses pénates sur un autre cep de vigne très éloigné du précédent et évita soigneusement le langou.

Toutefois le pauvre aveugle, rampant et tâtonnant, essayait bien de rejoindre le rossignol pour lui réclamer son dû. Dès qu'il l'entendait chanter dans quelque coin, il se mettait péniblement en route, il se hâtait avec lenteur, butant dans la moindre motte de terre, heurtant de son corps fragile tous les obstacles. Mais, lorsque l'oiseau s'apercevait de la présence du quémendeur, il s'envolait légèrement, laissant le malheureux tout déconfit.

Une nuit qu'il était profondément endormi dans son nid entre les feuilles, une nuit toute parfumée du subtil parfum de la vigne en fleurs, le rossignol fut éveillé soudain par un frôlement léger, un imperceptible froissement. Sursautant sous ses plumes ébouriffées, il vit tout près de lui une petite tête aveugle qui progressait doucement en se balançant à droite et à gauche. Avec un cri d'effroi l'oiseau s'envola dans la nuit et s'en alla chercher refuge sur un arbre tout proche.

Mais dès lors la paix de son sommeil fut finie. Le pauvre petit langou aveugle, que sa détresse tenait éveillé au milieu de la grande trêve nocturne, chercherait à lui reprendre l'œil si généreusement prêté, si indûment retenu. Et le rossignol ne pouvait supporter l'idée de perdre cette ampleur, cette profondeur de vision que lui assuraient ses deux yeux. Il devait donc être toujours sur ses gardes. Aucun danger dans la journée : le langou savait bien que ses tentatives seraient immédiatement découvertes. Mais dans l'ombre de la nuit, son corps mince se confondant avec le bois de la vigne autour duquel il s'enroulait, il pouvait espérer surprendre le rossignol dans son sommeil et récupérer son bien.

Aussi le rossignol prit-il la résolution de ne jamais plus dormir la nuit, du moins à la belle saison. L'hiver il goûtait un peu de paix car le langou se love alors dans quelque trou et attend, tout engourdi de froid, le retour des beaux jours.

Mais dès le printemps, les alarmes du voleur recommençaient. Comment éviter de succomber au sommeil quand le grand apaisement de la nuit se répand sur toutes choses ?

C'est alors que, pour se tenir éveillé, le rossignol prit l'habitude de chanter toute la nuit à la saison où il redoute les assauts du petit langou aveugle.

Et voilà pourquoi, pendant les nuits parfumées du printemps et de l'été, un chant vibrant, radieux et angoissé à la fois, vous tire de vos rêves. Mais vous n'avez pas de rancune pour le fragile chanteur, si ample, si émouvante est la voix qui monte vers vous avec l'odeur miellée des acacias et des sureaux. Vous l'écoutez en souriant, charmés et troublés un peu car vous y entendez, par-delà les notes limpides, le chant de votre bonheur humain inquiet et périssable, l'écho douloureux de toute joie incertaine et menacée, pauvre joie où tremble un remords.

La poêlée de Gargantua



N ce temps-là⁽¹⁰⁾, qui était la fin des moissons, les habitants des rives du Cher, de Saint-Amand et de tout alentour, avaient résolu comme à l'accoutumée, et ce pour fêter bravement la cessation des sueurs et grands travaux, de faire ensemble, en joie et gaîté, le bon et brave repas qu'on nomme en leur pays la poêlée. Mais aussi parce qu'ils devaient quelque reconnaissance à Gargantua de Touraine, fils de Grandgousier, l'avaient invité à venir sans façon ripailler avec eux en bonne et saine amitié, ce que, comme bien on pense, Gargantua avait accepté gaillardement, disant que le bon Dieu fait les planètes et nous « faisons les plats nets ».

Lors arrivaient en longs charrois sur le champ de foire de Vallon, qui avait été choisi pour lieu de bombance, les laboureurs aux larges épaules conduisant chars, chariots, charrettes venus de tous les domaines à dix lieues alentour. Et c'était merveille de voir tout ce qu'on apportait là, corbeilles de fine farine blanche, paniers garnis d'œufs frais, pots de beurre pleins jusqu'au col, jattes ventruées de lait crémeux, tombereaux de légumes et de fruits frais et, comme il se doit, tonneaux en grand nombre, de vin rouge, rosé, blanc ou gris, à la panse rebondie et cerclée de fer.

Et les garçons poussaient devant eux les bœufs gras, les bœufs de bonne viande, les taurins frais, les veaux de lait, les cochons gras, les moutons chabins à la chair fine. Et les filles, ayant fort à faire, amenaient en longs troupeaux coqs, chapons, poulettes, oies grasses, oisons de l'année, canes, canards, canetons, dindes et dindons, pintades et pintadons. Et tout cela se secouait, se pressait, se dandinait, se frottait, se battait, s'ébrouait dans un nuage de plumes, caquetant, cancanant, criillant, jargonnant, cacardant, piaulant, coqueriquant, gloussant et glougloutant avec une belle ardeur.

Puis apparurent les mariniers de la rivière de Cher, venus tout droit d'Urçay ou d'Estivareilles, et ayant rangé au bord de la rive leurs longues gabares pleines à craquer, ils jetèrent en vrac sur l'herbe verte les brèmes, brochets, anguilles, carpes, perches, goujons, barbeaux et barbillons dont les écailles, comme armures de guerre, miroitèrent joliment au soleil.

Pendant ce temps, les bûcherons des forêts voisines avaient apporté le bois nécessaire aux foyers et déjà des flammes claires s'élevaient, léchant les bœufs, veaux, vaches, cochons, moutons, poulaillies et volailles, prestement piqués sur les broches.

Lors ce fut grande joie et liesse lorsque les valets des châteaux, en longue procession, revêtus de livrées aux armes de leurs maîtres, entassèrent les lièvres, faisans, perdrix, bécasses, cailles, gélinottes et ramiers que les seigneurs du lieu offraient à Gargantua pour qu'il sût bien que les soupers berrichons étaient copieux et larges, plus qu'aucun autre au monde.

Croyez bien que ce fut vite fait de pendre au-dessus du feu douze marmites, grosses comme des cloches, où mijotaient les soupes aux truches, aux raves, aux citrouilles, aux choux mêlés de lard bien gras. Et aussi quinze chaudières de belle fonte pour faire cuire les rôtis, fricassées de viande, rouelles de veau, rognons de moutons à la mode de Bourges, poulets en barbouille, œufs au vin et boulettes de carnaval. Et dans les poêles à frire, les poissons frais du Cher grésillaient, enrobés de farine, dans l'huile de noix bien bouillante.

Ah ! les femmes n'avaient point temps de sommeiller, je vous assure. Ici elles apprêtaient les volailles et je te tue, je te saigne, je te plume, je t'étripe, je te flambe. Là elles faisaient les gâteaux, galettes et pâtés. Et c'était merveille de les voir à l'ouvrage, battant les œufs, liant la pâte, pétrissant et repétrissant, tirant, roulant, beurrant, pliant et repliant. Les fronts étaient en sueur, les nez enfarinés, les joues barbouillées, les tabliers fripés, et volaient au vent les mouchoirs de cou, les bonnets et les coiffes. Par Hercule, quel mouvement ! Ça vient, ça va, ça marche, ça court, ça saute, ça tombe, mais ça repart au galop et ça cause, ça jure, ça rit, ça pleure, ça crie, ça chante, ça grouille, ça bourdonne, ça frémit ; c'est une agitation sans pareille sous le clair soleil qui monte à l'horizon et déjà promet une belle journée.

On empile les galettes, les couronnes, les brioches et tous ces gâteaux du Berry nommés gouères, pompiches, clafoutis ou tartiboulas. On va chercher les miches de pain faites par centaines dans les domaines voisins :

« Oui, pense-t-on en soi-même, elle est bien « amitieuse » cette terre du pays qui donne aux hommes de quoi remplir et réjouir leur panse. »

À vrai dire, c'est un passe-temps céleste de voir le champ de foire de Vallon où affluent les chariots et les bateaux, où les bonnes victuailles se rassemblent comme pour nourrir armée en campagne, où l'on hume la douce odeur de ce qui cuit, de ce qui frit, de ce qui bouillotte, clapote et mijote.

Mais qu'est-ce donc ? Tout est prêt, midi vient de sonner au clocher et Gargantua n'est pas encore là. Lui en retard pour se mettre à table ? Ce n'est point chose naturelle. Que se passe-t-il ?

Gargantua s'était pourtant levé plus tôt que de coutume et, pour se donner du courage, il avait bu quelques bons coups de vin, se répétant le proverbe :

*Lever matin n'est point bonheur,
Boire matin est le meilleur.*

Il était alors en Limousin, pays où il se plaisait beaucoup, parce qu'il pouvait là s'asseoir sur les collines de bruyère en laissant ses pieds jouer dans l'eau courante. Quant aux nuages et aux brouillards, fréquents dans ce coin de douce France, peu lui importait. Il lui suffisait de se dresser de toute sa taille pour avoir le crâne au sec, chauffé par le bon soleil, au-dessus de la mer de nuées.

Donc, au lever du jour, il s'était mis en route, à pied, car sa jument d'Afrique, qui, comme on le sait, était grosse comme six éléphants, se trouvait alors malade à l'écurie. Il marchait d'un bon pas, humant l'air frais du matin, songeant au savoureux repas que lui offrirait bientôt ses amis du Berry.

Chemin faisant, il arriva dans la Brenne, un curieux pays, oublié du bon Dieu, pauvre, humide et triste à donner le frisson à tout autre qu'à un géant. Il avait plu et on distinguait mal les chaussées marécageuses entre les étangs boueux. Gargantua, dont une des bottes prenait l'eau, ne savait guère où mettre ses pieds, qu'il avait, ma foi, fort larges.

Comme il approchait de l'étang des Sept-Bondes, il eut la fâcheuse impression d'enfoncer dans le sol gluant.

— Par tous les diables ! fit-il, qu'est-ce là ? Qui me tire les jambes ? Sont-ce là ces lupeux maudits, dont on m'a parlé autrefois, qui égarent le voyageur à plaisir et le noient fort peu courtoisement dans un étang ? Ah ! ah ! Messeigneurs, vous ne me tenez point encore !



Gargantua s'était pourtant levé plus tôt que de coutume...

Mais plus il avançait dans le pays brennou, plus il avait de la peine à soulever ses bottes et, comme il était d'une complexion sanguine et d'un naturel colérique, il sentait la moutarde lui monter bien avant dans le nez.

— Ah ça, se mit-il à grogner, on me veut enliser, englaiser, enterrer, enfermer dans le rouge Enfer. Sur mon honneur, vous me connaissez mal, créatures de Satan !

Et, ce disant, il commença à ruer impétueusement comme un cheval piqué par les taons de la forêt. Un coup de pied par ci, un autre par là, un par-devant, un par derrière, et encore un ici ou là. À chaque ruade, il détachait ainsi de sa semelle des blocs de glaise énormes qu'il lançait à travers la campagne :

« Ça pour le Midi, ça pour le Septentrion, ça pour la Lune, ça pour le Soleil ! »

Et bientôt la colère fit place à la joie. Gargantua riait comme un enfant du bon tour joué aux mauvais génies de la lande. À travers le pays, autrefois tout plat, il apercevait des buttes, des monticules, des collines.

C'est depuis ce temps-là que la Brenne est parsemée de tertres où alternent les forêts, les prairies et les champs, où fleurissent les ajoncs et les bruyères, où serpentent les chemins bordés d'arbres et de roseaux sur les chaussées des étangs :

« Par ma foi, se dit Gargantua en poursuivant sa route, pour bien marcher, il faut savoir « dépatser » ses bottes ! »

Vous pensez bien que l'arrivée de Gargantua causa un grand émoi à tous ces braves gens du Berry qui l'attendaient avec tant d'impatience. Enfin, le voici ! Les sonneurs jouent de vieux airs sur leurs cornemuses enrubannées et les vieilloux font ronfler leur instrument comme une ruche d'abeilles. Les planteurs de blé, les pauvres métayers nommés par dérision « mangeux de caillé », les bergers, les hommes des bois, les jeunes, les vieux, les femmes qui ont remis d'aplomb leurs coiffes de dentelle, tous acclament à grands cris le bon géant qui s'est assis sans façon au milieu d'eux.

Mais parce que le trop pur contentement fait aisément passer le cœur de l'homme du rire aux larmes, Gargantua se sent soudain rempli d'émotion, à la vérité bonne et douce. Il laisse tomber deux larmes de joie, l'une sur un foyer où brûlaient trois gros têtreaux de chêne et où rôtiissaient trois bœufs. Le feu qui était pourtant vif et clair en fut éteint du coup. L'autre, coulant à terre, fit un petit ruisseau qui manqua de noyer quelques « drôles » imprudents.

Peu importe d'ailleurs. À son idée, il convient maintenant de manger et de boire et cela sans mesure ni contrainte.

— Mes amis, fait Gargantua d'une voix forte, je boirai volontiers un petit coup de votre bon vin blanc.

Et avec l'ongle de son petit doigt il fait sauter le bondon d'une pièce de deux cents pintes. Ainsi, et quelque incroyable que ce soit, il avale prestement quarante pièces pour s'ouvrir l'appétit qu'il avait, comme on sait, de bonne et louable suffisance.

Puis, parce que, ainsi que disent les savants ou les docteurs, « la nature a horreur du vide », il mangea quatre pleins mortiers de soupe grasse, trois bœufs bouillis, six gros cochons grillés et dix têtes de veau finement apprêtés, comme on a coutume de le faire en Berry pour les vrais repas de noces.

Après quoi, ce fut le tour des rôtis, six bœufs, vingt-quatre veaux, deux douzaines de moutons, trois douzaines de dindes, autant de poulets, canards, faisans, sans compter le menu gibier et les petits oiseaux.

Car, notez que c'était spectacle non pareil que de le voir tenir un bœuf entier au bout de sa fourchette et l'engloutir avec une rapidité peu commune. Peu après même, il pria quatre forts gaillards qui se trouvaient tout près de lui, de lui jeter continuellement dans la bouche, l'un après l'autre, quelques pelletées de moutarde et d'épices. Et sans plus attendre il but un horrible coup de vin.

Lors ce n'était point encore fini et Gargantua dévora proprement mille deux cent soixante-quatre poissons frits et vingt chaudronnées de viande en sauce, puis, pour se dégraisser le palais, un plein chariot de galettes aux prunes. Encore y eut-il grande terreur lorsque, ayant saisi le chariot à pleines mains pour porter les galettes à sa bouche, il faillit croquer trois braves paysans berriauds qui étaient restés dessus et aussi le cheval qui ne semblait point à l'aise, suspendu ainsi malement entre ciel et terre :

— Par Bacchus, mes bons garçons, fit le géant en s'excusant, j'allais vous engloutir comme ces six pèlerins que j'ai failli manger jadis. Allons, la sépulture d'un chrétien n'est point en la panse d'un ami !

Et pour revenir de son émotion et bien terminer le repas il but, sans reprendre souffle, quarante-trois pièces de vin rouge. Après quoi, il s'essuya la bouche fort galamment d'un revers de sa manche, se cura les dents avec un gros chêne ébranché et s'endormit du sommeil du juste. Tout le badaud peuple, ayant bien lappé et lampé, heureux et fier de l'hôte du jour, en fit autant, à l'ombre des grands arbres, sur le pré fleuri.

Le soir, tous se mirent à danser sur l'herbe drue une bourrée vive, légère et non sans grâce. Hommes et femmes s'avançaient, se reculaient, se rapprochaient, tournaient avec des carrements

d'épaules, frappant dans leurs mains, jetant des cris de plaisir et martelant le sol, en pleine cadence, de leurs sabots vernis, pendant que les « bouffeux de musettes » jouaient les airs du pays :

*J'ons une' nouvell' piau d' mouton
Pour orner nout' cornemuse
Rouin, ouin, ouin, ouin...*

Ce qu'ils faisaient tous si allègrement que Gargantua, ravi en admiration, les regardait ainsi se gambader et avait en lui un contentement profond :

« Bon Berry, disait-il avec tendresse, qui ne fait point d'embarras, mais où il fait si bon vivre à loisir. »

Puis, comme il avait soif et qu'il ne restait plus rien, tant on avait vidé de tonnes, pintes, gobelets, brocs ou pichets de toute taille, il s'approcha d'un étang, s'allongea dans les roseaux et le but en entier de ses lèvres goulues. Et c'était vraiment vision non pareille que ces poissons, le ventre en l'air, qui se roulaient sur le sable, grouillant, frétilant, tortillant, et bâillant de façon lamentable, tandis que Gargantua leur avouait en toute compassion et franchise :

— Que voulez-vous ? Je bois éternellement. Ce m'est éternité de beuverie et beuverie de éternité !

Le Diable meunier



N a coutume de croire que le Diable est fort riche. Le fait est qu'il dépense sans compter quand il s'agit de conquérir une âme, qu'il sème l'or sous les pas de ceux qu'il veut induire en tentation. Pour avoir le plaisir d'accueillir en enfer une âme de plus, même une pauvre petite âme de rien du tout, il n'hésite pas à sacrifier des fortunes, car il sait bien que l'argent est son plus sûr auxiliaire pour séduire les faibles cœurs des mortels et les pervertir à jamais.

Ce qu'on ignore généralement, pourtant, c'est qu'à dépenser tant d'argent il lui arrive parfois d'être un peu à court. Alors il lui faut en gagner, et travailler pour cela, comme tout un chacun.

Un jour donc que ses finances étaient à sec, le Malin, « Georgeon » (11) comme on l'appelait en Berry, eut besoin de reconstituer son trésor. Il réfléchit longuement à la manière de s'y prendre, et écarta d'abord tous les métiers trop durs ou trop peu rémunérateurs. Puis il envisagea de se faire avocat – lui qui mentait si bien – mais il y renonça bien vite, à l'idée que ses plaidoiries habiles sauveraient peut-être un jour quelque accusé de la potence, et qu'en fin de compte le diable avait tout à y perdre, car chacun sait que le pendu est un gibier tout désigné pour l'Enfer.

Il pensa à se faire médecin, car il connaissait toutes les vertus secrètes des plantes, mais pour se faire une clientèle il lui faudrait soulager et guérir des malades, et l'idée de faire du bien à qui que ce soit était si contraire à sa nature qu'il ne s'y arrêta pas longtemps.

Pourquoi pas marchand ? Il était « malin », certes, et dénué de scrupules. Le projet valait qu'on s'y attardât.

Mais, tout compte fait, le diable décida qu'il se ferait meunier. En effet, il avait souvent remarqué qu'on voit rarement un meunier dans la misère. Même dans les régions les plus déshéritées, là où les paysans sont très pauvres, leur meunier est toujours gros et gras,

souriant, la panse rebondie ; la meunière a des écus, une croix d'or au cou, et les plus belles coiffes brodées du pays. Sans aucun doute, la meunerie nourrit bien son homme. Voilà ce qu'il fallait à Satan.

C'est ainsi qu'il décida un jour d'installer son moulin dans la vallée de l'Igneraie, au lieu dit « Les Lacs ». C'était une région prospère : blé, orge y croissaient en abondance et les moulins de la région ne chômaient pas. Les paysans à l'aise payaient bien et fermaient les yeux lorsque leur meunier prélevait une dîme de farine un peu plus forte qu'il n'est de tradition. Aussi nulle part en Berry les meuniers n'étaient-ils plus florissants, les meunières plus avenantes et mieux attifées.

Les meuniers de l'Igneraie n'eurent donc pas trop d'inquiétude quand ils virent un confrère s'installer près d'eux. Les pratiques étaient tellement nombreuses qu'on ne pouvait arriver à bout de la tâche. Le nouveau venu ne serait pas un concurrent et la vallée était bien capable d'entretenir un meunier de plus.

En quelques jours, le nouveau moulin fut debout : il semblait qu'il s'élevait tout seul, tant le travail était rapide. C'est que Satan avait, pour l'aider à construire, d'invisibles acolytes : les génies diaboliques qui, au fond de l'enfer, avaient forgé toutes les pièces de ce moulin et les mettaient en place à la faveur de la nuit. Bientôt se dressa au bord de la rivière un moulin tout de fer : murs, portes, meules, rouages, et le nouveau meunier attendit les clients.

Les premiers vinrent un peu par curiosité, afin de voir de plus près ce moulin d'un modèle inédit. Ils n'apportèrent à moudre que quelques sacs de blé d'abord. Mais ils furent reçus si aimablement, et le prix qu'on leur demanda était si bas qu'ils revinrent et amenèrent avec eux d'autres pratiques.

Le Diable savait à merveille enjôler les paysans : il leur faisait mille sourires, les complimentait sur la qualité de leur blé. D'autre part, la farine était livrée très rapidement, plus blanche qu'aucune autre, en plus grande quantité qu'on n'attendait, et pour tout cela le meunier ne réclamait qu'une somme dérisoire si on la comparait à celle qu'exigeaient ses confrères.

Le résultat d'une telle politique ne se fit guère attendre. Les clients affluèrent vite chez Georgeon, tandis que les autres moulins connaissaient le chômage. D'abord les paysans, par fidélité à leur ancien meunier, lui amenèrent encore la moitié de leur récolte, puis ce ne fut plus que le tiers, puis le quart et enfin ils cessèrent l'un après l'autre de porter leurs sacs de blé aux moulins d'autrefois.

— Alors, disait Guillaume à Jean-Baptiste, où fais-tu moudre, cette année ?

— Ma foi, répondait Jean-Baptiste, l'an dernier j'ai encore conduit six sacs à maître Pierre, mais, que veux-tu, désormais il n'en aura plus

du tout ! Plus il va, plus il augmente, ses prix tandis qu'au nouveau moulin, c'est bien meilleur marché ! En outre on y est servi bien plus vite, et bien mieux. Alors, tant pis pour maître Pierre, s'il ne peut suivre le mouvement !

— Je crois que je ferai comme toi. Chacun voit son intérêt, n'est-il pas vrai ? concluait Guillaume.

C'est vrai que maître Pierre augmentait ses prix, tout comme ses infortunés collègues. Ils ne travaillaient plus guère et pour s'en tirer quand même ils en étaient venus à majorer fortement leurs notes. Du même coup, ils perdaient les derniers clients qui leur restaient. Les meuniers devinrent maigres, ce qui ne s'était jamais vu, et les meunières portèrent des coiffes unies et des devantiers rapiécés.

Pendant ce temps le moulin de fer tournait à plein, sans arrêt, travaillant jour et nuit, et une file de chariots chargés de sacs de blé croisait la procession de ceux qui descendaient débordants de sacs de farine.

Bientôt un meunier quitta le pays pour essayer d'aller gagner sa vie ailleurs. Le moulin fut fermé ; un jour d'hiver le vent arracha une partie de son toit de chaume. La mousse recouvrit la pierre de la meule, les poutres de bois se fendirent et s'écroulèrent, l'herbe poussa verte et drue sur le seuil qu'on ne franchissait plus.

Un autre meunier, las de la misère, quitta les lacs à son tour, puis un autre encore... À la fin, il n'y eut plus à dix lieues à la ronde que Satan et son moulin de fer pour moudre le blé de tout le pays.

Alors, tout changea. Les sourires aimables du meunier devinrent de plus en plus rares, et Satan, heureux de n'avoir plus à forcer sa nature, reçut fort discourtoisement ses clients. Ses prix d'autre part montèrent rapidement et bientôt dépassèrent de beaucoup les tarifs des anciens meuniers. Plus de concurrents en vue, vive la liberté, et à nous la fortune !

Les paysans comprirent alors leur erreur et se mirent à regretter maître Pierre et les autres, qui les volaient, certes, mais dans des limites raisonnables, et avec tant de bonhomie ! Tandis que ce nouveau meunier les écorchait, vraiment, leur réclamant des sommes incroyablement élevées, retenant parfois une bonne moitié de leur farine. Et par-dessus le marché, on était fort mal reçu au moulin !

Mais qu'y faire ? Il fallait bien avoir recours à ce meunier-là puisque tous les autres avaient quitté la place et que leurs moulins non entretenus étaient devenus inutilisables !

Cette pénible situation durait, et allait même en empirant, lorsqu'une grande nouvelle se répandit dans le pays.

C'était en plein hiver. Il gelait à pierre fendre. D'abord les lacs s'étaient glacés et les enfants du village, le nez tout rougi, étaient venus y faire des glissades. Puis les bords de la rivière avaient

commencé à se prendre, et bientôt l'eau qui bruissait encore au milieu s'était changée en une grande émeraude immobile et muette. Alors le moulin de Satan s'était arrêté.

Ce jour-là des bruits sourds avaient résonné dans l'air glacé, et l'on raconta bientôt qu'à cent toises en amont un autre moulin venait de surgir : un moulin fait de matière transparente. C'était un spectacle féerique, disait-on : des reflets jouaient dans ses murs, la lumière s'irisait à travers ses meules et ses grandes ailes cristallines. Car le nouveau moulin était un moulin à vent, qui tournait sans arrêt à la bise de l'hiver.

Les villageois respirèrent. Même si le froid durait et que le moulin sur la rivière restait immobilisé, le pays ne connaîtrait pas la famine puisqu'un peu plus haut un moulin à vent pourrait moudre le blé.

Et bientôt des chariots montèrent sans arrêt au moulin transparent qui étincelait à la froide lumière de janvier. Pendant ce temps le Diable se désolait, perdant son argent et ses pratiques, devant ses meules immobiles :

« Ce maudit hiver va tout de même bien se terminer ! » pensait-il.

Mais le froid, loin de s'atténuer, empira. Mardi-Gras passa ; on était maintenant fort avancé en Carême, et il gelait toujours.

Le Diable devint très inquiet. Il ne pouvait plus travailler, et ses clients qu'il avait si mal traités étaient tout heureux de l'abandonner pour s'adresser à un confrère. Lorsque le beau temps serait revenu, le moulin de fer risquait bien de demeurer désert.

Alors Satan prit une grande décision. Il achèterait ce nouveau moulin qui lui faisait tant de tort. Ainsi, même si l'hiver durait encore il pourrait travailler, il demeurerait seul meunier du pays et conserverait ses pratiques.

Chaudement habillé, car on le sait très frileux, il se dirigea un matin vers le moulin à vent et demanda à voir le meunier seul à seul.

Ce dernier était un homme de haute stature, à l'air doux, au bon regard. Satan pensa qu'un personnage de cette sorte serait facile à abuser.

— Je viens te proposer un marché, lui dit-il. Tu as construit ici un assez beau moulin. J'aimerais te l'acheter...

— Mon moulin n'est pas à vendre, dit l'autre. Il est très beau, très bien achalandé, et je tiens à le garder.

— Sais-tu que je t'en donnerais un bon prix ? D'autre part, n'oublie pas que lorsque le beau temps reviendra, mon moulin à moi recommencera à travailler, et tu perdras ta clientèle.

— Pas sûr ! Je me suis laissé dire que tes prix étaient très élevés. Moi, je travaille à meilleur compte. Alors les gens n'auront aucune raison de quitter mon moulin pour revenir au tien.

Satan était un peu désespéré. Son adversaire était moins facile à

persuader qu'il ne l'avait pensé tout d'abord. Il se décida à un sacrifice :

— Écoute, meunier, dit-il. Je vais te proposer un marché dont tu ne pourras pas te plaindre. J'ai besoin d'un moulin en état de tourner, et le mien est pour l'instant immobilisé. Je t'offre pour ton moulin le prix que tu me demanderas, et en outre je te donne le mien. Il est en très bon état, et dès que le beau temps reviendra – ce qui ne saurait tarder – il pourra être utilisé à nouveau.

— À la rigueur, dit l'homme, j'accepterais dans ce cas-là. Mais il me faut mille pistoles.

Le Diable eut un sursaut.

— Mille pistoles ! Tu perds la tête ! C'est tout ce que j'ai gagné depuis que je suis meunier au pays !

— C'est possible, dit l'autre calmement. Mais n'importe, c'est à prendre ou à laisser !

Le Diable était indigné. Mais il songea à son moulin inutile, à ses meules immobilisées, à son temps perdu sottement, à l'argent qu'il ne gagnait plus.

« Que le froid dure encore quelque temps, et je regagnerai bien mes mille pistoles, pensa-t-il, tant je ferai payer cher les paysans qui me porteront à moudre. Et ils seront bien obligés de passer par moi, puisque le moulin à eau est immobilisé par la glace. »

Il sortit donc de sa poche les mille pistoles et les tendit à son interlocuteur.

— Marché conclu, dit-il. Et maintenant je suis ici chez moi.

Et il regardait avec complaisance la lumière jouer dans les murs translucides.

— Alors, adieu, dit l'homme à l'air doux. Et bonne chance.

Les premiers jours, tout alla bien. Les ailes bourdonnaient, les meules tournaient et écrasaient le grain doré. Les paysans gémissaient devant le prix exigé, mais apportaient quand même leur blé à moudre, car le froid avait gelé légumes et fruits, et l'on n'avait guère que du grain à manger.

Mais un beau matin on sentit comme une haleine tiède se mêler au vent glacé. Soudain, en quelques heures, tout se transforma : l'âpre hiver céda, la glace se fendit avec des craquements sourds, la rivière entraîna dans son courant des glaçons qui s'amenuisèrent puis bientôt disparurent ; et les eaux vives recommencèrent à courir et à jaser, délivrées, à la caresse du premier soleil.

Satan avait alors été témoin de phénomènes étranges et tout à fait imprévus : il lui semblait que ses meules devenaient plus petites ; il s'aperçut tout à coup que ce n'était plus de la farine poudreuse, mais une sorte de pâte qui se déversait dans les sacs béants. Et déjà des craquements inquiétants se faisaient entendre par tout le moulin.

Il n'y avait pas moyen de se dissimuler la vérité : le moulin était en train de fondre. Car le moulin transparent, le féérique moulin était en glace !

Un rayon de soleil plus vif resplendit soudain, le transforma en un palais enchanté, le fit étinceler comme un énorme diamant, puis tout s'écoula avec fracas. Et le Diable, qui n'avait eu que le temps de sortir, vit glisser jusqu'à la rivière les débris fondants et ruisselants de sa fortune.

Sombre et désespéré, Georgeon réfléchissait qu'il avait payé de mille pistoles et d'un moulin bien réel une illusion, un semblant de moulin ! Il était furieux d'avoir perdu son argent, mais plus encore d'être tombé dans un piège aussi grossier, lui, le Malin qui d'ordinaire berne les autres !

« Ah ! dit-il, si je tenais celui qui m'a roulé... Mais, au fait, je sais où le trouver ! Il est au moulin de fer, plus bas. Allons-y ! »

Le Diable dévala à toutes jambes le long de la rivière et arriva à l'autre moulin qui tournait à nouveau, tandis qu'on distinguait au loin des paysans qui arrivaient avec leurs sacs de froment.

Satan poussa brusquement la porte et se trouva dans la salle basse devant le nouveau propriétaire.

— Voleur ! cria-t-il. Tu m'as pris mon argent, mon moulin, et tu ne m'as donné à la place qu'un mensonge, un peu d'eau gelée !

— Mais, dit l'homme, calme-toi. Je ne t'ai pas empêché de regarder, de palper mon moulin. Tu ne t'es même pas inquiété de savoir en quoi il était. Si tu me l'avais demandé, je te l'aurais dit, je ne suis pas un menteur. Mais tu tenais absolument à l'avoir, tu n'as rien examiné. Alors je te l'ai vendu le plus cher possible. N'est-ce pas de bonne guerre ? Ce n'est pas du vol, c'est du commerce !...

Satan était hors de lui.

— Rends-moi mon argent ! cria-t-il. Je veux mes mille pistoles !

— Elles ne sont plus à toi. Et d'ailleurs, voudrais-je te les rendre que je ne le pourrais pas. Je les ai distribuées aux pauvres gens du pays, sur qui tu les avais injustement prélevées. Car le voleur, c'est toi !

Le Diable n'en revenait pas. Ainsi, cet homme n'avait pas gardé les mille pistoles. Il les avait distribuées aux pauvres. Fallait-il être stupide ! Cela dépassait l'entendement de Satan... Soudain il lui sembla avoir déjà vu le visage doux et bon de l'homme qui était devant lui : en un éclair il comprit à qui il avait à faire.

— Ah ! Martin, dit-il, Martin, je me suis laissé prendre à ta ruse, mais tu ne l'emporteras pas en paradis !

— Crois-tu, Georgeon ?

Et saint Martin, car c'était lui, se mit à rire de la déconfiture de son vieil ennemi.

— Tiens, continua saint Martin, je te vois tellement en colère que

j'ai pitié de toi. Tu veux te venger ? Eh bien, je t'en donne l'occasion. Je t'offre un combat singulier.

— Soit ! dit le Diable. J'accepte. Quelles sont les armes ?

— Oh ! pas l'épée, bien sûr. C'est arme de seigneur. Nous, nous sommes des vilains. (Surtout toi, si tu veux bien me pardonner ce mauvais jeu de mots !) Nous n'avons donc droit qu'au bâton. Tiens, je vois ici dans ce coin un gourdin et une perche. Choisis donc, puisque tu te crois l'offensé.

La perche était fort longue ; on l'utilisait pour gauler les noix. Satan s'en empara, estimant qu'il pourrait atteindre son adversaire bien plus loin, et Martin prit en main le gourdin court et noueux.

La bataille commença aussitôt mais elle ne tourna pas comme le Diable l'avait imaginé. Encombré de la perche trop longue qui basculait, il n'était pas libre de ses mouvements. D'autre part la salle était basse : il accrochait l'extrémité de la perche contre les solives et ne pouvait atteindre son adversaire. Saint Martin, d'ailleurs, n'avait garde de se tenir à distance de perche. Au contraire, il recherchait le corps à corps, combattant de tout près, et les coups de gourdin pleuvaient comme grêle sur le pauvre Diable qui bientôt demanda grâce.

— C'est bon, dit saint Martin. Mais va-t'en, et ne reviens plus dans ce pays. Sache que je le protège et que si jamais je t'y revois, tu auras à faire à moi !

— Oh ! sois tranquille, dit le Diable. J'aime autant éviter de te rencontrer. La terre est assez grande pour nous deux, et je trouverai bien à m'occuper ailleurs !

Satan, honteux et confus, quitta pour jamais le pays des lacs. Les habitants surent gré à saint Martin qui les avait délivrés d'une si dangereuse présence, et pour lui témoigner leur reconnaissance et s'assurer sa protection, ils lui bâtirent une église. Désormais leur paroisse se nomma « Saint-Martin-des-Lacs ».

Jacques Cœur

I. LE MARCHAND DE BOURGES



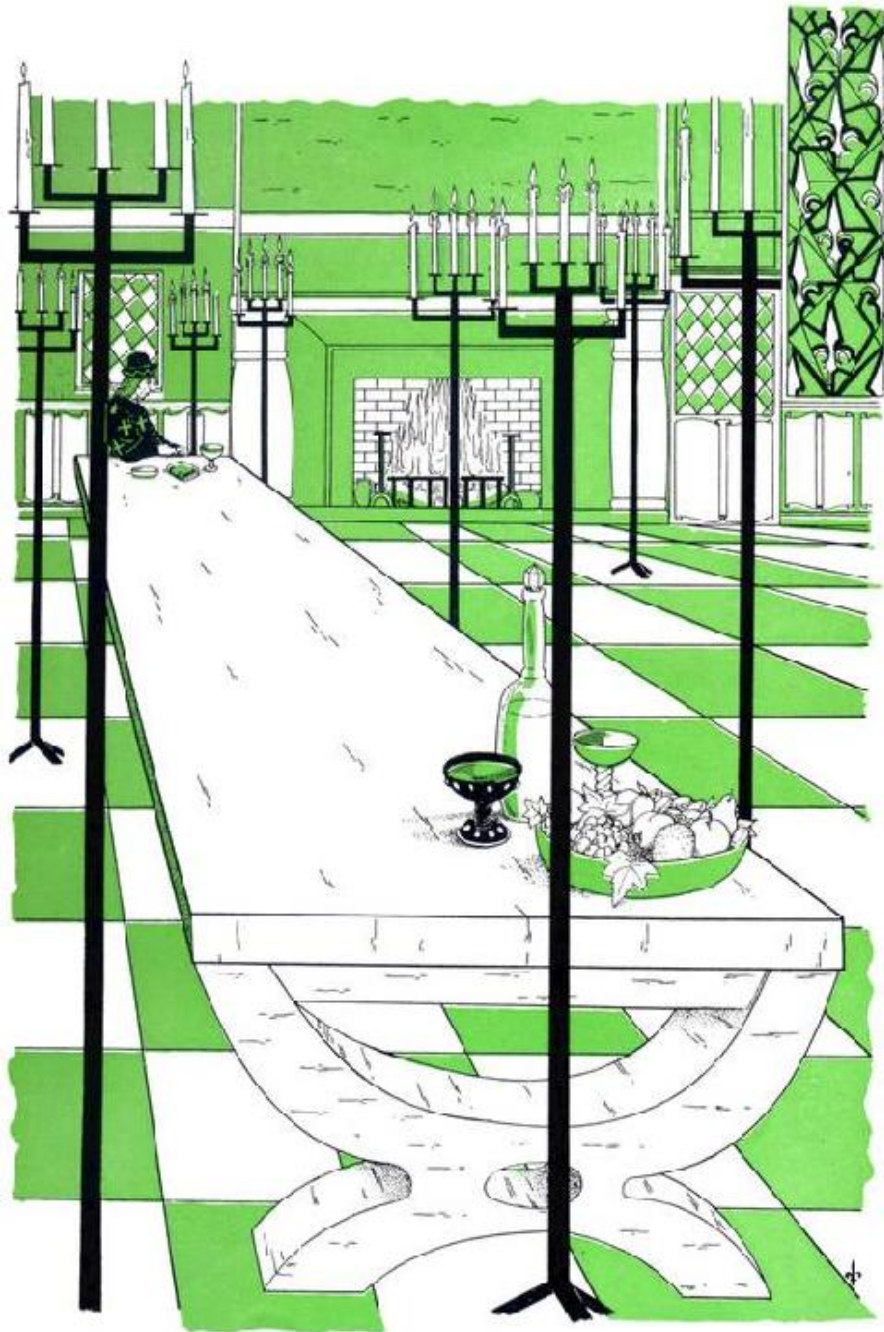
N cette froide journée d'hiver, un pâle soleil perçant le mur gris des nuages patinait les deux tours inégales de la cathédrale Saint-Étienne et dorait avec douceur les clochers, les flèches, les portails sculptés des églises, les hauts toits aigus, les pignons dentelés, les tourelles des riches maisons de la ville. La plupart des rues et des places étaient désertes. Un épais silence, à peine troublé de temps à autre par le son d'une cloche ou l'aboiement d'un chien, pesait sur la cité engourdie de tristesse. Il était un peu plus de midi.

Parfois un groupe de soldats en hauts-de-chausse mi-partis bleu et rouge et pourpoints de cuir, les armes de France brodées sur la poitrine, la pique sur l'épaule faisaient une ronde et on entendait le bruit lourd de leurs pas qui s'éloignaient. Quelques passants attardés se hâtaient, en silence, de rentrer chez eux. Un bourgeois, emmitouflé dans sa robe de gros drap, frileux sous son chaperon, l'air maussade rêvait au foyer chaud et accueillant où il serait bien à l'aise. Une gentille damoiselle, blottie sous sa mante garnie de fourrure soyeuse, portant sur la tête la haute coiffe blanche repliée en deux larges ailes alors à la mode, le livre d'Heures à la main, revenait de l'office, prenant soin de ne pas salir au ruisseau boueux la frange de sa robe.

Sur la grande place cependant, près de la Sainte-Chapelle aux lignes élégantes qu'avait fait bâtir le duc Jean, le « sire des fleurs de lis » épris de beauté et de faste, et aux abords du palais l'animation était vive. Des gens d'armes, archers et arbalétriers, montaient la garde auprès du pont-levis. Des groupes allaient et venaient, traversant la place en discutant.

Il y avait là des juges et des conseillers en robe rouge fourrée d'hermine, des prélats au camail noir ou violet, des moines en froc de bure, quelques seigneurs aussi en justaucorps collant, pourpoint de

velours brodé, le bicoquet à aigrette fièrement campé sur la tête, la large épée pendue au côté à un bouclier de cuir fauve.



Le Roi était justement assis seul...

On n'aurait jamais cru que ce vieux palais aux murs lézardés fût celui du roi de France et que ces soldats, ces prêtres, ces gentilshommes formassent toute sa cour. La misère du temps obligeait Charles VII à vivre chichement dans cette ville de Bourges, au cœur des grandes plaines du Berry, bien loin du joyeux Paris d'autrefois.

Dans une salle voûtée de la tour, le roi était justement assis seul, l'air pensif, au bout d'une longue table de chêne, près d'une cheminée dont de grossières ciselures de pierre ornaient le vaste manteau et où achevait de se consumer une bûche. Le cadre était modeste et triste, indigne de celui que Dieu avait placé à la tête d'un des plus puissants royaumes d'Occident.

Sur une nappe de chanvre bis, il n'y avait qu'un pot d'étain bruni, un gobelet d'argent et deux plats de grès aux tons pâles bleus et bruns. Dans l'un, une tanche à la peau noire refroidissait dans une sauce au beurre ; dans l'autre, une queue de mouton, à l'odeur de graisse fade, reposait sur un lit d'oignons saupoudré de chapelure et de sel.

Le roi mangeait lentement sans grand appétit. Il avait un air chagrin, un long visage au teint pâle, un corps mince et voûté, des yeux bleus chargés de lassitude et de mélancolie.

La porte s'ouvrit soudain et l'huissier Claude de Praye, portant sur sa longue robe râpée une chaîne d'argent jauni sur la poitrine, annonça d'une voix forte :

— Messire Pierre de Brézé demande audience à Votre Majesté.

Le roi fit nonchalamment un signe de la tête et l'huissier ouvrit la porte au vaillant sénéchal. Celui-ci portait avec élégance un brigandin de velours de Gênes qui laissait voir une cuirasse luisante en bon acier liégeois.

Pierre de Brézé, les traits rudes, le front hardi, la voix forte, exposa au roi les raisons de sa visite. Il supplia le souverain de lui confier au plus vite une armée pour reprendre la lutte contre les Anglais et les Bourguignons qui désolaient le royaume de France.

— Sire, dit-il en terminant, il n'y aura point de repos, partant point d'espérance, tant que ces pendants n'auront point été boutés hors de notre beau pays.

Le roi avait écouté son sénéchal avec un regard sombre et une mine abattue.

— Oui, dit-il d'une voix morne, je sais, mon fidèle sénéchal, combien vous êtes dévoué à notre personne et à notre cause. Mais avez-vous pensé que pour rêver de campagnes, de batailles et d'aventures, il faut avoir ces beaux écus de bon aloi, bien pesants, bien sonnants qui sont le nerf de la guerre ? Or mon trésor est vide depuis bien longtemps. Voyez, moi-même, je suis dans une extrême pauvreté, obligé d'emprunter de l'argent ici ou là, tout heureux de recevoir à crédit du chapitre de Saint-Étienne le poisson que je mange

présentement.

— Ah ! Sire, c'est dur de voir un roi de France réduit à une si maigre chère, à un si chétif appareil. Mais justement il y a de l'argent dans ce royaume et il faut savoir le prendre. Qu'attendons-nous pour aller piller les riches seigneurs de Bourgogne, les marchands de Normandie aux coffres pleins, les barons de Guyenne ou du Languedoc qui trafiquent avec ces chiens d'Anglais que Dieu maudisse ?

» Une bonne armée, Sire, des gens d'armes valeureux avec La Hire, Xaintrilles, Dunois et moi-même et vous verrez comme en peu de temps vous aurez la cour brillante, luxueuse et fière que mérite un grand roi de France ! »

— Non, répondit Charles avec assurance. Mon pays n'a que trop connu les ravages de la guerre. Mon peuple a été trop longtemps pillé, meurtri, massacré. Les compagnies de routiers qui se recrutent parmi les anciens soldats, les Écorcheurs, les Malandrins, les Coquillarts saccagent les campagnes, brûlent les villes, torturent et tuent nos pauvres sujets avec d'infinies cruautés.

— C'est ma foi vrai, fit le sénéchal. Que le diable emporte cette vermine ! Mais, à tout prendre, beaucoup de ces bandes ont déjà été exterminées par nos troupes. Votre Majesté sait bien que nous ne leur laisserons aucun répit.

Le roi regarda Pierre de Brézé et sur son pâle visage apparut une lueur de ferme résolution.

— Cela ne suffit point, dit-il d'une voix grave. Tant que ce désordre durera, mon pauvre royaume sera plongé dans une affreuse misère. Ainsi à Paris, où nous n'avons pu retourner depuis bientôt quinze ans, les habitants meurent de faim et de froid, les loups des forêts voisines parcourent les rues où ils dévorent les enfants. Non, ce qu'il nous faut, avant même de songer à reconquérir tout notre royaume, c'est un temps de répit, la fin de ces brigandages et pilleries sanglantes, l'ordre, la paix et par là l'abondance.

— Oui, Sire, reprit aussitôt Pierre de Brézé, mais où trouver sinon par la guerre l'or que la guerre nous a pris ? Ah ! peine d'argent est douleur bien cruelle.

À ce moment la porte s'ouvrit et l'huissier s'avança vers le roi d'un air grave et lent.

— Sire, c'est un bourgeois de la ville nommé Jacques Cœur qui dit être recommandé par messire Dunois et demande audience à Votre Majesté.

Le roi sembla réfléchir puis se tourna vers le sénéchal.

— Mon bon ami, connaissez-vous ce bourgeois ?

— Oui, Majesté, et je le crois homme de bien.

Pierre de Brézé n'ajouta pas que quelques années plus tôt il avait été tout heureux en un moment difficile d'emprunter douze mille marcs

d'argent à Jacques Cœur, qui travaillait alors à la fabrication des monnaies à Bourges en compagnie de Ravaut le Danois.

— Faites entrer ce bourgeois, dit Charles à l'huissier.

Jacques Cœur en s'approchant s'inclina respectueusement, son chaperon à écharpe à la main, il portait un grand manteau brun sur une tunique de drap bleu serrée à la taille par la ceinture de cuir de son escarcelle. Son visage encadré d'une longue chevelure ne manquait pas de beauté : un front large, un nez aquilin, une bouche fine, un menton ferme, un regard surtout vif, franc, où se lisait une énergie tranquille, celle des hommes d'élite qui ont en l'âme des nobles idées et des desseins hardis. D'assez haute taille, l'air robuste, la physionomie ouverte, ce simple bourgeois paraissait allier sans effort la résolution et la dignité, l'audace et une certaine bonhomie.

— Je vous écoute, maître Cœur, fit le roi d'un ton bienveillant.

— Je ne suis, Sire, qu'un bourgeois de votre ville. Mon père m'a laissé une boutique de marchand pelletier à l'angle des rues des Armuriers et du Tambourin-d'Argent(12). Je suis le gendre de Lambert de Léodepart, prévôt de Bourges. J'ai eu l'honneur de monnayer pour Votre Majesté avec Ravaut le Danois et Pierre Godard le changeur. Mais, par suite de la dureté des temps, nous n'avons point réussi et nous avons dû payer au trésor une lourde taxe de mille écus.

— Ah ! je me souviens, fit Charles. Et que faites-vous présentement ?

— Sire, je veux tenter la fortune en m'élançant hardiment sur des routes nouvelles. Puisque les campagnes sont ruinées et les métiers languissants, le négoce reste le seul espoir de sortir ce pays de la misère.

— Le négoce, y pensez-vous, maître Cœur ? s'écria le roi surpris, alors que nos routes sont pitoyables, nos rivières peu sûres, nos villes menacées par les Goddam(13) et les brigands ?

— Par saint Jean, ajouta le sénéchal, c'est pure rêverie !

Jacques Cœur garda tout son calme et poursuivit :

— Je ne songe pas, Sire, à quelque périlleux trafic dans notre pays déchiré par la guerre, mais au grand négoce tel que l'ont fait jusqu'à maintenant les gens de Venise, de Gênes ou de Florence. Nous transporterons sur nos galées(14) du blé, du vin, des draps jusqu'à Alexandrie, Famagouste, Damas, Beyrouth. Nous commercerons avec les sultans d'Égypte et du Levant et nous rapporterons sur les marchés de France les étoffes précieuses, soieries, mousselines, velours brodés, châles du lointain Cachemire, les tapis persans, les parfums, les armes ciselées, les épices, les bijoux, les rubis et les diamants.

— Mais comment faire ? demanda Charles intéressé et un peu effrayé par les grands projets de ce bourgeois aventureux.

— Il suffit d'avoir assez de volonté et de confiance. « À cœurs vaillants rien d'impossible », telle est ma devise. D'ici peu nous aurons

en abondance les merveilleux produits d'Orient, nous les revendrons avec bénéfice aux Flamands, aux Anglais, aux Danois, aux Allemands. Les taxes afflueront dans le trésor royal, l'or se déversera à nouveau dans notre pays, les petites gens de métier et de labour se remettront à l'ouvrage avec cœur. Ah ! ce sera une belle chose que de voir partout, grâce au négoce, renaître l'abondance et refleurir le contentement et l'espoir.

Jacques Cœur avait parlé avec un enthousiasme croissant. Sa voix s'était élevée peu à peu, chaude, pleine, passionnée. Le roi l'avait écouté avec un plaisir visible, mais il s'interrompit soudain, reprenant conscience après un moment d'ébahissement. On le sentait triste et déçu.

— Peut-être, maître Cœur, peut-être, mais en quoi puis-je vous être utile ? Ce n'est guère le moment de compter sur le roi de France pour des prêts, garanties ou secours d'argent.

— Sire, tout ce que je vous demande, c'est de m'octroyer la grâce de faire flotter votre étendard blanc aux fleurs de lis d'or à la proue des deux galées que je viens d'équiper à Montpellier. En réalisant les fonds dont je pouvais disposer et en obtenant l'aide de quelques riches amis, j'ai réussi à fournir mes deux navires de voiles, rames, cordages et vivres pour les marins, à arrimer dans les cales de bonnes marchandises : draps de Bruges, Gand, Amiens, toiles de Champagne, vins de Touraine, dentelles de Gênes ou du Puy, laines et fers du Berri, armes de Liège ou de Tolède. Je suis prêt à partir, à tenter l'aventure et je n'attends que votre royale protection.

— Qu'il en soit ainsi, fit le roi en tendant la main à Jacques Cœur avec un sourire aimable. Nous vous confions notre drapeau et nous vous souhaitons de tout cœur bonne chance en ces contrées lointaines.

Le bourgeois remercia chaudement le roi et se retira en s'inclinant. Charles, rêveur, ému, regarda le sénéchal qui gardait le silence et évoquait dans son esprit les fastueuses richesses de l'Orient.

— Qu'en pensez-vous, Pierre, mon ami ? Nous étions en train de nous plaindre de notre pauvreté et voici ce bourgeois qui fait miroiter à nos yeux l'or, les bijoux, les doux attraites de la fortune.

— Sire, croyez-moi, s'il n'est pas un méchant sorcier, c'est, ma foi, un fort vaillant homme, avisé, actif et digne en tout point de votre royale faveur.

II. LE NÉGOCIANT DU LEVANT

Les navires étaient partis de Lattes, un petit port relié à Montpellier par la rivière du Lez. Ils avaient longé les côtes nues et sèches de la Sardaigne, les rivages verdoyants de la Sicile où parfois un temple grec dressait ses colonnes près d'une olivette ou d'un bois d'orangers. Ils avaient laissé à tribord la Barbarie couronnée par les cimes neigeuses de l'Atlas, abordé à Rhodes où flottait la bannière marquée de la croix des Chevaliers Hospitaliers et cinglé ensuite, au-delà de Chypre, vers le but du voyage, le port de Beyrouth dans une baie sauvage, dominée de toutes parts par les montagnes désolées du Liban. La mer avait été rude parfois, ballottant dangereusement les petites galées, mais les capitaines Forest, Gaillardet et Guimard s'étaient bien tirés de ce mauvais pas. On arrivait au lever d'une belle et chaude journée en vue des côtes de Syrie.

Jacques Cœur, à la proue du navire, paraissait songeur, absorbé par un rêve. Depuis qu'il avait décidé de chercher fortune sur les mers, il avait connu des naufrages et des déboires mais il ne s'était pas découragé. À force d'énergie, de volonté, d'efforts soutenus, il avait armé des galères, recruté un personnel dévoué, organisé l'achat et la vente des riches marchandises. Comme le navire accostait, un beau garçon aux cheveux bruns, aux yeux vifs, à l'allure robuste s'approcha de maître Cœur. C'était Jehan de Village, un orphelin qu'il avait recueilli et qu'il considérait comme son fils.

— Père, dit-il d'une voix émue, n'est-ce pas une grande chose d'aborder à cette terre sainte et d'y faire flotter cet étendard fleurdelisé qui n'y a point paru depuis tantôt deux cents ans ?

— Oui, Jehan, les temps ont changé. Nous ne sommes plus à l'époque lointaine des Croisades où l'on ne songeait qu'à pourfendre l'infidèle. Mais je suis heureux que nous soyons ici où la France a sa place. Nous ne ramènerons pas de la gloire mais de l'or, dont notre pauvre pays a le besoin le plus pressant.

Dès le lendemain, les navires furent déchargés et les caisses, coffres, ballots, tonneaux, acheminés à dos de mulet vers Damas par une route rocailleuse, difficile, mais où des cavaliers du sultan assuraient l'ordre et la sécurité.

Lorsque Damas apparut, ce fut une vision d'une splendeur féerique.

Au cœur d'une campagne verdoyante, baignée de lumière, la ville entourée de jardins montrait ses coupoles de marbre blanc, ses minarets aux lignes sveltes, ses immenses palais aux toits plats, aux colonnettes légères, aux frontons ciselés en fine dentelle. Jacques Cœur et ses hommes se rendirent au khan, un vaste entrepôt réservé aux marchands. Des caravaniers avec leurs montures, chevaux, mulets ou chameaux se pressaient dans la cour carrée autour de fontaines ornées de faïences d'où coulait une eau claire et fraîche. Sur les longues galeries intérieures s'ouvraient des boutiques, des magasins, des bains turcs, des salons où les voyageurs fatigués par une longue route pouvaient sommeiller à l'aise sur de moelleux sofas recouverts d'étoffes de soie.

Jacques Cœur était en train de se délasser, les yeux mi-clos, lorsque Jehan de Village entra brusquement :

— Père, dit-il avec exaltation, voici un pèlerin de France qui demande à vous parler.

L'homme entra. C'était un solide gaillard en robe de bure, une cordelière autour de sa taille, des sandales usées aux pieds, le bourdon à la main. Il s'avança en souriant :

— Quel plaisir pour moi, maître Cœur, de voir un Français en ce pays d'Orient. Je reviens de Terre Sainte où j'avais fait vœu de me rendre et, croyez-moi, cela fait bien longtemps que je n'ai entendu parler notre langue.

— Moi aussi certes, répondit Jacques Cœur, j'ai grande joie à voir ici un enfant de notre belle France. Mais d'où êtes-vous ? Faisons un peu mieux connaissance.

— Je m'appelle Bertrandon, châtelain de La Brocquière dans le duché de Bourgogne, et bien que mon duc Philippe ait été parfois en fort mauvais termes avec notre roi Charles, nous n'avons jamais pensé que ces querelles pussent être durables. Car nous aimons la France et la paix.

— Bien dit, messire. Pour moi, qui ne suis qu'un marchand de Bourges, la paix est nécessaire au bonheur des peuples. Que celui qui aime la guerre aille donc voir en quel triste état elle a présentement réduit le royaume !

— Oui, maître Cœur, mais je vois que grâce à vous il y a quelque chose de changé. Des Français maintenant songent par leur travail, leur habileté et leur audace à chercher fortune à travers le vaste monde. Je suis fier, avant de retourner au pays, de serrer la main du vaillant homme que vous êtes(15).

Le pèlerin était à peine sorti qu'un curieux personnage se présenta auprès de Jacques Cœur. C'était un petit homme noir à la peau tannée, aux yeux durs, aux gestes nerveux. Il portait un pourpoint rouge brodé d'or et tout en lui dénotait l'orgueil et l'insolence. Il salua

Jacques Cœur avec une politesse hautaine et commença à parler sur un ton froid :

— Monsieur, on me dit que vous arrivez de France et que vous avez la prétention de venir faire commerce ici désormais. Je suis au regret, mais ce n'est point chose possible. La Sérénissime République de Venise que j'ai l'honneur de représenter en cette ville ne saurait tolérer des activités comme la vôtre. Je vous enjoins donc fort nettement de vider les lieux et de n'y plus revenir.

Jacques Cœur avait écouté le Vénitien avec un étonnement indigné. Il garda cependant tout son calme.

— Je crois que vous faites erreur. Je continuerai à commercer avec le Levant et personne, vous m'entendez bien, personne ne m'en empêchera.

Le signor Salviati fit la grimace et reprit aussitôt :

— Vous n'ignorez pas, je pense, que la Sérénissime République lance deux fois par an sept escadres à travers les mers et que plus de trois mille navires arborent fièrement au mât d'artimon le gonfanon de Saint-Marc frappé du lion ailé. Si, par un fol entêtement, vous refusiez de suivre nos conseils, il vous en cuirait. Nous n'hésitons devant rien lorsque la domination de notre cité est en jeu.

— Non, messire, vous ne me faites point peur. Avez-vous vu que mes galées portent le pavillon du roi de France ? Vous avez pendant trop longtemps profité des troubles et divisions de notre pays pour étendre votre puissance. Mais ces temps sont finis. À présent, nous reprenons notre place. Et que Venise, tapie en sa lagune comme une aragne gourmande, ne s'avise pas d'encourir la colère du roi Charles qui sera demain le premier d'Occident. Je ne suis pas un simple marchand mais l'envoyé de mon roi. Allez donc le dire à votre Doge !

Quand le signor Salviati se fut retiré en grommelant mais l'air visiblement penaud, Jehan de Village laissa éclater sa joie.

— Père, vous êtes merveilleux, vous avez fort bien éconduit ce Vénitien de malheur qui voulait nous donner des ordres. Pouah ! le vilain animal, il ressemble à Satan en personne !

— Viens maintenant, fit Jacques Cœur en riant, allons à nos affaires, notre marchand nous attend.

Abou-Hassan possédait une somptueuse demeure. Au centre de la cour carrée cernée de fines colonnettes de marbre, un jet d'eau jaillissait d'une vasque d'albâtre qui émergeait d'un parterre de roses. Le long des galeries aux murs décorés de mosaïques et de peintures vives où s'entremêlaient savamment les arabesques et les fleurs, toutes les splendeurs d'Orient se disposaient selon un ordre harmonieux : tapis soyeux aux tons chauds, vases de cristal cerclé d'or ou de porcelaine transparente, statuettes d'ivoire ou de jade, bibelots d'orfèvrerie ornés de pierres précieuses, glaces taillées et guillochées,

coffrets de cèdre sculpté incrustés de laque, de nacre ou de plaques d'argent ciselé.

Abou-Hassan accueillit Jacques Cœur et Jehan avec une grande cordialité. C'était un homme d'âge aux cheveux blancs, aux traits réguliers et doux, aux gestes pleins de noblesse. Il portait une houppelande de brocart aux fleurs brodées, de larges pantalons de soie pourpre, une riche ceinture de cachemire azur, un turban de gaze blanche orné sur le front d'une aigrette de diamants. Il avait posé sur le divan son cimeterre damasquiné d'or et d'argent dont la poignée était semée de perles.

— La paix soit avec toi, marchand franc, dit-il d'une voix aimable. Sache que pendant ton séjour en notre ville ma maison est la tienne.

Jacques Cœur remercia son hôte. Il admirait les richesses qui l'entouraient et il ne pouvait s'empêcher de penser à sa pauvre maison de Bourges, petite, modeste d'aspect avec ses briques rouges et ses poutres en colombage, triste avec son escalier à vis, sombre et humide, ses murs gris, son mobilier rustique et sans grâce.

« Ah ! pensait-il, si seulement il m'était permis d'avoir un jour une demeure comme celle-ci ! C'est Macée, ma bonne épouse, qui serait heureuse, elle qui ne cesse de trouver bien pénible l'humble cadre où nous vivons. »

Quant à Jehan de Villaige, avec l'enthousiasme exalté de la jeunesse, il croyait vivre un rêve merveilleux. Il se rappelait les belles légendes qu'on lui avait racontées autrefois et il s'imaginait transporté, par la grâce de quelque enchanteur, dans le troublant palais des fées.

— Réglons nos affaires d'abord, veux-tu ? fit Abou-Hassan. Nous causerons après plus à loisir.

— Comme il te plaira.

— Je t'offre vingt mille sequins pour tes vins de Touraine et de Bourgogne.

— On m'a dit au khan de ne pas les céder à moins de vingt-cinq mille. Penses-tu que ce soit un prix trop fort ?

— J'irai jusqu'à vingt-deux, mais pas au-delà.

— Soit, fit Jacques Cœur en souriant, je n'ai point habitude de marchander âprement avec mes amis. Seulement pour quinze mille écus tu me donneras douze cents charges de poivre et mille fardes de cannelle.

Abou-Hassan hocha la tête en signe d'acceptation, puis il ajouta ;

— J'ai un lot intéressant à t'offrir. Je l'ai eu récemment par des caravaniers turcs : cinq cents charges de gingembre, muscade et girofle pour six mille écus, c'est donné.

— Pas tout à fait, mais je prends le tout. Veux-tu me laisser à trente mille ducats les deux cents ballots d'étoffes, de soie, brocart et velours dont un de tes agents m'a parlé ?

— Non, je ne peux pas, tu iras bien jusqu'à quarante ?

— Impossible, n'en parlons plus. Très sérieusement, c'est trop cher pour moi.

— Trente-cinq ? fit Abou-Hassan.

— Non.

— Écoute-moi, fit le marchand arabe, ces étoffes m'embarrassent et je veux faire un effort pour toi. Trente-trois, mais c'est mon dernier mot.

— Marché conclu. Je te propose d'ailleurs huit cents pièces de drap de Bruges. Combien les paies-tu d'ordinaire ?

— Cinquante-sept.

— Je te les laisse à cinquante. Tu vois que, moi aussi, je sais faire des prix d'ami.

Les deux hommes sourirent et continuèrent longtemps encore leurs discussions d'affaires. Les répliques s'échangeaient, sobres, rapides, serrées et un accord intervenait finalement sur tous les points.

Soudain Jehan de Villaige, à qui le fils d'Abou-Hassan avait fait visiter pendant ce temps toute la maison et les jardins, accourut l'air radieux :

— Oh ! père, j'ai vu dans la basse-cour des animaux extraordinaires ; des poules grosses comme des oies, toutes noires, la tête petite couverte d'une grosse peau rouge granuleuse et sous le cou une barbe amusante. Et tout cela s'agite en faisant un bruit bizarre comme : glou, glou, glou.

— Oui, fit Abou-Hassan, il s'agit là, je pense, de nos poules des Indes. Ce sont non seulement de grosses bêtes mais leur chair est succulente. Je vous en donnerai quelques paires et vous les emporterez dans votre pays.

Et comme le soleil déclinait, Abou-Hassan s'écria joyeusement :

— Eh bien, mon ami, nous avons fort bien travaillé. Nous avons gagné le droit de nous restaurer et de nous détendre.

Il frappa dans ses mains et aussitôt de grands esclaves bruns vêtus d'une courte veste rouge soutachée d'or et d'un large pantalon blanc apportèrent des petites tables toutes dressées où, à côté des plats de porcelaine, des coupes de cristal, des aiguières d'or aux fines ciselures se trouvaient des mets orientaux savamment apprêtés : des cœurs d'artichauts et des aubergines farcies au safran, du mouton rôti aux olives, des confitures au jasmin, des gâteaux de maïs au miel frits dans l'huile et des fruits parfumés en grand nombre : bananes, grenades, abricots, ananas, dattes, pastèques, figues présentés sur des pétales de roses.

Comme Jacques Cœur félicitait son hôte des produits merveilleux de l'Orient, celui-ci répondit d'un ton solennel :

— Oui, nous avons par la grâce du ciel des fleurs, des fruits et des

trésors précieux. Mais vous avez de votre côté d'autres richesses qui nous manquent et que nous désirons. Le commerce et lui seul élargit l'horizon des peuples et les rapproche dans le bonheur et la paix. Que chaque jour des vaisseaux plus nombreux sillonnent les mers et que, comme des oiseaux de bon augure, ils ouvrent leurs ailes blanches au grand souffle du vent.

III. L'ARGENTIER DU ROI

En une dizaine d'années, Jacques Cœur avait amassé une fortune considérable et gagné la confiance du roi dont il était devenu l'Argentier, responsable des finances de l'État. Charles VII l'avait anobli en 1441. On avait vu l'ancien marchand de Bourges négocier au nom du roi avec le Pape et le Sultan, présider les États de Languedoc, entrer au Grand Conseil, prêter deux cent mille écus sur sa cassette personnelle pour reconquérir Rouen et la Haute-Normandie, construire et équiper de nouveaux navires, drainer vers son pays les richesses de l'Orient, ranimer avec le négoce l'agriculture et l'artisanat, multiplier sans relâche les entreprises, les spéculations, les affaires ; bref, rendre à la France le goût du travail, l'énergie confiante et la douceur de vivre.

En cette chaude journée de juin 1450, Jacques Cœur s'apprêtait à goûter l'une des plus grandes joies de sa vie. Il allait recevoir le roi dans le magnifique hôtel qu'il venait de faire construire à Bourges et qui devait rester comme le témoignage durable de son exceptionnelle fortune.

Il y avait déjà sept ans que l'Argentier avait acheté pour douze cents écus le fief de la chaussée situé sur l'enceinte gallo-romaine de Bourges. Il avait fait bâtir quatre corps de bâtiment autour d'une cour centrale, mais tandis qu'une façade, dressant la masse imposante de deux tours, gardait l'aspect de la rudesse ancienne, l'autre, tournée au levant, se signalait par l'opulence de sa décoration.

Au premier étage s'ouvraient sept grandes fenêtres à meneaux aux balcons ornés de trèfles, de cœurs et de coquilles, armes de l'Argentier. Une statue équestre de Charles VII s'abritait sous un dais de pierre ajourée, au-dessus de la porte centrale. De chaque côté, par deux fenêtres simulées entrouvertes, deux figures de pierre finement sculptées, une jeune chambrière et un vieux serviteur regardaient d'un air inquiet s'ils ne voyaient pas venir le maître de maison. Une mince tourelle aux pignons dentelés portait, enroulée à son balcon, la devise célèbre : « À vaillans cœurs rien d'impossible ».

Lorsque l'on pénétrait dans la cour intérieure, on restait confondu par le luxe de sa décoration. Au-dessus de toutes les portes étaient sculptés des bas-reliefs précisant la destination de chaque partie du

bâtiment. Au rez-de-chaussée, au long de galeries ouvertes, étaient installées les loges des marchands et des changeurs. Au premier étage s'alignaient les appartements avec leur désignation spéciale : chambre des Évêques, des Galères, des Mois de l'An, des Études, du Trésor et la Chapelle, particulièrement digne d'intérêt, très petite, mais harmonieuse avec sa voûte ogivale, découpée par de fines nervures, où des anges, vêtus d'amples tuniques blanches, déployant leurs ailes, faisant flotter des banderoles où se lisaient les versets de l'Écriture, semblaient planer dans un ciel d'azur semé d'étoiles d'or.

Maintenant, sous les voûtes élancées, sur le grand escalier à la rampe de marbre sculptée, au long des galeries dont le plafond en charpente affectait la forme d'une carène renversée, une foule bruyante se pressait : nobles seigneurs aux pourpoints de velours brodés d'or, belles dames montrant fièrement leurs robes de brocart ornées de dentelles vénitiennes, serviteurs portant la livrée du maître et s'empressant de satisfaire les moindres désirs des invités. C'était un mouvement continu, un éblouissement de clartés, de couleurs, de parfums.

Le repas avait été somptueux et les mets délicats rehaussés d'épices, les vins de choix, l'animation et la gaîté des convives avaient rempli d'aise le roi qui avait chaleureusement félicité son hôte :

— Mon bon Jaquet, lui avait-il dit en esquissant un sourire, tu m'as toujours si bien servi que je suis satisfait de te voir aujourd'hui heureux dans ta nouvelle demeure.

— Sire, reprit l'argentier, tout ce que je possède est vôtre. Vous êtes ici chez vous.

— Je sais, mon ami, fit le roi, et sois assuré que j'aurai encore recours à ta bourse. Tu es le meilleur et le plus loyal de mes sujets.

L'argentier, le cœur gonflé d'orgueil et de joie, mesurait le chemin parcouru depuis le jour d'hiver où il avait sollicité la faveur d'arborer le pavillon royal au mât de son premier navire. Cette cour folâtre, bruyante, rieuse, ivre de plaisir, c'était un peu grâce à lui qu'elle avait retrouvé le luxe et la gaieté. Dame Macée, de son côté, fière et triomphante dans sa robe de brocart violet orné de pierreries, se rappelait le temps, pas si lointain, où elle se plaignait de n'avoir pour tout accoutrement qu'une jupe de tiretaine à raies rouges et bleues, un méchant manteau de bure et un surcot de drap uni. Jehan de Villaige, qui venait d'épouser la nièce de Jacques Cœur, la gracieuse Perinette, avouait son contentement.

— Maintenant, disait-il, aucun palais de Damas n'est plus beau que le nôtre.

Mais alors que le roi s'entretenait affectueusement avec son argentier et que, dans la grande galerie, la jeunesse dansait au son des luths, des théorbes et des violes, deux gentilshommes à la mine

sombre s'étaient rapprochés d'une vaste cheminée dont ils examinaient le manteau sculpté avec art. La scène représentait un tournoi, non de nobles chevaliers mais de manants. Des paysans hirsutes, montés sur des baudets, armés de lourds bâtons en guise de lances et arborant des fonds de panier pour écus, s'assommaient avec entrain dans une mêlée naïve, truculente et colorée.

— Qu'en pensez-vous, La Trémoille ? fit soudain l'un des seigneurs avec colère. Ne faut-il pas que ce petit bourgeois soit bien sûr de lui pour oser railler ainsi sous nos yeux et sous ceux du roi la belle et vaillante noblesse de France ? Souffrirons-nous longtemps encore l'insolence de ce marchand de pelleteries ?

— Tu sais comme moi, Chabannes, répondit l'autre d'une voix sourde, que ce maraud nous tient tous avec son argent. Il a prêté au roi plus de cent mille écus et il peut puiser à sa guise dans le trésor de l'État. Les plus grands seigneurs s'abaissent devant lui, la reine de France elle-même lui fait des emprunts pour acheter des vignes en Anjou. Quant à moi, j'ai dû lui remettre en gage mes nobles et belles seigneuries de Saint-Fargeau, La Couldre, Douville.

L'abbé de Maguelonne, qui s'était joint à la conversation, poursuivit en baissant les yeux :

— Il est vrai que cette prompte fortune est proprement scandaleuse. D'abord, outre cet hôtel magnifique, Jacquet a deux maisons à Paris, deux à Tours, quatre à Lyon, plusieurs à Beaucaire, Béziers, Marseille, Narbonne, en tout plus d'une trentaine. Son palais de Montpellier avec sa façade sculptée, son toit en terrasse, son ameublement luxueux rappelle les plus riches demeures d'Italie. Et ce n'est pas tout. Le roi lui a concédé les mines de fer, plomb et argent du Lyonnais et du Beaujolais. Il lui a octroyé le monopole de la fourniture du sel à Bourges, Tours et Loches. Jacquet n'est point satisfait : les bourgeois comme lui ne voient dans l'argent qu'un moyen d'en gagner d'autre. En dehors de ses maisons de commerce, il dirige des soieries, des teintureries, des papeteries, que sais-je encore ? Ce maudit argentier accapare tout aujourd'hui : richesse, honneur, profit.

— Par Dieu, reprit La Trémoille, cela ne peut durer. Venez demain chez moi à l'heure des vêpres. Nous aviserons aux moyens de faire rendre gorge à ce pendeur de Jacquet ! Ah ! le compère ne se moquera bientôt plus de nous.

Jehan de Villaiage avait observé le petit groupe qui discutait à voix basse près de la cheminée et, sur les visages de La Trémoille ou de Chabannes, il n'avait eu aucune peine à deviner une haine féroce contre Jacques Cœur. Il s'empressa de prévenir celui-ci :

— Prenez garde, père, ils tramont quelque chose contre vous. Votre fortune fait plus d'un envieux.

— Je sais, mon fils, répondit l'argentier d'un ton très calme, mais je

n'ai point peur. J'ai la faveur du roi.

— Jeanne d'Arc l'avait aussi et pourtant il l'a abandonnée.

— Ne parle pas ainsi. J'ai confiance dans notre roi qui a honoré cette demeure en y venant aujourd'hui avec sa cour. Quant aux envieux, je ne leur offre point de prise. Sois tranquille, je suis discret et prudent : « En bouche close n'entre mouche », « Dire, faire, taire ma joie », voilà deux devises qui me plaisent. Allons, ne sois pas ainsi, à tout propos, en proie à l'inquiétude et au souci...

Le lendemain, à l'heure convenue, le sire de La Trémoille accueillit dans sa demeure Antoine de Chabannes, l'ancien chef des Écorcheurs, l'abbé de Maguelonne, l'italien Otto Castellani, Jeanne de Mortagne, dame de Vendôme, et Pierre Teinturier, un ancien commis que Jacques Cœur avait chassé à la suite d'une méchante affaire et qui était prêt, pour se venger, à tout faire contre son ancien maître.

— Nous sommes ici, fit La Trémoille, et vous le savez comme moi, pour trouver les moyens de perdre l'argentier. Le mieux serait évidemment de pouvoir l'accuser de sorcellerie, de faute grave contre la foi chrétienne et notre mère la sainte Église. Qu'en pensez-vous ?

— Ce ne sera pas facile, répondit l'abbé d'une voix lasse. On connaît le dévouement de Jacquet pour tout ce qui touche à la religion. Il assiste régulièrement aux offices, son fils aîné, Henri, est doyen de Limoges, son second, Jean, est archevêque de ce diocèse, sa bourse est toujours ouverte aux œuvres charitables. N'a-t-il pas fait bâtir à ses frais la belle sacristie de l'église Saint-Étienne ? Et, pour couronner le tout, ne fut-il pas envoyé par le roi en ambassadeur auprès de notre Saint Père le Pape ? Non, on ne peut le traiter de sorcier, cela ne ferait pas sérieux.

— Alors, comment atteindre ce diable d'homme ? reprit La Trémoille avec vivacité. J'attends votre avis sur ce point.

— Si vous m'en croyez, fit Chabannes, nous n'aurons qu'à aposter quelques truands et malandrins sur son passage et ils nous le dépêcheront bien proprement. Tout l'or du monde ne peut rien contre un bon coup d'épée.

— Permettez-moi de vous dire, mon cher Chabannes, intervint Otto Castellani en souriant, que votre idée ne vaut rien. Notre but n'est pas de tuer Jacquet, mais de le déshonorer. Il faut perdre l'argentier dans l'estime du roi, obtenir la confiscation de ses biens et la distribution de ceux-ci à des sujets dévoués comme nous. Tenez, maître Teinturier, avec qui j'en ai déjà discuté longuement, a quelques bonnes idées à ce sujet.

— Oui, fit aussitôt l'ancien commis en sortant de dessous son pourpoint un rouleau de parchemin. Voici des papiers dûment signés

par de bons témoins et qui nous rendront grand service au tribunal du roi. Celui-ci atteste qu'un pèlerin allemand a été embarqué de force sur la galée *Saint-Denis* et qu'il a préféré se jeter dans les flots.

— Cela ne nous intéresse pas, fit La Trémouille brusquement. Tout le monde sait que le roi a autorisé la presse des équipages. Ensuite ?

— Ici une déposition de maître Rousselet : le 14 juin 1449 la galée *Saint-Jacques* a emmené pour le Sultan une grande quantité de cuivre et vingt mille marcs d'argent, en bonne et saine monnaie, cela malgré l'interdiction formelle du roi. Jacquet possède en outre une fabrique à Rhodes qui frappe au sceau de France des pièces de faible aloi qui sont vendues fort cher aux émirs d'Arabie.

— C'est déjà mieux, n'est-ce pas ? ajouta l'italien.

— Enfin, voici une affaire intéressante. Pour plaire à un de ses amis de Damas, un nommé Abou-Hassan, Jacques Cœur lui a fait renvoyer en août 1450 un esclave chrétien qui avait réussi à se réfugier sur l'un de ses vaisseaux. Le pauvre homme eut beau prier et supplier, on le rendit à son maître musulman.

— C'est là évidemment un grief sérieux, constata l'abbé.

— Oui, ajouta l'italien d'une voix sourde, il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Nous devons avec nos amis insinuer d'abord puis affirmer ouvertement, en présence du roi, que Jacquet est l'ami et l'allié des Infidèles contre le royaume de France.

— Je crois avoir trouvé mieux encore, interrompit ici Jeanne de Vendôme qui jusque-là s'était cantonnée dans un silence attentif.

— Et quoi donc, belle dame ? fit Chabannes aimablement.

— Vous n'oubliez pas qu'il y a deux ans, tandis que le roi Charles guerroyait en Normandie, la très brillante Agnès Sorel, la dame de Beauté, est trépassée mystérieusement en son château d'Anneville, près de Jumièges.

— Quel rapport avec notre affaire ?

— Simplement ceci : la dame avait emprunté à l'argentier de lourdes sommes qu'elle ne pouvait ni ne voulait lui rendre. Jacques Cœur alla la voir plusieurs fois à ce sujet. De là à supposer que l'argentier, par colère, fit périr Agnès par le poison il n'y a qu'un pas et je le saute allègrement.

Il y eut un moment de stupeur. Chabannes, perplexe, reprit d'un ton mal assuré :

— Mais pour convaincre les juges, il faut des preuves.

— J'ai tout prévu, fit la dame. Soyez tranquilles, on me croira. Et même, si on ne me croit pas, il en restera toujours quelque chose.

La Trémouille fit apporter du vin et leva son gobelet d'argent :

— À la victoire prochaine, mes amis !

Puis, se tournant vers Jeanne de Vendôme qui, très détendue, souriait :

— Par Dieu, c'est bien vrai, il faut vous rendre justice ; en matière de fourberie, perfidie et malice, il n'y a encore rien de tel que les femmes !

IV. LA FIN D'UN JUSTE

Le roi écouta complaisamment les accusations portées contre l'argentier par une noblesse jalouse. Le 31 juillet 1451, alors qu'il se trouvait au château de Taillebourg, Jacques Cœur était arrêté, traîné de prison en prison. Comme juges on lui infligea ses dénonciateurs, Chabannes et Castellani en tête, on lui refusa un défenseur, on le traita avec la dernière rigueur.

Si les accusations de la dame de Vendôme furent promptement écartées, d'autres furent retenues contre l'argentier qui, sous la torture, dut avouer d'imaginaires forfaits. Dame Macée mourut de chagrin au cours de ce long procès.

Le 5 juin 1453, Jacques Cœur, reconnu coupable de concussion, exaction, lèse-majesté et vilenie, faisait amende honorable au roi dans la salle du prétoire de Poitiers. À genoux, la tête nue, un lourd cierge à la main, il requérait : « Mercy à Dieu, au roy et à la justice ». Charles VII, l'air maussade et indifférent, regardait sans remords cet homme, dont le renom avait valu celui des princes, et à qui il imposait le plus terrible des affronts. Il lui devait trop pour ne pas le haïr.

Jacques Cœur fut condamné à des amendes d'un total de quatre cent mille écus d'or, tous ses biens furent confisqués et partagés entre ses ennemis. Ceux-ci d'ailleurs le poursuivaient d'une haine tenace et réclamaient sa mort. L'ancien argentier du roi, condamné comme un malfaiteur, fut enfermé pendant deux ans au manoir de Lusignan, dont il réussit à s'évader par une nuit d'orage alors que le vent parcourait la lande et qu'une pluie fine et froide venait battre la haute tour de pierres grises.

Quelques jours plus tard, lassé par de cruelles épreuves, désireux de silence et d'oubli, il se réfugiait à Beaucaire au couvent des Cordeliers. Là il n'allait pas tarder à apprendre que ses ennemis ne désarmaient pas. Sans égard au droit d'asile ni à la sainteté des lieux, des hommes de main, déguisés en pèlerins, cherchèrent à l'assassiner. Il ne fut sauvé que par le dévouement des moines qui eurent à cœur de protéger leur hôte. Désespéré, il écrivit à Jehan de Villaige pour lui demander un prompt secours :

« Jehan, mon bon neveu, cher fils, pour tant qu'avez à moi affinité d'amour et que vous est à cœur ma vie, à vous et à toute diligence me

recommande. Et pour Dieu, cher fils, ne tardez plus de me venir tirer hors de cette grande peine. »

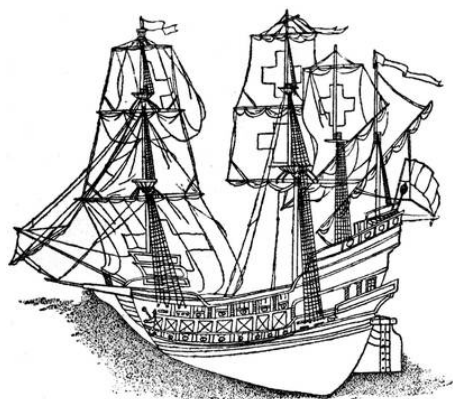
Jehan s'entendit aussitôt avec deux anciens commis de maître Jacques connus pour leur loyauté : Guillaume Guimart et Martin Gaillardet. On engagea à la hâte une vingtaine de compagnons courageux et résolus. La petite troupe, pénétrant dans le couvent par une brèche de la muraille, fit irruption dans la chapelle à l'heure des matines et, sous les yeux effarés des moines, enleva Jacques Cœur et lui fit promptement traverser le Rhône.

Mais en Provence, sur les terres du roi René, beau-frère de Charles VII, le fugitif n'était pas encore en sécurité. Des envoyés du roi de France vinrent à Arles pour reprocher âprement au syndic et aux viguiers de n'avoir pas arrêté celui qui s'était audacieusement évadé de la tour de Lusignan.

Jacques Cœur se dirigea alors vers Nice, Pise, Livourne puis Rome où le pape Nicolas V, qui lui conservait toute son estime, lui confia le commandement de sa flotte contre les Infidèles. Mais ses jours étaient comptés. Brisé par l'âge, les fatigues, les émotions, il mourut dans l'île de Chio le 21 novembre 1456.

Ainsi cessa de battre le « vaillans cueur » vaincu par l'ingratitude d'un souverain qui déjà avait abandonné « Jehanne, la bonne Lorraine ». Mais, comme Jacques Cœur le disait amèrement à un de ses compagnons à l'heure de la mort :

« Mon bon ami, gratitude et fidélité ne sont point vertus de roi... »



Jean le Chanceux



POUVAIT-ON dire qu'il était vraiment Chanceux, ce grand garçon qu'on appelait ainsi ? Est-ce chance d'être né fils d'un pauvre sabotier berrichon, et de passer sa jeunesse dans une misérable chaumière, près d'une fenêtre basse, à creuser, façonner, polir tout le jour le bois de hêtre, le bois de noyer pour chausser les habitants du petit hameau du Bouschet ?... Mais si les braves gens l'appelaient ainsi, c'est que, seul poussin chanceux de toute une couvée, il avait survécu tandis que les onze frères et sœurs qu'il avait eus étaient tous morts en bas âge.

Quant à lui, il ne trouvait pas que le sort lui fût particulièrement favorable ! Il détestait le métier qu'il avait dû exercer jusqu'ici. Il ne s'expliquait pas la joie de son père à parfaire une paire de sabots, son plaisir à penser que tous les pieds, petits ou grands, qui marchaient, qui couraient, qui trottaient, qui traînaient dans les chemins ou les champs du village avaient été chaussés par ses soins. Quand le vieil homme lui présentait avec une fierté d'artiste, en les tenant précieusement posés sur le plat de la main, les deux petits sabots finement sculptés et vernis qui devaient faire danser une fillette le jour de la fête patronale, Jean le Chanceux avait envie de hausser les épaules. Le beau métier, vraiment, qui permettait à peine de vivre !

Et le jeune homme, assis sur son banc tout au long des journées au milieu des copeaux dorés qui fleuraient bon le bois, se sentait des démangeaisons dans les jambes. Il regardait par la vitre aux reflets verdâtres un petit coin de paysage sur lequel le soleil tournait de façon monotone. Comme son horizon était réduit, comme ses espoirs étaient bornés ! Encore, s'il avait pu s'en aller le long des chemins aux couleurs changeantes, conduisant un attelage, ou bien poussant un troupeau dans l'ombre verte des traînes ! Il enviait les gars du village qu'il entendait au loin « brioler »⁽¹⁶⁾ joyeusement derrière les bœufs

au labour. Mais quoi ! Son père n'avait même pas à lui une bosselée(17) de terre ! Rien que le petit jardin autour de la chaumière. Et c'est pourquoi Jean le Chanceux, qui rêvait d'horizons libres et de vent respiré à pleins poumons, devait passer ses jours à gratter du bois dans l'air confiné de cette chaumière !

— Voilà ! Le Pierre du Moulin peut venir chercher ses sabots. Mais je vous le jure, c'est la dernière paire que je fais. J'en ai déjà ouvragé de mon mieux trois cent cinquante. Oh ! j'ai bien compté, soyez sûr. Tant de travail qui me déplaisait ! Tant de dégoût, de découragement, et pourquoi, je vous le demande ? Suis-je arrivé à quelque chose ? Je sais ce que le sort me réserve si je demeure ici : encore du bois, encore cette odeur fade qui me soulève le cœur, encore des sabots à creuser, à recréuser, à essayer, à parfaire ! Et la misère, les privations, l'ennui. Ah ! j'en aurai pourtant rêvé, des voyages, des pays nouveaux ! Et je devrai me contenter de ce que je vois derrière ces carreaux. Non ! mon père. Si vous m'aimez, vous ne pouvez me condamner à cela. Je veux courir le vaste monde et me faire une place au soleil !

Le père de Jean savait depuis longtemps que son fils ruminait de telles pensées. Mais comme lui aimait beaucoup son métier, son village, et le coin de cette fenêtre où ils travaillaient, il ne comprenait pas le cœur de son enfant. Aussi ne se fit-il pas faute de combattre ce qu'il appelait une idée folle.

Sa mère pleura, supplia, mais comme elle aimait son fils pour lui, et non pour elle, elle se résigna à sa volonté et lui prépara tristement son maigre bagage dans un vaste mouchoir à carreaux qu'elle noua aux quatre coins. Et lorsque Jean décida de partir, elle l'embrassa en pleurant bien fort mais ne le retint pas. Quant au père, il entra dans une colère terrible :

— Ainsi, dit-il, c'est bien vrai, tu quittes tes vieux parents, tu les abandonnes pour courir le monde ! Tu es un mauvais fils ! Va-t'en au diable, que je n'entende plus parler de toi !

Jean eut beau lui dire qu'il reviendrait après fortune faite, et qu'il leur assurerait une vieillesse paisible, le père ne voulut rien entendre. Il feignit de ne pas voir la main que Jean, le cœur gros, lui tendait, et répéta :

— Va-t'en au diable !

Or chacun sait qu'on ne fait pas impunément appel au Malin, et qu'il ne manque jamais d'accueillir les fils ainsi congédiés par leur père. Jean pensa que c'était une bien mauvaise parole qui accompagnait son départ de la maison paternelle. Mais il était jeune, confiant, et secoua bien vite cette pénible impression.

Son plan était de se rendre à la grand'ville, à Bourges, et d'y chercher un emploi chez quelque notable. Il était sûr qu'on apprécierait son courage, son dévouement, son habileté. Il pouvait

d'ailleurs rendre des services très variés, car il avait appris à lire et à écrire auprès du La Pipe de sa paroisse, ce qui n'était pas fréquent chez les pauvres en ce temps-là. Sans aucun doute il réussirait !

Aussi, l'optimisme lui revenant devant ces projets d'avenir, il se mit à siffloter en traversant la forêt. Le soir tombait ; il y avait près de sept heures qu'il marchait dans les sentiers resserrés. Les derniers rayons du soleil ne traversaient plus la haute futaie, et des ombres commençaient à envelopper le tronc des chênes. Jean se prit à penser qu'il lui faudrait s'arrêter à la première clairière et chercher refuge pour la nuit dans une de ces huttes de branches que construisent les bûcherons et les charbonniers près de leur lieu de travail. La faim le prenait et il se réjouissait à l'idée d'entamer la miche de pain bis et le fromage de chèvre que sa mère avait serrés dans son baluchon, entre les chemises de chanvre et les bas de laine brune.

Soudain il entendit le pas d'un cheval qui écrasait au loin les brindilles et les feuilles sèches. Puis, au détour d'un sentier, apparut la silhouette sombre d'un cavalier sur sa monture. L'homme était assez petit, semblait-il, et tout habillé de velours noir. Jean fut frappé par l'éclat singulier de son regard. Il s'écarta pour le laisser passer après l'avoir salué poliment, quand soudain le voyageur arrêta son cheval et interpella le jeune homme :

— Eh, mon garçon, où vas-tu donc à une heure si tardive ?

— Je suis en route pour Bourges. Suis-je encore loin de la sortie de la forêt, Monsieur ?

— Tu y arrives. Mais, dis-moi, que vas-tu faire à Bourges ?

— Je cherche du travail. J'espère en trouver là-bas.

— Comme c'est curieux ! J'ai besoin d'un domestique ! Veux-tu entrer à mon service ? Tu m'as l'air honnête et bien intentionné.

— Je ne demande pas mieux, Monsieur.

— Combien veux-tu gagner ?

— Je voudrais cinquante écus. Cela vous paraît-il trop ? Je peux vous être très utile.

— Non, ce n'est pas trop et même, si tu me sers bien, je te donnerai le double. Ah ! mais, au fait, sais-tu lire ?

— Oh ! oui, monsieur, s'empressa de répondre Jean tout fier. Je sais aussi écrire, et j'ai même une fort belle main !

— Oh bien, dit le voyageur avec une grimace, c'est dommage, mais je ne t'en demande pas tant ! Tu trouveras certainement à t'employer ailleurs, mais pour moi tu ne fais pas l'affaire.

Et l'homme en noir, d'un claquement de langue, fit repartir son cheval.

Jean en était resté cloué sur place. Alors, c'est ainsi qu'on appréciait ses mérites ? Et comprenant que sa science, loin de lui être utile, l'avait desservi en la circonstance, il prit sur-le-champ une décision

qui lui parut d'une suprême habileté.

Courant derrière le cheval il le rattrapa bientôt et héla le cavalier :

— Monsieur ! Monsieur !...

— Que veux-tu ? dit le voyageur sans s'arrêter.

— Cela tombe bien, cria Jean, toujours courant. Il y a là mon frère qui vient derrière, vous le rencontrerez sans nul doute. Si l'air de la famille vous plaît, vous pourrez toujours l'engager, car lui ne sait ni A ni B ! J'aime autant qu'il profite de l'occasion !...

— C'est bon, je verrai, dit l'homme sans se retourner.

Le sentier suivi par le voyageur serpentait le long des arbres. Pour se retrouver de nouveau face à face avec l'étranger, Jean coupa à travers les taillis déjà envahis par la nuit, se griffant le visage aux ronces, écartant les branches basses, et il ne s'arrêta qu'un court moment pour enlever sa veste grise et l'enfiler à l'envers du côté de sa doublure brune à raies rouges. Moins de dix minutes après il retrouva à nouveau le voyageur dont le cheval suivait tranquillement les nombreux lacets du sentier.

Son baluchon sur l'épaule, Jean s'écarta et salua comme la première fois. L'homme sourit et l'interpella d'un ton amusé :

— Où vas-tu donc, jeune homme, à une heure pareille ?

— À la ville, Monsieur. J'y chercherai du travail, tout comme mon frère, qui suit le même chemin un peu devant moi. Vous avez dû le rencontrer ?

— Certes, je l'ai vu. C'est même étonnant une pareille ressemblance ! Si vous portiez le même vêtement on ne pourrait vous reconnaître.

— C'est que nous sommes bessons(18), Monsieur. Aussi, depuis l'enfance, notre mère nous a vêtus différemment, pour éviter de nous confondre. Et cette ressemblance nous a permis de jouer bien des farces au village !

— Je le crois sans peine, dit l'étranger. Ainsi tu cherches du travail ? Moi j'ai besoin d'un serviteur. Ton frère ne me convenait pas, mais toi tu ferais peut-être l'affaire. Combien veux-tu gagner ?

— Cinquante écus, monsieur. C'est ce que mon frère compte demander aussi. Est-ce trop pour vous ?

— Non, non, dit l'homme, riant benoîtement. Au contraire, mon garçon, si je suis content de toi je te promets de te donner le double. Sais-tu lire ?

— Hélas ! non, monsieur, dit Jean baissant la tête avec une confusion bien jouée. On a pourtant essayé de m'apprendre, mais on n'a rien pu me faire entrer dans la tête. Ah ! ce n'est pas comme mon frère : lui il sait lire, écrire ; il sait même beaucoup d'autres choses qu'il a apprises auprès du curé. Mais moi, il paraît que j'ai une tête de bois. Alors, monsieur, dans ce cas, je ne fais sans doute pas votre

affaire ?

— Si ! Au contraire ! Je n'aime pas les savants, dit l'homme en noir. C'est dit, je t'engage. Monte derrière moi.

Et le cheval s'enfonça dans le sentier ténébreux, emportant en croupe le jeune garçon qui se félicitait de sa ruse.

Le nouveau maître de Jean n'était pas bavard. Pendant qu'ils chevauchaient dans la nuit, il n'ouvrit pas la bouche. D'ailleurs Jean, fatigué, somnolait, bercé par le pas régulier de la bête qui soufflait un peu et avançait lentement. Ils arrivèrent soudain devant un vieux château surgi là comme par miracle sur un éperon rocheux au milieu de la forêt. La lune qui brillait entre les nuages prolongeait en ombre fantastique la silhouette sévère du manoir. C'est alors que le voyageur se retourna :

— Nous voilà chez moi !

Jean regarda avec appréhension. Maintenant que sa joie d'avoir rapidement trouvé du travail était tombée, il sentait la tristesse et la crainte le gagner. « Ce n'est pas gai, cette maison dans la forêt », pensa-t-il. Mais il n'exprima pas son sentiment, de peur de mécontenter son maître.

D'ailleurs, quand ils furent entrés, sa belle humeur reprit le dessus, car on l'installa devant une table confortablement garnie et on le pria d'apaiser sa faim. Avec l'appétit de ses dix-huit ans, Jean tailla dans le pain, dans le jambon, fit honneur à l'omelette et aux fruits, d'autant plus que tous ces mets étaient arrosés d'un petit vin léger mais savoureux.

Assis à l'autre bout de la table, le maître lui expliqua pendant ce temps en quoi consisterait son travail.

— Je te demande peu de chose : tu t'occuperas de mon cheval et tu entretiendras mes livres. Je veux que mon cheval soit bien soigné : il est vieux mais c'est un bon serviteur et je l'aime ; ne le néglige pas. Tu coucheras dans ma bibliothèque, tu l'entretiendras, tu la surveilleras. Elle contient de grandes richesses : des manuscrits très anciens, des volumes rares auxquels je tiens beaucoup. Personne d'autre que toi ne doit y pénétrer, C'est tout ce que je te demande.

— Et pour vous-même, Monsieur ? dit Jean.

— En ce qui me concerne, j'ai l'habitude de me servir moi-même, répondit l'homme en noir. Tu le vois, je suis un vieil original, j'aime par-dessus tout la solitude et mes livres. C'est pourquoi je vis ici dans ce château au cœur de la forêt, et c'est pourquoi aussi quelques-unes de mes habitudes ou de mes actions peuvent te paraître étranges. Mais

chacun vit à sa mode, n'est-il pas vrai ?

— Oui, bien sûr, Monsieur, acquiesça Jean.

— Sois donc discret, vigilant, consciencieux. Et pour le reste, considère-toi ici comme chez toi. Quand tu auras faim, viens manger ici, il y aura toujours des provisions.

— Ne pourrai-je sortir ? dit Jean.

— Je préfère que tu ne t'éloignes pas de la maison, car moi je suis parfois obligé de m'absenter. Mais tu iras pourtant une fois par an faire visite à ta famille. Et, je te le répète, si tu t'acquittes consciencieusement de tes devoirs, dit l'homme en fixant sur Jean son regard de braise, tu verras que je ne suis pas ingrat. Je te récompenserai largement, car je suis fort riche et peu attaché à l'argent.

» Sommes-nous d'accord ? Si tu le veux, ta fortune est faite. Sinon, il est encore temps pour toi de repartir. »

Jean le Chanceux n'en eut garde. La perspective d'un travail facile, les généreuses promesses de l'homme en noir, le petit vin auquel il avait fait honneur, tout cela lui donnait bonne envie de cabrioler et de chanter.

— Soyez tranquille, Monsieur, dit-il. Votre cheval sera bien soigné, vos livres bien gardés. Et personne ne mettra les pieds ici en votre absence, je vous le garantis !

Après avoir vidé un dernier verre, il gagna la bibliothèque qu'on lui avait assignée comme chambre à coucher et s'endormit bien vite, rêvant à la fortune.

Quand Jean s'éveilla le lendemain, ses pensées prirent un tour nettement moins optimiste.

« Où suis-je ? se disait-il. Je ne sais même pas dans quel coin de la forêt se trouve ce maudit château dont je n'avais jamais entendu parler auparavant ! Et comme l'attitude de mon maître est bizarre ! Puisqu'il m'engage pour que je m'occupe de ses livres, pourquoi donc tient-il à ce que je ne sache pas lire ? D'autre part, il dit qu'il aime la solitude de ce château, et il affirme qu'il s'absente souvent. Tout cela est bien étrange. »

Pendant qu'il remuait toutes ces pensées, il examinait la pièce où il se trouvait. C'était une immense salle, bien éclairée par deux fenêtres et qui, sur ses quatre murs, supportait du plancher au plafond des étagères pleines de livres. Les reliures étaient fort anciennes, le cuir en était décoloré, le parchemin roussi. Jean prit au hasard un volume qu'il ouvrit : sur les pages jaunies et cornées s'étaient des caractères

d'une écriture qu'il ne pouvait déchiffrer. En soupirant il le referma et le remit en place. Puis il s'en fut panser le cheval noir.

Quelques jours s'écoulèrent ainsi. Jean soignait de son mieux le cheval, mettait en ordre la bibliothèque, y pourchassait le moindre grain de poussière, le moindre fil d'araignée. Quand il avait faim, ou qu'il s'ennuyait, il quittait la bibliothèque qu'il verrouillait avec soin et se rendait à la vaste cuisine. Il trouvait sur la table, près du grand feu clair entretenu par on ne sait qui, des provisions aussi nombreuses que variées venant on ne sait d'où.

De temps en temps, dans ses allées et venues entre l'écurie, la cuisine et la bibliothèque, il rencontrait son maître qui lui jetait un regard perçant mais ne lui disait mot. Aussi Jean trouvait le temps bien long, et entretenait avec le cheval, pour se distraire, d'interminables conversations dans lesquelles il se chargeait des questions et des réponses :

« N'aimerais-tu pas sortir un peu ? Bien sûr, tu es comme moi, tu t'ennuies. – Ton maître devrait bien t'emmener promener. – Oui, il est vrai que tu es vieux et que tu deviens paresseux. – Au moins, es-tu content de ton serviteur ? – Ma foi, il faudrait que tu sois difficile pour te plaindre : tu as le poil luisant, bien étrillé, tu dors sur de la paille fraîche, tu manges comme un roi. – Oh ! tu as raison, moi non plus je ne suis pas malheureux. – Mais je suis jeune, moi, j'aimerais me promener. Dire, vieux cheval, que j'ai quitté mes parents pour « voir le monde » ! – Oui, comme tu dis, je suis bien attrapé. – Oh ! non, je ne resterais pas sans l'espoir d'un gros salaire. Penses-tu que j'aie raison ? – Certes, notre maître n'est pas communicatif. Je n'ai jamais vu homme si peu bavard. – Oui, tu as raison, moi je le suis trop ! Retournons à nos livres : voyons s'il n'y a pas un volume à replacer, un peu de poussière à essuyer... »

Un matin, descendant déjeuner en parlant tout seul comme il en prenait doucement l'habitude, le pauvre Jean rencontra son maître, qui lui dit :

— Je dois m'absenter pour un temps sans doute assez long. Je te fais donc confiance : soigne mon cheval, veille sur mes livres. Je te préviens que j'inspecterai sévèrement ton travail à mon retour. Mais si je suis content, tu seras royalement récompensé.

— Adieu, Monsieur, dit Jean. Partez tranquille, vous pouvez compter sur moi.

— C'est bon, dit brièvement le maître qui s'éloigna.

Jean se retrouva donc encore plus seul que les jours précédents. Il s'ennuya beaucoup.

« Ah ! se disait-il, si au moins ces maudits livres étaient écrits en une langue que je puisse comprendre. Je lirais, je m'instruirais et le temps me paraîtrait plus court ! »

Mais tous les livres portaient des lettres étranges, incompréhensibles pour Jean.

Enfin, au bout d'un mois, le maître reparut au château. Il se rendit près de son cheval, le trouva fort bien en point ; quant à ses livres, tous étaient en ordre, aucun ne manquait : Jean avait fidèlement exécuté la consigne.

— C'est bien, dit l'homme. Je suis content de toi. Continue à me servir aussi fidèlement. Voici d'ailleurs une petite gratification.

Et Jean tout heureux se vit offrir un bel écu de trois francs en argent luisant. Il l'empocha avec satisfaction, bien décidé à plaire en tout à un maître aussi généreux.

Le lendemain, l'homme en noir, qui était décidément un grand voyageur, avait quitté le château. Ses absences devinrent de plus en plus fréquentes. Mais à chaque fois qu'il reparaissait, il examinait tout d'un œil soupçonneux puis, rassuré, félicitait Jean et lui remettait un nouvel écu. Jean le Chanceux voyait ses économies s'arrondir, mais il s'ennuyait de plus en plus et bâillait à se décrocher la mâchoire.

Pourtant, un jour qu'il rangeait pour la centième fois les maudits livres, un volume plus petit que les autres et qui avait glissé derrière une pile lui échappa et s'ouvrit tout grand en tombant. Surprise : les lettres en étaient familières à Jean, il comprenait les mots, il comprenait les phrases ! Il avait enfin trouvé un livre écrit en français !

C'était un étrange livre d'ailleurs ; le chapitre sur lequel il s'était ouvert s'intitulait : « Comment on peut ouvrir les portes les mieux fermées. » Il y en avait d'autres plus bizarres encore : « Comment savoir ce qui se passe à distance » – « Comment faire de l'or » – « Comment se changer en toutes sortes de bêtes ».

Jean resta songeur après avoir parcouru ces titres. « Ce sont des balivernes », pensa-t-il. Mais pourtant il voulut expérimenter l'efficacité des formules du petit livre et souhaita de voir ce que devenaient ses vieux parents. Il les vit, en effet, comme s'il se trouvait près d'eux.

Son père avait l'air triste, vieilli ; il creusait un sabot avec application, mais sans chanter comme autrefois. Sa mère filait près de l'âtre, et des larmes coulaient sur son visage désolé.

Jean comprit que son départ les avait désespérés et, plein de remords, résolut d'aller les voir dès que son maître l'y autoriserait.

« Tiens, au fait, mon maître, que fait-il en ce moment ? Où est-il ? Voyons, appliquons les prescriptions du livre... »

Une seconde ne s'était pas écoulée que Jean tombait à terre, évanoui, après un cri d'effroi. C'est qu'il avait aperçu un spectacle affreux, un lieu redoutable qu'il avait reconnu tout de suite sans l'avoir jamais vu précédemment, et il avait compris quel personnage était son maître.

« Le Diable, dit Jean d'une voix tremblante lorsqu'il revint à lui. Je suis au service du Diable ! Ah ! mon père, votre malédiction s'est réalisée ! »

La nuit suivante fut pour le pauvre Jean peuplée des plus sinistres cauchemars. Il se voyait dans d'horribles flammes, poursuivi par des démons qui le poussaient dans d'immenses marmites où bouillaient les damnés.

Mais au matin il reprit un peu de calme. « Sans doute, réfléchit-il, ma situation est périlleuse. Mais enfin, j'ai engagé au Diable mon temps, mon travail, et non point mon âme. D'autre part, je sais, grâce au livre mystérieux, la façon d'ouvrir les portes les mieux fermées. À la première occasion, je m'échapperai. »

Là-dessus, il partit soigner le cheval, qu'il ne trouva pas trop vaillant. La pauvre bête était triste, restait couchée et refusait toute nourriture. Au bout de quelques heures elle mourut.

« Eh bien ! se dit Jean, voilà qui ne va pas mettre mon maître de bonne humeur. Soyons sur nos gardes ! »

Il sortait de l'écurie quand il se trouva face à face avec l'homme en noir qui venait de rentrer. Ce dernier ne sourcilla pas en apprenant la mauvaise nouvelle. Au contraire il avait l'air de charmante humeur et consola Jean qu'il voyait tout bouleversé.

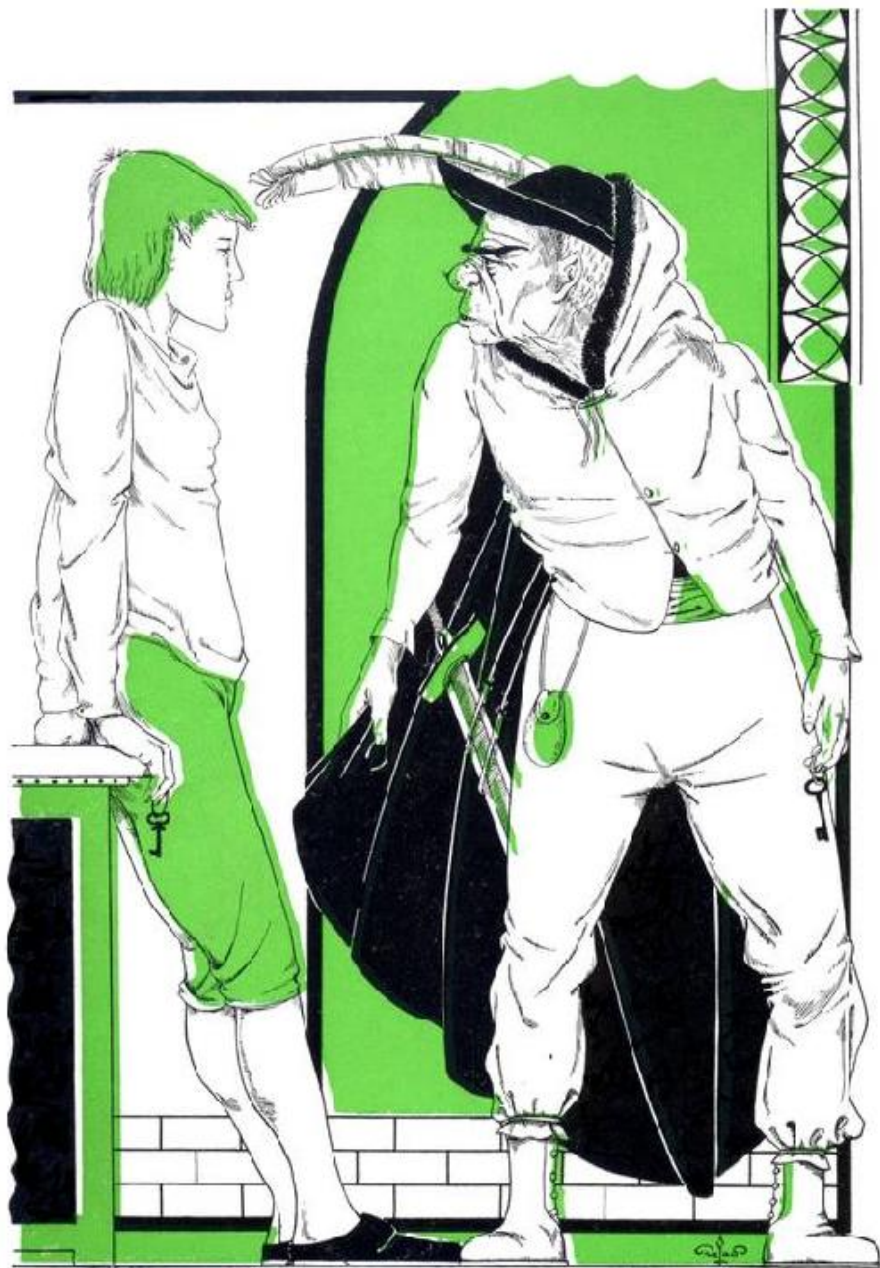
— Ce cheval était vieux, mon garçon, et je m'attendais bien à le voir mourir un jour ou l'autre. Console-toi, tu n'y es pour rien, je le sais bien, tu l'as soigné de ton mieux.

— C'est que, Monsieur, crut devoir dire Jean, je m'étais attaché à cette bête ; elle me tenait compagnie !

Une idée lui vint : il pensa avoir trouvé un prétexte pour fausser compagnie à son redoutable maître :

— Monsieur, dit-il, puisqu'en ce moment je n'ai plus de cheval à soigner, ne pourrais-je en profiter pour aller voir mes parents, juste une journée ? Il y a longtemps que je ne les ai vus, et j'ai le cœur bien gros quand je pense à eux !

— Oh ! non, il n'est pas question de te laisser quitter le château en ce moment, lui répondit-on assez sèchement. Je tiens à ce que mes livres soient gardés pendant mes fréquentes absences. D'ailleurs tu auras bientôt un autre cheval à panser. C'est après-demain la foire de La Berthenoux : j'irai et j'achèterai une autre bête. Je partirai dès demain. Quant à toi, retourne à la bibliothèque.



... il n'est pas question de te laisser quitter le château !

Jean ne se le fit pas dire deux fois, mais sa décision était prise : il profiterait de l'absence de son tyran pour s'évader ; mais il comptait bien, grâce au savoir merveilleux qu'il avait acquis, se venger un jour ou l'autre de ce maître diabolique.

À l'aube, quand Jean le Chanceux se réveilla, il était seul. La maison était vide et silencieuse.

« Mon maître est parti, pensa-t-il. Je vais pouvoir mettre mon projet à exécution. Mais avant de partir, je veux savoir ce qu'il y a derrière toutes ces portes du château qui demeurent fermées. Utilisons donc notre formule. »

Si beaucoup de pièces étaient vides, l'une d'entre elles réservait d'agréables surprises à notre curieux. Derrière une lourde porte toujours verrouillée d'ordinaire, et dont les battants s'ouvrirent aux paroles magiques, Jean vit un spectacle qui lui fit fermer les yeux d'éblouissement. Une immense salle lui apparaissait, pleine d'or et de pierreries : c'était le trésor dans lequel Satan puisait pour acheter ou séduire les faibles âmes des mortels.

Revenu de son émotion, Jean remplit de son mieux ses poches, referma la porte et partit.

La même formule fit s'ouvrir devant lui la haute porte cochère du château, et vive la liberté !...

Au soir de ce jour, deux vieux prenaient le frais devant leur porte, en devisant tristement, lorsqu'ils virent s'approcher en caracolant un superbe poulain du plus beau noir, à la robe brillante et moirée. Mais quelle ne fut pas leur surprise lorsqu'ils l'entendirent qui disait :

— Bonjour, chers parents. Je suis bien content de vous revoir !

Comme les vieillards affolés regardaient autour d'eux d'où venait la voix, le cheval continua avec un rire tout à fait humain :

— Mais oui, c'est bien moi, cheval, qui vous parle. Je suis votre fils !

Et Jean le Chanceux, car c'était lui, reprit sur-le-champ sa forme primitive. S'asseyant auprès de ses parents, il leur conta sa prodigieuse aventure, puis les mit au courant de ses projets.

Le lendemain, à La Berthenoux, un petit homme en noir, à l'œil perçant, fit l'acquisition du plus beau cheval de la foire.

L'animal avait excité les convoitises de bien des maquignons, et le Diable – car vous avez reconnu l'acquéreur – avait dû payer la forte somme à un vieillard, sabotier de son état, qui avait amené la belle bête à la foire.

Puis Satan repartit pour son manoir du fond des bois, montant un cheval qui n'était autre que Jean le Chanceux, car ce dernier, utilisant les secrets du petit livre, s'était encore une fois transformé en animal afin de tromper le Malin, pour mieux tirer vengeance de lui.

Comme ils s'enfonçaient dans la forêt, le cheval qui trottait doucement prit soudain le galop et abandonnant le sentier se précipita à travers les fourrés, piaffant, se cabrant, essayant de désarçonner son cavalier, filant comme une flèche sous des branches basses pour l'assommer.

Le Diable se cramponnait de son mieux, le visage giflé par les arbustes, griffé par les épines, évitant de justesse les troncs contre lesquels son cheval essayait de le précipiter. Enfin il culbuta par terre et l'animal lui asséna une magistrale ruade avant de l'abandonner sur place à demi étourdi.

Mais le Diable reprit vite ses esprits et comprit soudain qui était ce maudit cheval animé à son égard d'une malice vraiment infernale. Se transformant alors en un énorme loup, il bondit à la poursuite du cheval. Ce dernier, affolé à cette vue, prit la forme d'une hirondelle et s'envola bien vite dans les airs afin d'échapper au fauve. Mais le loup se fit alors épervier et s'étant élevé tout droit dans le ciel allait fondre sur l'hirondelle. La malheureuse allait être saisie par les serres redoutables : elle n'eut que le temps de se transformer en perle et de se laisser tomber du ciel.

Le hasard voulut qu'elle allât choir dans la gorgerette d'une jeune damoiselle qui accompagnait à la chasse le seigneur son père. À la seconde suivante, l'épervier dont l'œil perçant avait tout vu se laissait tomber au même endroit sous forme d'un petit grain de blé. La damoiselle avait senti comme un petit grattement désagréable ; elle crut qu'une feuille ou qu'une brindille était entrée dans sa robe et, appelant une de ses suivantes derrière un buisson, se fit délayer son corselet afin de retirer ce qui la gênait.

Perle et grain tombèrent aussitôt à ses pieds sur la mousse, mais Jean le Chanceux, plus rapide que le Diable, se transforma aussitôt en coq et goba le grain de blé. Puis, bien vite, il reprit sa forme humaine, pour faire une ample révérence à la jolie damoiselle qui, dans l'étonnement de toutes ces choses merveilleuses, ouvrait tout grands ses yeux bleus, les plus beaux du monde.

Et la fin de l'aventure, direz-vous ? Elle justifia le surnom de Jean le Chanceux.

La jeune damoiselle, dit-on, s'éprit de ce gentil garçon qui lui était apparu de façon si imprévue un jour dans la forêt. Et comme Jean le Chanceux était aimable, qu'il sut plaider sa cause, et que par surcroît il était riche de tous les trésors et les secrets dérobés au Diable, le noble seigneur ne lui refusa pas la main de sa chère fille. Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants que le sabotier et sa femme, habitant désormais près de leur fils dans un beau château, furent fiers et attendris de faire sauter sur leurs genoux.

Et quand les marmots étaient trop insupportables, quand ils inventaient mille tours pendables, les bons vieux qui connaissaient toute l'histoire, disaient en souriant :

— Ils ressemblent à leur père, ma foi. Ces enfants, ils ont le Diable au corps !

Sancerre l'héroïque



ORSQUE, venant de Bourges, on arrive sur Sancerre, sa colline apparaît brusquement à la droite d'une route à laquelle de grands marronniers font comme un vert portique. Les toits d'ardoise bleutée et de tuiles au rouge fané s'étagent sur les pentes, jusqu'au sommet couronné par la vieille tour des Fiefs, dont la silhouette ruinée veille encore sur la petite ville.

De là-haut, le regard plonge dans des lointains bleus d'une infinie douceur où la Loire des rois serpente entre ses sables blonds, dessinant d'or et d'argent sur fond d'azur le plus prestigieux blason.

Mais il faut peiner durement pour gravir les rues en pente raide qui montent jusqu'au sommet de la colline entre les vieilles maisons de pierre trop tendre, marquées par le temps : il faut mériter Sancerre. Et jadis, pour garder cette ville belle et sévère, ses habitants ont souffert cruellement au cours d'un siècle héroïque.

C'était alors une bien rude époque de passions religieuses fanatiques, de guerres civiles semant dans le pays tout entier la misère et la mort, de luttes acharnées, sans cesse renaissantes, où catholiques et protestants rivalisaient d'âpreté, d'obstination et de haine.

Dès la publication des livres de Calvin, de nombreux Sancerrois, des gens de lettres, des magistrats, des notables d'abord, puis des artisans, des marchands, des vigneron, avaient adopté la foi nouvelle. Au souffle de la Réforme, la ville s'était organisée comme une petite république avec son gouvernement, son armée, ses lois. L'église Saint-Jean avait été confisquée pour y faire les prêches, les moines bénédictins chassés, le culte catholique aboli.

En même temps, la cité, engagée dans le parti protestant, refusait de reconnaître l'autorité du roi ou d'accueillir ses officiers ; elle fortifiait ses remparts, offrait asile aux huguenots pourchassés et obtenait à la

faveur d'édits de pacification, au même titre que Montauban, Cahors ou La Rochelle, la reconnaissance de ses droits.

Mais ces « paix boiteuses et mal assises » ne duraient pas. La guerre reprenait toujours et avec elle l'inquiétude et l'impérieuse nécessité de la lutte. C'est ainsi que, par ce bel après-midi d'octobre 1572, deux hommes, le visage soucieux, discutaient près de la chapelle Saint-André.

L'un, plutôt petit, la face ronde et colorée, le regard clair, était vêtu très simplement d'un haut-de-chausses de velours brun et d'un justaucorps de cuir roux. C'était l'avocat Johanneau, qui s'était distingué lors des rudes combats de 1568. L'autre était plus maigre, plus fin, avec une barbe en pointe. Il avait le teint basané des gens qui ont vécu plusieurs années sous les tropiques, ayant été un des compagnons de Villegagnon dans son expédition au Brésil. Son nom était Jean de Léry, pasteur de La Charité, réfugié depuis peu à Sancerre. Il parlait d'une voix grave avec un ton passionné et des accents brutaux où apparaissait toute la violence de son tempérament aventureux et agressif :

— Messire André, fit-il, êtes-vous toujours décidé à défendre la religion ?

Johanneau sursauta devant la netteté de la question.

— Je ne comprends pas, mon ami. Vous savez qu'il y a quatre ans, lorsque les troupes du roi sont venues devant Sancerre, nous avons résisté si vaillamment, moi et mes amis les capitaines La Fleur et Laurent, que de puissants chefs de guerre, Sciarra Martinengo, François d'Entragues, Claude de La Châtre, gouverneur du Berry, et avec eux plus de trois mille fantassins et cavaliers ont dû se retirer piteusement. Le terrible baron des Adrets, qui par vile ambition a abandonné notre cause pour celle du papisme, a lui-même reconnu que Sancerre était « la fâcheuse montagne », résolue, donc imprenable. Et vous doutez aujourd'hui de notre foi et de notre volonté ?

— Ne vous mettez point en courroux, reprit aussitôt Jean de Léry, nous n'oublions pas tout ce que vous avez fait pour la cause protestante. C'est grâce à vous que nos amis de Gien, de Cosne, d'Orléans ont trouvé refuge ici, en cette cité de la vraie croyance. Je suis venu moi-même auprès de vous avec mes amis Meletin, Gauchy, Paquelin après les funestes massacres de la Saint-Barthélemy et la prise de La Charité par nos ennemis. Mais aujourd'hui, nous avons peur que les défenseurs de la foi ne cèdent à une coupable somnolence. Ne l'oubliez pas, Christ a dit : « Je ne suis pas venu apporter la paix mais le glaive. » Malheur à ceux qui faiblissent !

Johanneau, en écoutant ce sermon dont il ne saisissait pas l'intention profonde, avait montré la plus vive stupeur :

— N'était le respect que je porte à un ministre de Dieu, je ne vous

laisserais point proférer des paroles aussi injustes. Sancerre n'a pas failli, que je sache ! Nous avons renforcé nos murailles, chassé les moines de Saint-Satur, établi une garde à Saint-Thibault. Lorsque La Châtre a exigé la cessation des prêches, nous lui avons répondu avec hauteur que notre roi n'était pas Charles IX de France, mais l'Éternel qui règne dans les cieux. Il y a quelques jours encore, nous avons défendu à tous les habitants de cette ville de porter la croix, car elle est devenue le signe de ralliement des ennemis de la Religion réformée. Que peut-on nous reprocher ?

— Certes, fit Jean de Léry très calme, vous avez fait beaucoup, mais vous n'avez pas fait assez.

Johanneau serra les poings et son visage se crispa :

— Vous étiez mon ami, Jean, et je pensais trouver auprès de vous l'accueil fraternel et le réconfort dont chaque homme a besoin en ces heures troublées. Mais je ne vous comprends pas. Hier encore, j'ai marché avec La Fleur sur Chavignol et Sury-en-Vaux. Il y avait là des soldats de La Châtre qui empêchaient les villageois de venir au marché. Nous les avons poursuivis l'épée à la main, notre succès a été brillant : quarante tués, sept prisonniers, soixante chevaux capturés à l'ennemi. Soyez sans crainte, à Bourges comme à Paris, on ne peut parler de Sancerre sans terreur ni respect.

Jean de Léry se serra frileusement dans sa maigre houppelande de futaine noire :

— Serait-il possible, André, que vous ne sachiez pas ce qui se trame ici ? Connaissez-vous Cardaillet ?

— Oui, cette franche canaille qui fut autrefois au service du comte de Sancerre ?

— Lui-même. Il s'est entendu avec certains notables de la ville et il est allé à Cosne où se trouvent deux personnages dont vous avez entendu parler, je pense : Honorat de Bueil, sire de Fontaines, et son frère Charles de Bueil, sire de Racan.

— Oui, ce sont des parents du comte, de rudes hommes de guerre, à ce qu'on dit.

— Parfaitement. Et Cardaillet a promis d'ouvrir les portes aux troupes royales et de faire chasser au plus tôt tous ceux qui, comme moi, ont reçu ici le droit d'asile. Oui, André, la trahison est en marche. Joseph, une fois de plus, est vendu par ses frères.

— La trahison ? fit Johanneau frémissant d'étonnement et de colère. Comment est-ce donc possible sous le regard de Dieu ?

— Il n'y a plus de temps à perdre, reprit Jean de Léry. Sancerre ne doit pas tomber aux mains du roi. Vous ne pouvez être indifférents au malheur de ceux qui ont été obligés de fuir leur pays, qui ont tout sacrifié à la cause commune, qui sont, comme vous, des témoins et des soldats de la religion. Sommes-nous dignes des bataillons de Josué, de

la force de Samson, du courage de David ?

— Oui, crois-moi, répondit Johanneau avec un accent résolu, nous le serons, car Dieu combat avec nous.

Cependant, malgré la vigilance de Johanneau et de ses amis, Cardaillet n'avait pas renoncé à un projet qui devait faire sa fortune. Avec ses complices, Saint-Pré, la Bertauche, Carluchet, il s'était promis de livrer le château au sire de Racan qui attendait avec ses hommes à deux lieues de Sancerre. Les conjurés, au nombre d'une trentaine, avaient rassemblé dans la Tour des Fiefs des vivres, des armes, de la poudre.

Par une nuit sans lune(19), Racan escalada les murs avec une petite troupe et entra au château. Mais une sentinelle placée par Johanneau à l'angle de la terrasse Saint-Denis donna l'alarme. Les Sancerrois, conduits par leurs capitaines La Fleur, Laurent, Paquelin, marchèrent sur le château.

Au lever du jour, ils faisaient une brèche dans l'enceinte et pénétraient dans la cour où ils étaient accueillis par le tir précis des arquebusiers de Racan embusqués à l'affût aux meurtrières et aux créneaux.

— N'ayons point peur, amis, fit La Fleur d'un ton ferme. Courons à la porte !

Traversant en toute hâte l'esplanade, les Sancerrois, accourant en foule, arrivèrent au pied des tours. Là, malgré les pierres que les assiégés jetaient sur eux, ils cherchèrent, à l'aide d'une énorme poutre maniée comme un bélier, à enfoncer la lourde porte de chêne bardée de fer. Peine perdue. Ils pensèrent alors à l'incendier et les femmes, les enfants même, sans crainte du danger, apportèrent des fagots et des branchages.

Cependant les pertes étaient sévères et Johanneau s'avisa d'un meilleur moyen. Il fit passer ses gens du côté nord de la tour, là où il n'y avait pas de meurtrières, et les Sancerrois, protégés par l'auvent d'un toit, attaquèrent la muraille à la pioche. Bientôt quatre brèches furent faites et on pénétra dans une haute salle qui servait de grenier à foin.

Cardaillet, pour enrayer l'assaut, fit aussitôt mettre le feu au foin et à la paille. Il donna l'ordre d'apporter tout le bois disponible et jusqu'aux meubles du château pour entretenir le brasier. Les habitants de Sancerre trouvant devant eux une barrière de flammes, d'étincelles, de fumée, furent obligés de reculer.

Il n'y avait pourtant pas de temps à perdre. De l'autre côté de la

Loire, au son des trompettes et des tambours, le sieur de Fontaines arrivait avec les troupes du roi pour prêter main forte à Racan. La ville allait-elle être prise ?

Les Sancerrois eurent un sursaut. Avec des crochets de fer ils tirèrent le foin brûlant, dispersèrent les morceaux de bois à demi calcinés, jetèrent des seaux d'eau sur le foyer. Ils ne ménageaient pas leur peine et s'encourageaient mutuellement. Racan sentit la partie perdue. Il fallait un certain temps aux soldats de Fontaines pour passer la Loire à Saint-Thibault, traverser Saint-Satur, Fontenay et gravir les pentes escarpées de Sancerre. D'ici là, les gens de la ville auraient pris le château. Racan donna l'ordre de la retraite et s'enfuit par la porte Oyson. Le capitaine Laurent entra dans la tour Saint-Georges.

— Dedans, enfants, dit-il à ses hommes, dedans, ils sont à nous, Regardez comme ils courent...

Cardaillet avait été blessé d'un coup d'arquebuse et il cherchait vainement à s'échapper par les vignes. La Fleur le rattrapa :

— Attends, gredin, tu vas payer tes crimes.

Cardaillet fut aussitôt chargé sur le dos d'un robuste vigneron qui le promena dans la ville puis, devant l'église Saint-Jean, le laissa tomber sur les dalles. Les femmes l'insultaient, lui crachaient au visage ; les enfants formaient une ronde, criant et chantant. Avec des gourdins, les hommes, à coups redoublés, frappèrent sur Cardaillet qui expia ainsi sa trahison. Deux autres conjurés furent pris et tués, le château vidé de toutes les marchandises et de tous les approvisionnements qu'il contenait.

Le lendemain, les habitants de la cité se rassemblèrent sous la halle et chantèrent d'un cœur fervent un psaume d'actions de grâces :

« Béni soit l'Éternel, mon rocher, car il dresse mes mains pour le combat et mes doigts pour la bataille... Éternel, lance l'éclair, dissipe tes ennemis et les mets en déroute... »

Ainsi la « surprise du château » avait échoué grâce à l'action prompte et efficace des Sancerrois, mais ceux-ci comprirent la leçon des faits. Pour soutenir une résistance difficile, l'union était nécessaire. Johanneau, appelé désormais le Bailli, fut chargé du gouvernement de la ville. Le capitaine Martignon, assisté de Montauban, Laurent et Paquelin, reçut le commandement de l'infanterie, La Fleur, celui de la cavalerie. Dorival d'Aubigny, un chef expérimenté, fut chargé de diriger les réfugiés qui formaient une troupe à part. À ces six cent cinquante hommes bien armés et encadrés, on adjoignit cent-cinquante vigneronniers équipés à la hâte, pourvus d'épées, de vieilles arquebuses, de piques et parfois simplement de frondes avec lesquelles ils devaient lancer adroitement les « pistoles de Sancerre ».

Johanneau veillait à tout avec une activité et une conscience qui

forçaient l'admiration et imposaient le respect.

— Sancerre doit tenir, disait-il à chacun. Il y va de notre honneur terrestre et de notre salut éternel.

À son ordre, les femmes et les enfants prirent des lances, des hallebardes, des coutelas et jusqu'aux broches de fer des cuisines. Le tambour de guerre rythma la vie de la cité. Jour et nuit, des guetteurs furent installés sur les tours. Mais pour un temps le pays était calme. Les reconnaissances de cavalerie faites par La Fleur à plus de quatre lieues autour de la ville ne décelèrent rien de suspect. Sancerre alors s'engourdit peu à peu dans une paix trompeuse.

— Les troupes du roi sont loin, devant La Rochelle, disait-on avec satisfaction. Nous avons tout le temps de renforcer la défense. Nous sommes unis, résolus, c'est l'essentiel.

Johanneau lui-même, à mesure que les jours passaient, se laissait envahir par une belle et dangereuse confiance. On avait pillé méthodiquement les villages voisins, Saint-Satur, Ménétréol, Bué, mais on ne les avait pas détruits comme La Fleur l'aurait voulu.

— Ce sont des bases d'attaque contre la cité, disait le fougueux capitaine. Qu'attend-on pour brûler tout cela ?

— Nous aurons toujours le temps de le faire, lui répondaient les autres chefs de Sancerre. Pour le moment, rien ne presse.

Il aurait fallu de toute évidence remplir la ville de provisions en vue du long siège qu'elle aurait un jour à subir. Certes, des chariots, escortés de soldats, allèrent ramasser du blé, du vin, du bétail à Azy, Jars, Subigny, Crézancy. Mais l'effort ne fut pas soutenu. Ces tournées de pillage à travers la campagne semblaient lassantes. Elles donnaient lieu d'ailleurs à de regrettables abus : un homme fut même pendu pour avoir brûlé les pieds à une paysanne de Ménétréol afin de lui prendre son argent.

Johanneau pensait bien parfois que les greniers et les étables n'étaient pas suffisamment garnis, mais le pasteur Jean de Léry avait tôt fait de le rassurer :

— Christ a dit : « Celui qui vient à moi n'aura jamais faim et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. »

Quelques succès permirent bientôt aux Sancerrois de s'imaginer hors d'atteinte. La Fleur dispersa aisément aux abords de la ville, à l'Ormeau-Loup, un peloton de cavaliers venus d'Orléans et il les poursuivit pendant plus de dix lieues. Dans les premiers jours de janvier 1573, les capitaines protestants parcoururent de nombreux villages, fermant les églises, chassant les curés, malmenant les paysans épouvantés. Jean de Léry, qui espérait une marche prochaine contre La Charité, ne cachait pas sa confiance dans la victoire finale. Il allait, répétant à tous :

— Le Seigneur, l'Éternel, le Dieu des armées touche la terre et elle

tremble.

Cependant à Paris le roi Charles IX, poussé par sa mère, l'ambitieuse et dure Catherine de Médicis, avait décidé de ramener à la raison les places fortes révoltées. Il avait donné à ses maréchaux l'ordre de prendre Sancerre coûte que coûte :

« À cela ne faites faute, avait-il précisé, sous peine d'encourir notre colère et disgrâce. »

Un soir, les arquebusiers qui faisaient le guet au clocher de l'église Saint-Jean signalèrent que deux escadrons de cavaliers s'avançaient sur la route de Sury-en-Vaux. Peu après, on sut dans la ville que les troupes du sieur de La Châtre, maréchal de France, gouverneur du Berry, s'étaient installées à Verdigny et à Saint-Satur. On avait reconnu l'étendard rouge frappé de la croix ancrée. Dans la semaine qui suivit, des renforts massifs arrivèrent de Cosne, de Bourges, de La Charité.

Il fallut bien se rendre à l'évidence : l'affaire, cette fois, était sérieuse. Sancerre était attaquée par près de sept mille hommes commandés par des chefs de valeur, La Châtre, le comte de Brienne, Jean de Luxembourg, le sieur de Torcy, Tristan de Rosteing, le capitaine Cartier d'Orléans. La prise de Bué, Amigny, Chavignol, acheva l'investissement de la place.

— Nous ne pourrons tenir longtemps, constata Johanneau, si nous gardons dans la ville les femmes, les vieillards, les enfants. Dans les heures graves, il faut savoir prendre des mesures énergiques, même si elles sont dures à nos cœurs. Nous devons chasser les bouches inutiles.

Le dimanche 11 janvier, à l'issue du prêche, un grand conseil se tint à la halle au cours duquel la proposition de Johanneau fut examinée et vivement combattue. Agir ainsi sans pitié n'était-ce pas gouverner sans justice et mériter le courroux du ciel ? On décida donc de laisser dans la ville tous ceux qui s'y trouvaient.

Aussitôt le capitaine La Fleur avec cent arquebusiers descendit sur Fontenay en se dissimulant dans les vignes. Les soldats de La Châtre, confiants dans leurs sentinelles, étaient rassemblés autour d'un feu de bivouac. Les uns mangeaient la soupe dans des écuelles de grès, d'autres jouaient aux dés en se chamaillant, d'autres encore fourbissaient cuirasse et éperons avec le sable des routes. Les valets, les « goujats », pensaient les chevaux au bord du ruisseau qui traverse, au pied de la colline, le lieu dit « le Petit Sancerre ».

Soudain, La Fleur ayant levé son écharpe blanche, les arquebusiers de la ville firent feu sur les soldats du roi surpris, désorientés, fuyant

bientôt en désordre sans s'occuper de leurs blessés. Les Sancerrois les poursuivirent un moment puis, revenant sur leurs pas, incendièrent les maisons de Fontenay qui pouvaient servir d'abri à l'ennemi.

Cette première escarmouche les enhardit. Le lendemain, La Châtre, ayant établi son quartier général à Saint-Satur, envoya à Sancerre un jeune tambour qui dit à Johanneau :

— De par le roi, vrai souverain de France, mon maître vous mande de faire prompte soumission et en loyaux sujets de rendre la ville à Sa Majesté très chrétienne.

— Notre roi, répondit Johanneau, est le Dieu des armées tout-puissant qui soutient nos bras dans ce juste combat. Nous saurons montrer à La Châtre que les forts n'ont point peur des méchants.

Et il donna l'ordre d'exécuter le tambour. On l'égorgea et on jeta son corps dans le fossé. C'était couper court à toute possibilité de négocier avec La Châtre une éventuelle capitulation.

D'ailleurs, les Sancerrois étaient fiers de leurs troupes. La Fleur, portant une brigandine espagnole, une fraise de dentelle, un large feutre à panache, caracolait à la tête de ses cavaliers dont les cuirasses pointues, les cuissards articulés, les gorgerins et les casques à oreillettes luisaient aux pâles rayons du soleil d'hiver. Chaque jour, par petits groupes, ces hommes hardis, infatigables, connaissant admirablement le pays, fondaient à l'improviste sur une patrouille, un groupe de fourrageurs, des chariots de ravitaillement mal ou trop peu escortés. À plusieurs reprises, il leur arriva de ramener dans la ville du blé, des légumes, du vin et ils reçurent alors un accueil enthousiaste, ému, reconnaissant, qui les payait de leurs peines.

Au début de février, les assiégés apprirent que La Châtre avait fait venir à Saint-Thibault par la Loire douze canons, quatre couleuvrines, plus de deux mille boulets et des barils de poudre en grand nombre.

— Fortifions la porte César, ordonna aussitôt Johanneau. C'est par là qu'ils attaqueront s'ils veulent donner l'assaut.

Quelques jours plus tard, les premiers boulets tombèrent sur la cité et y firent les premières victimes. La Fleur, blessé, dut à regret céder pour un temps le commandement de la cavalerie. Jean de Léry conseilla aux soldats d'abandonner les granges où ils s'entassaient pour dormir et de se disperser dans les taillis, les jardins, les parcs, assez vastes dans la ville. Il leur enseigna à faire un hamac et à le suspendre entre deux arbres comme il l'avait vu faire aux Indiens du Brésil, mais il fallut vite renoncer à cause du froid très vif des nuits.

Pendant que le canon grondait, les assiégeants creusaient des tranchées aux abords des murs, dressaient des gabions sur les parapets, établissaient en face des portes qu'ils comptaient miner et saper des ouvrages fortifiés reliés par des galeries couvertes. La neige gênait leurs travaux et aussi les sorties multipliées des Sancerrois

encouragés par les succès de La Rochelle qu'un courrier leur avait fait connaître.

De nombreuses pièces d'artillerie arrivaient chaque jour et des batteries solidement retranchées au Champ Saint-Ladre, à l'Orme-au-Loup, au Carroi-Maréchaux entouraient la ville de toutes parts. En regardant du côté des forêts, les soldats du roi pouvaient voir parfois des cerfs effarés par le bruit du canon qui couraient en tous sens d'un taillis à un autre.

La Châtre avait choisi pour l'assaut le 19 mars, jour du Jeudi-Saint. Le matin, l'armée catholique avait écouté la messe et le chapelain du maréchal, dans un violent sermon, appelant sur Sancerre la malédiction divine, s'était écrié en citant le prophète Jérémie :

« Pénétrez de toutes parts dans Babylone, ouvrez ses greniers. Faites-y des monceaux comme des tas de gerbes et détruisez-la... Malheur à eux car leur jour est arrivé. »

À deux heures de l'après-midi, l'attaque fut lancée, mais les Sancerrois garnissaient les remparts. Ils avaient placé leurs arquebusiers aux créneaux et du chemin de ronde ils jetèrent sur les assaillants des pierres, du sable, des plaques de fer chauffées au rouge. Les échelles à peine posées étaient rejetées en arrière et les soldats s'écrasaient dans les fossés. L'huile bouillante sautillait sur les casques, bourguignottes ou morions, éclaboussait les visages, trouait les chairs. La Châtre, reconnaissable à son armure damasquinée et à sa grande écharpe rouge, était debout sur la redoute centrale et, avec vigueur, il excitait ses hommes au combat.

— Un sergent, vite, dit-il d'un ton sec. Cours dire aux batteries du Carroi-Maréchaux de concentrer le feu sur la brèche déjà élargie par nos pièces.

Les lourds boulets de quarante livres passèrent en sifflant et on les vit s'abattre sur la muraille, disloquant les pierres, balayant la courtine, s'écrasant parfois en arrière dans les rues ou sur les toits de la ville. Les soldats du roi se rassemblèrent au bord du fossé où s'entassaient déjà pêle-mêle les blessés et les morts. Ils allaient tenter de pénétrer par la brèche lorsqu'un énorme pan de mur s'écroula sur eux avec fracas. On entendit des appels, des cris de peur, le long gémissement des mourants. Au même moment les Sancerrois, profitant du désarroi général, organisèrent une sortie et chassèrent les assaillants.

Lorsqu'on annonça à La Châtre que la poudre manquait, le Maréchal comprit que l'assaut échouerait. Il donna l'ordre de la retraite. Cette attaque sans succès lui coûtait cher : près de trois cents tués et plus de deux cents blessés. Les Sancerrois, pour leur part, n'avaient perdu qu'une trentaine d'hommes.

Il est vrai que les assiégés s'étaient battus avec acharnement et que leur présence d'esprit était à toute épreuve, comme en témoigne l'aventure de Jallot.

Celui-ci, au cours d'une sortie, avait été fait prisonnier par deux piquiers de La Châtre. D'une voix forte, il cria à ceux du rempart :

— Eh ! mes amis, me laisserez-vous emmener ainsi ? N'ayez crainte. Tirez sur moi au risque de me tuer.

Un arquebusier de la ville, renommé pour son adresse, fit feu. Un des piquiers tomba. Jallot prestement tira son épée et pourfendit l'autre. À son retour dans la ville, il dit avec fierté :

— Ah mais ! Il ne faudrait pas croire qu'on nous aura comme ça !

Le Maréchal de La Châtre était furieux. Il sentait bien que sa réputation d'homme de guerre ne sortait pas grandie de ce siège impuissant. Le Samedi-Saint, il commanda un nouvel assaut, il fut partout repoussé. Bien plus, le jour de Pâques, ce furent les Sancerrois qui attaquèrent et les soldats du roi durent en toute hâte consolider le fort Saint-Ladre.

— Tout beau, messieurs les Huguenots, fit La Châtre surpris par tant d'opiniâtreté, vous ne courrez point toujours si dru.

Et, appelant ses aides de camp, il leur exposa son nouveau plan. Il ordonna de renvoyer les canons désormais inutiles, de renforcer les positions autour de la ville, de garder avec soin toutes les routes, de lancer des patrouilles dans les forêts et les taillis. Il précisa que Sancerre devait être tenue en alerte par des escarmouches continuelles et minutieusement investie.

La ville ne tarda pas à ressentir les rudes effets du blocus. En avril la viande manqua, les légumes se firent rares, les réserves de blé s'épuisèrent. La Fleur promit d'aller chercher des vivres, il constitua une troupe solide, mais il ne put tromper la vigilance des sentinelles royales. Il dut rentrer dans la ville sans avoir pu percer les lignes. Quelques jours plus tard, Johanneau fit conduire les grains qui restaient à un dépôt commun gardé jour et nuit par des hommes en armes.

Le mois suivant, on tua les ânes, les mulets, les chevaux. Les cavaliers de la ville refusèrent d'abord de laisser abattre leurs montures, puis ils se résignèrent, la mort dans l'âme. Bientôt on mangea les chats et plus d'une maison se sentit triste et coupable d'avoir sacrifié l'animal familier dont parfois, avec un pincement de cœur, on évoquait le confiant regard vert, la démarche souple et le ronronnement discret. Puis ce fut le tour des chiens, dont la chair dure

et amère se vendit vingt-cinq sols le quartier. Enfin on rechercha les taupes, les rats, les souris et jusqu'aux crapauds que certains préparaient sans dégoût.

Johanneau réunit le Conseil et fit décider que soixante-dix personnes seraient chassées de la cité. C'étaient des étrangers, des vagabonds, des gens soupçonnés de tiédeur envers la cause protestante. Ils gémissaient, ils suppliaient : on ne les écouta pas. Ils furent conduits par les soldats jusqu'aux portes, puis on les abandonna. Ils essayèrent de passer les lignes, mais les ordres de La Châtre étaient formels : nul ne devait entrer dans la ville ni en sortir. Rejetés à coup d'arquebuses, ils s'assirent sur le sol et se regardèrent sans parler.

Ils furent réduits à manger les mûres des haies, les bourgeons des vignes, les cils des chardons. Parfois ils se battaient quand l'un d'eux avait trouvé un escargot, un ver blanc ou une limace rouge aux flancs gluants. Un mois après, tous étaient morts de faim.

À Sancerre le pain manqua dès la fin de juin. Il avait été pourtant soigneusement rationné, une demi-livre par jour et par personne, puis un quart, puis une livre seulement par semaine. Mais le moment vint où il fallut se rendre à l'évidence : le grenier commun était vide.

On abattit alors les vaches que l'on avait épargnées jusque-là pour donner du lait aux enfants. Comme la faim redoublait, les Sancerrois mangèrent les moindres brins d'herbe, des écorces, des plaques de mousse et même de la ciguë au risque de s'empoisonner. Ils détachèrent des portes les pieds de cerfs et de sangliers qui y étaient cloués et ils les firent bouillir, ils ramassèrent les os rongés par les chiens, ils n'hésitèrent pas à avaler de la terre et de la sciure de bois.

Jean de Léry leur conseilla d'apprêter le cuir comme il l'avait vu faire au Brésil par les Indiens dans les jours de famine. Il leur montra comment on pouvait racler les peaux, les hacher, les bouillir, les griller. Les Sancerrois prirent alors les souliers, les ceintures, les licols, les harnais, les livres aux épaisses reliures, les chartes de parchemin. Ainsi ils cherchaient à tromper leur faim.

Lorsque le soir tombait, ils ressentaient plus douloureusement encore la dureté de leur sort. Épuisés et grelottants, ils souffraient d'un froid glacial dans les reins, d'un bourdonnement aigu dans la tête, d'un poids accablant aux paupières. Ils étaient devenus d'une effrayante maigreur. Leur peau jaunie se craquelait de rides profondes, leur visage où brillaient des yeux agrandis se creusait, leurs lèvres fines et pâles étaient plaquées sur les dents.

Ils évoquaient les heures de joie et de confiance vécues autrefois dans leur ville et ils éprouvaient alors une tristesse infinie. Certains songeant à la mort prochaine, inévitable, étouffaient mal un sanglot ; d'autres, silencieux, résignés, acceptaient en chrétiens la volonté divine. Les maisons étaient pleines de cadavres et de mourants, au

chevet desquels leurs proches récitaient des prières.

Le capitaine Montauban, dont les soldats affaiblis continuaient sans entrain et sans vigueur une lutte inégale, alla trouver Johanneau à l'Hôtel de Ville.

— Bailli, dit-il avec une rude franchise, nos troupes ne sont pas en état de soutenir un nouvel assaut. Ne vaudrait-il pas mieux demander à La Châtre les conditions d'une capitulation honorable ?

— Non, répondit Johanneau d'un ton sec, il n'en est pas question.

— Mais les hommes sont à bout. Jamais ils ne tiendront.

— Nous devons tenir. Une armée de secours, partie de La Rochelle, sera ici sous peu.

— Et si elle n'arrive pas ?

— Nous attendrons. Il serait trop triste d'avoir perdu tant de bons et courageux citoyens pour nous rendre à merci.

Jean de Léry, qui assistait à la discussion, blâma sévèrement Montauban de son manque de confiance :

— Frère, lui dit-il, ce découragement n'est pas digne de toi. Nous estimons trop ta bravoure pour t'en tenir rigueur, mais songe un peu à la gloire de Dieu et moins à nos faiblesses. L'Éternel donne la force à son peuple.

— Des sermons, des sermons, grommela Montauban en se retirant, mais on ne peut se battre longtemps avec le ventre vide !

Le lendemain, un homme affolé accourut hors d'haleine et demanda à parler au Bailli.

— C'est affreux, fit-il d'une voix saccadée, mon voisin Simon Potard et sa femme ont mangé leur petite fille âgée de trois ans !

— Comment ? fit Johanneau. Que nous racontes-tu là ?

— La vérité, je vous assure, ils ont fait cela, ils ont osé...

— Ils ont tué leur enfant, dis-tu ?

— Non, elle était morte de faim. Alors ils ont pris la tête et l'ont fait bouillir. Quand je suis entré chez eux ils étaient à table, j'ai vu les os à demi rongés, la langue... Mon Dieu ! Quelle horreur !

Johanneau fit aussitôt arrêter les deux coupables qui prirent un air résigné et répétèrent simplement :

— Nous n'en pouvions plus, nous n'en pouvions plus...

Aussitôt un bûcher fut préparé et Simon Potard brûlé vif. Sa femme fut étranglée par le bourreau dans la prison de la ville. Le capitaine La Fleur déclara à Johanneau :

— Cela ne peut durer ainsi. Il faut que nos frères de Suisse nous aident à débloquer la ville. Je pars sur l'heure pour Genève avec trois compagnons. Sois tranquille, nous chevaucherons promptement.

Mais La Fleur, qui avait réussi à gagner la Loire, fut reconnu par un paysan et dénoncé aux soldats. Il fut pris, conduit à Bourges et pendu. Sancerre dut abandonner tout espoir de voir arriver bientôt une armée

de secours.

Au début d'août, la nouvelle fut rapidement connue : La Châtre offrait la paix. Il se déclarait prêt à négocier avec le Bailli les clauses de la reddition de la ville. Le duc d'Anjou venait d'être nommé roi de Pologne et La Châtre tenait à l'accompagner pour faire fortune en ce lointain pays. Le sire de Saint-Pierre fut reçu dans la ville et des pourparlers s'engagèrent. Mais Jean de Léry les fit échouer par son intransigeance.

— Dieu, disait-il, ne pardonne pas la dernière faiblesse.

Deux jours plus tard, Johanneau rassembla les troupes devant l'église Saint-Jean. Les hommes, au visage décharné et au teint de cire, portant leurs armes d'un air las, s'alignèrent en silence en présence d'une foule hébétée.

— Jurons, dit Johanneau, de vivre et de mourir pour la conservation de l'église réformée et de la place.

— Nous le jurons, répondirent les soldats d'un ton morne et sans le moindre enthousiasme.

Mais très vite les capitaines, Montauban en tête, avertirent le Bailli qu'ils ne répondaient plus de leurs troupes. Une escouade s'étant rendue aux soldats du roi avait été reçue avec les honneurs de la guerre et fort bien traitée par l'habile Maréchal. Les Sancerrois en avaient été informés. Des discussions très vives opposèrent alors les chefs de la place et on mit même la main à l'épée dans la salle du Conseil.

Les négociations reprirent. Elles furent difficiles. À un moment même, devant l'impossibilité d'aboutir à un accord, Johanneau s'écria :

— Ce n'est pas à nous d'implorer la clémence de Dieu, mais au roi, prince sanguinaire et massacreur de son peuple.

La Châtre promit la vie sauve aux habitants, mais il fit connaître ses dernières conditions. Il exigea trente-six mille livres tournois et douze otages. Le 19 août, au matin, Johanneau, la mort dans l'âme, signa l'acte de capitulation.

Aussitôt les soldats du roi apportèrent du pain et de la viande aux courageux Sancerrois qui pleuraient de joie. Un des officiers du Maréchal dit à Jean de Léry :

— Que vous en semble, monsieur ? Espérez-vous être traités avec tant de douceur ?

— Non, je l'avoue, répondit le pasteur. Je suis tout surpris de trouver en nos ennemis des frères généreux et bons.

La Châtre fit son entrée dans la ville à la fin du mois d'août. On avait brûlé les portes, rasé les murailles, enlevé les cloches, imposé à chaque chef de famille une lourde taille. Les Sancerrois pourtant, malgré leur échec, ne pouvaient se défendre d'une légitime fierté :

celle d'avoir résisté près de huit mois à une armée de sept mille hommes. Johanneau, au mépris des assurances qui lui avaient été données, fut tué par des archers et son corps jeté dans un puits.

La ville reprit peu à peu confiance ; elle accepta l'autorité royale, mais elle sut garder le souvenir de ce siège héroïque et rester fidèle à sa foi.



Au temps du bon roy Henri



Le roi Henri aimait très fort son beau royaume de France, mais entre toutes les provinces il chérissait particulièrement le Berry, à ce qu'on dit. C'est que la terre de Boisbelle, fief de son ministre et ami Sully, se trouvait en Berry : aussi le roi y fit-il de fréquents voyages au cours desquels il eut l'occasion d'apprécier l'agrément du pays et l'aménité de ses habitants.

C'est ainsi qu'en l'an de grâce 1606, le bon roi Henri séjourna au château de Boisbelle. Comme il apportait à son hôte, en cadeau d'arrivée, un titre de duc, Sully se dépensa pour plaire au monarque et lui prouver sa reconnaissance. Il multiplia les fêtes, les réceptions triomphales, les banquets somptueux. Le bon peuple aussi fut en liesse : des chœurs de bergers et de bergères charmèrent le roi par leurs romances naïves, accompagnées de la musique des pipeaux et des musettes.

Les villageois pleins d'entrain dansèrent à l'envi rondes, caroles et bourrées, après avoir festoyé sur la prairie en fleurs. On joua au « chapeau de roses »⁽²⁰⁾ à la « Danse de la Reine du Printemps », au « Bois d'Amour », au « Jeu du Guetteur », au milieu des rires et des vivats. On offrit au roi les chapons les plus gras, ornés de guirlandes de verdure, la laine la plus blanche et la plus douce des moutons du Berry. Une jolie pastourelle toute rougissante lui présenta même un petit agneau enrubanné qu'Henri se promit de ramener au Louvre pour l'amusement des enfants royaux.

Et chacun alentour de vanter la simplicité et la bonne grâce du monarque qui parlait aimablement à tous, se promenait au milieu des braves gens, caressait les bambins et bavardait amicalement avec les paysans...



Une jolie pastourelle lui présenta un petit agneau.

Mais ce que le roi appréciait le plus, c'étaient les tranquilles promenades à travers la campagne berrichonne, en compagnie de Sully. Ils allaient tous deux, à cheval, sans laquais et sans escorte, erraient le long des chemins, traversaient les prés fleuris, admiraient les gras troupeaux, les promesses de moisson. Le ministre et le roi s'entretenaient alors librement, sans contrainte. Sully, d'un geste orgueilleux, montrait au monarque les verts pacages, les champs où frémissait le velours des blés en herbe, et plein de joie devant cette

florissante nature, il déclarait :

— Ah ! Sire, ceux-là qui ne voient que par les fabuleuses richesses des Amériques, qui rêvent à l'or et à l'argent du Pérou sont bien des fous ! Labourage et pâturage : voilà les deux mamelles qui nourrissent la France ! Voilà nos mines, voilà nos richesses : elles sont à nos pieds, dans ces prairies où paissent moutons et génisses, dans ces champs où le travail de nos paysans fait croître de magnifiques moissons !

Puis ils revenaient au crépuscule, traversant pour rentrer à Boisbelle la petite cité d'Herichemont bâtie sur les ordres et les plans de Sully. Avec sa disposition harmonieuse et régulière, qui la rendait si différente des villes anciennes, avec ses rues larges, ses édifices bien alignés, elle était le symbole de l'ordre que Sully souhaitait faire régner en France. Il en était très fier : aussi l'avait-il dédiée au roi et de ce fait appelée « Henrichemont »...

Quand venait l'heure de dîner, Sully, pour accompagner les plats bien assaisonnés et parfumés d'ail au goût du roi, faisait verser le vin clair des coteaux sancerrois. Henri IV l'appréciait fort et le humait d'une narine gourmande en regardant la lumière des flambeaux y attacher un reflet mobile :

— Ventre-Saint-Gris, le fier vin, disait-il, sec et dru, et dorant joliment l'argent de ce hanap ! Qu'il est réjouissant au gosier ! N'était mon cher Jurançon que j'ai sucé en naissant, je le proclamerais le plus gaillard des vins de France et de Navarre !

Et tandis que Sully protestait avec une feinte modestie, le roi Henri pensait en souriant dans sa barbe que pour lui offrir une ville aussi plaisante, une campagne aussi florissante, des sujets aussi fidèles et un vin aussi agréable, le Berry était vraiment un des plus beaux fleurons de sa royale couronne.

Mais les grands seigneurs d'alentour se disputaient tous l'honneur de recevoir en leur château le roi de France. Et Henri, malgré son désir de calme et de repos, ne pouvait refuser leurs invitations. C'est ainsi qu'il fut convié par François de Cugnac, marquis de Dompierre, au château de Boucard. Une grande réception devait y être donnée à cette occasion et tout ce que la province comptait de nobles familles y assisterait. Or le roi s'avisa tout soudain qu'il ne souhaitait pas faire route flanqué d'écuyers et de seigneurs, entre deux haies de braves gens le pressant et l'acclamant. C'était bon pour Paris, toutes ces cérémonies. Qu'on le laisse respirer librement l'air de la campagne berrichonne, se promener seul et à l'aise. C'était dit : pour se rendre à Boucard, il n'aurait pas même Sully à ses côtés, il s'en irait à sa

fantaisie, comme au temps où il n'était pas le roi.

Henri IV partit donc, heureux comme un enfant de cette liberté bien rare pour lui. Le matin était clair et beau ; haut dans le ciel les hirondelles se poursuivaient avec de petits cris, et le roi se sentait tout guilleret. Il décida qu'au lieu de suivre le grand chemin menant à Boucard par La Chapelotte, il couperait à travers champs et emprunterait les sentiers fleuris d'aubépine qui invitaient à la promenade. Quelle paix et quelle allégresse dans cette charmante campagne ! L'herbe brillait au soleil, la brise légère apportait une odeur de terre et de fleurs, et le roi se mit à fredonner une petite chanson béarnaise qu'il lançait autrefois dans le vent des Pyrénées, en parcourant les sentiers escarpés de sa libre enfance. Il y avait bien longtemps qu'il ne s'était senti aussi heureux.

Il arriva bientôt au bord d'une petite rivière toute parfumée de menthe. Il la fit longer un moment à son cheval sans trouver de gué, puis mit pied à terre et marcha un brin pendant que sa monture s'escrimait à rogner quelques touffes d'herbe. Bientôt il vit un petit garçon à l'air éveillé qui s'approchait doucement. On devinait que la curiosité le tirait bien fort, mais qu'un peu de timidité freinait son pas. Henri IV, amusé, le héla :

— Eh ! petit, arrive un peu, donc. N'aie pas peur !

Le petit fut bientôt près de lui.

— Comment te nommes-tu ?

— Colin, monseigneur.

— Tu es seul, ici ?

— Non, monseigneur. Ma sœur garde les moutons là-bas derrière cette haie.

— Fort bien, dit le roi. Allons-y : je veux lui demander de me renseigner.

Et tenant son cheval par la bride, il suivit le petit garçon qui se donnait un air fort important.

À l'abri de la haie, en effet, une bergère filait sa quenouille en surveillant quelques moutons. Lorsqu'elle vit son frère en compagnie d'un noble cavalier, elle rougit bien fort, se leva et fit une révérence ; mais Henri IV éclata de rire devant son trouble et lui dit :

— De nous deux, vois-tu, c'est moi le moins fier à cette heure, car j'ai besoin de tes conseils. Voilà que je longe cette rivière depuis un moment sans pouvoir la traverser ! Je crois que je parcourrais une lieue sans y parvenir, si tu ne m'aides pas. Ne connais-tu pas un pont ou un gué près d'ici ?

La bergère expliqua qu'en remontant un peu la rivière on trouvait un endroit guéable, et elle donna toutes les indications nécessaires pour le reconnaître, ce dont le roi la remercia fort. Et, pendant ce temps, Colinet examinait avec admiration le costume du roi, ses bottes

à éperons ciselés, son haut-de-chausses à crevés ; il passa même une main timide sur le velours cramoisi du pourpoint, tandis que le roi riait et que la bergère jetait à son petit frère des coups d'œil menaçants.

Puis Colinet continua ses investigations, apprécia le riche harnais du cheval et s'avança même si près entre ses pattes qu'Henri IV inquiet dut le tirer par le bras.

— Eh ! jeune Colin, prends garde, c'est que mon cheval est vif !

— Ah ! Monseigneur, dit la bergère, Colin ne craint rien ni personne, et ne veut point m'obéir ! Je suis grandement marrie de ses manières et je vous demande de lui pardonner !

— Point du tout ! Ton frère n'a rien fait de condamnable ! Ventre-Saint-Gris ! j'aime les garçons comme lui qui n'ont peur de rien. Prends, Colinet, ce petit souvenir de moi, et adieu vous deux !

Le roi remonta à cheval et s'éloigna tandis que Colin ravi dansait en criant de sa voix la plus aiguë :

— Le seigneur m'a donné une pièce d'or, une pièce d'or ! C'est à moi, bien à moi, il me l'a donnée !...

Mais il cessa de danser soudain, regarda mieux sa pièce et ses yeux s'arrondirent de surprise :

— Marion, vois donc ! Le seigneur, c'est son portrait qui est là !

Et la pauvre Marion, fort troublée, reconnut sur la pièce d'or, frappée au revers des fleurs de lys royales, le profil de celui qui venait de bavarder sans contrainte avec eux.

— Seigneur Jésus ! fit-elle, toute retournée, si nous avons su ! C'était le roi Henri !...

Le roi continua gaiement sa route, examinant tout à loisir, s'arrêtant pour interroger les paysans qui travaillaient dans les champs, et il pensait avec satisfaction qu'une semblable promenade lui en apprenait plus sur sa province que vingt rapports de commissaires royaux.

Mais il importait d'arriver assez tôt au château de Boucard. L'exactitude n'est-elle point la politesse des rois ? Aussi fut-il bien heureux de voir surgir d'un sentier un paysan endimanché qui allait d'un pas rapide.

— Dis-moi, mon ami, demanda Henri IV, suis-je dans le bon chemin pour aller à Boucard ?

Le brave homme mit son chapeau à la main pour répondre à celui qui le questionnait.

— Oui, monseigneur, et si vous prenez tout droit à travers champs sans vous tromper, vous n'en êtes pas loin. C'est là aussi que je vais,

moi ; je vous offrirais bien de vous guider, mais je crois que votre cheval est trop vif pour aligner son pas sur le mien !

— Qu'à cela ne tienne ! Monte derrière moi, si tu veux, et tu m'indiqueras le chemin qu'il faut prendre.

L'homme, visiblement tenté par l'aubaine, hésita une seconde, puis s'excusant de la liberté grande planta son chapeau sur sa tête et se hissa en croupe avec une légèreté que ses gros sabots et ses épaisses guêtres n'auraient pas laissé soupçonner. Puis le cheval blanc repartit à bonne allure.

— Ainsi tu vas à Boucard ? dit Henri. Serais-tu par hasard l'invité du marquis de Dompierre ?

— Oh ! monseigneur, moi, Perrin, je n'ai pas besoin d'invitation ! Mon frère est en service aux cuisines du château, alors vous devinez si j'y ai mes petites entrées ! Et croyez-moi, les marmitons ne se réservent pas les plus mauvais morceaux : aussi avec eux, ce soir, je compte bien me régaler !

— Si je comprends bien, tu faisais tout ce chemin à pied pour l'agrément d'un bon repas aux cuisines de Boucard ?

— Que non pas ! Je veux aussi voir le roi, le roi de Paris !

— Vraiment ? Le roi sera au château ?

— Dame oui ! L'ignoriez-vous ? Pourtant je gage que vous êtes invité à la réception, vous ! Je vois bien à votre mise et à votre allure que vous êtes un noble personnage !

Et Perrin cligna de l'œil d'un air finaud.

— Mais comment sauras-tu reconnaître le roi au milieu de tous les seigneurs ?

— Parbleu ! Chacun dans le pays sait bien qu'il a un grand nez, une barbe noire, des cheveux gris, des yeux malins ! Et d'ailleurs il porte un panache blanc ! Je n'aurai donc nulle peine à le reconnaître !

— Écoute, Perrin, dit gravement le roi, ne te fie pas trop au panache. Il se pourrait qu'il ne l'eût point ce soir. Je me suis laissé dire qu'il le portait seulement sur son casque de guerre... Mais je vais te donner un moyen très sûr : lorsqu'il arrive dans une assemblée chacun se découvre et lui seul garde son chapeau en tête. Tu ne pourras donc te tromper.

— Grand merci, monseigneur, fit Perrin. Je le reconnâtrai ainsi et je pourrai le désigner aux autres. J'en suis bien aise.

— Tu dis qu'il y aura à Boucard de grandes cérémonies ?

— Ah ! il n'est bruit que de cela par tout le pays ! On prétend qu'il y aura au château plus de cent invités de haut rang et l'on offrira au peuple lui-même des festins et des danses sur la prairie. Ah ! c'est une occasion de se régaler !

— Mais tu y reviens toujours ! Tu ne manges donc pas à ta faim, d'ordinaire ?

— Que si ! Je ne me plains pas, je ne suis point des plus pauvres ! On tue le cochon chez nous chaque année et l'on sale son lard. Mais des chapons, des canards, des oies grasses comme on en aura à Boucard, je n'en ai pas mangé souvent dans ma vie !

— Ah ! dit rêveusement Henri IV, je voudrais quant à moi que chaque paysan dans le royaume de France pût mettre la poule au pot tous les dimanches !...

Cette réflexion excita l'hilarité de Perrin.

— La poule au pot tous les dimanches ! Comme vous y allez, monseigneur ! Ne manquez point d'en parler au roi si vous avez l'honneur de l'entretenir ce soir !

— J'y penserai, Perrin, j'y penserai !

Grâce aux indications de Perrin qui connaissait à merveille tous les raccourcis à travers prés et bois, nos voyageurs arrivèrent rapidement à Boucard. Mais au cours de cette chevauchée à deux, Perrin avait eu le temps de se familiariser avec son interlocuteur et maintenant il bavardait sans arrêt, racontait mille histoires, riait aux éclats.

— Nous voici arrivés, annonça-t-il soudain.

Une longue allée s'étendait devant eux, au fond de laquelle se dressait la masse imposante du château de Boucard. Ils passèrent entre deux haies de halbardiers en brillants uniformes, que Perrin admira beaucoup :

— Les beaux soldats ! Et qu'ils sont nombreux ! C'est pour recevoir le roi !

Une foule dense était massée dans la cour d'honneur : seigneurs en pourpoints brodés, dames en robe de brocard qui se pressaient pour assister à l'arrivée du roi. Perrin ne vit pas sans un peu d'étonnement une nuée d'écuyers se précipiter pour aider son compagnon à descendre de cheval, de hauts personnages s'approcher avec les plus grandes marques de respect, et François de Cugnac lui-même avec son épouse s'avancer pour l'accueillir. Et comme par miracle, tous les chapeaux avaient quitté les têtes ! Perrin avait beau regarder autour de lui, il n'y avait dans cette immense cour d'honneur pleine de monde que deux chefs couverts : le sien et celui de son compagnon !

— Eh bien ! dit Henri en se retournant vers Perrin cramois, reconnais-tu le roi dans toute cette foule ?

— Ah ! Sire, répondit notre homme, si ce que vous m'avez dit des chapeaux est exact, il faut que ce soit vous ou moi ! Et comme je sais bien que ce n'est point moi... !

Henri IV parut goûter fort la réplique :

— Allons, fit-il en riant, remets-toi, Perrin ! Va vite retrouver ton frère, et bon appétit ! Je ne te demande que de bien boire et bien manger à ma santé !

Et Perrin qui, cette fois, avait enlevé son chapeau, se glissa dans la

foule sans demander son reste et fila aux cuisines oublier ses émotions. Il raconta souvent par la suite l'histoire de sa rencontre avec le roi, mais il l'enjolivait quelque peu devant ses auditeurs admiratifs.

— J'avais bien reconnu le roi, affirmait-il avec aplomb, mais je n'en ai rien laissé paraître et je lui ai parlé fort librement. Je lui ai donné plus d'un conseil utile pour le gouvernement de la France !

Henri IV aussi se plaisait à rappeler cette aventure et s'égayait fort au souvenir de la surprise de Perrin.

— Mais pour moi, ajoutait-il, je souhaiterais que tous ceux qui m'entourent, courtisans, ambassadeurs ou ministres, me parlent avec la même sincérité, le même abandon que ce brave paysan berrichon !

Le Loup-Garou



A Creuse est une rivière belle et étrange. Elle coule limpide, miroitante, nacrée entre des coteaux plantés de hêtres et couverts d'ajoncs, de genêts, de bruyères. Ses eaux sombres frangées d'écume s'enfoncent dans des gorges profondes toutes bruissantes de récits légendaires. Dans ce pays vallonné aux frais bocages, aux chemins creux bordés de saules et d'ormes qui prennent au clair de lune l'aspect de fantômes inquiétants, auprès des brandes où dansent les follets et des carroirs hantés qu'animent à minuit des créatures maudites, au milieu de cette terre âpre et sauvage, on ne peut s'empêcher d'évoquer les terribles histoires que nous a transmises une tradition fidèle. Qu'importe si nous éprouvons à notre tour, pour un instant, quelque frisson venu du fond des âges ?

Le sire de Crozant possédait en Berry, sur les confins de la Marche, un très vaste domaine, mais comme il était capitaine des gardes du Roi et qu'il résidait le plus souvent à la Cour, il ne venait sur ses terres que pour y chasser pendant quelques jours par an. Il était heureux, lorsqu'il arrivait fatigué par un long voyage, d'apercevoir le bon visage souriant et ému de Firmin, le vieux serviteur, qui roulait maladroitement son chapeau rond entre ses mains noueuses et qui disait régulièrement :

— Tous nos respects, monseigneur. Pour sûr, ici tout est en ordre.

Cette année-là pourtant, Firmin ne prononça pas la phrase habituelle. Il salua son maître en silence et comme on s'étonnait de son allure étrange, de sa mine inquiète, il finit par avouer à voix basse :

— Pour sûr qu'il se passe ici des choses pas ordinaires !

On eut beau le presser de questions, le menacer même, il refusa d'en dire plus.

Le sire de Crozant ne tarda pas à s'apercevoir que des faits étranges se déroulaient sur ses terres. Pendant plusieurs nuits de suite, son sommeil fut troublé par les aboiements furieux de ses chiens. Peu avant minuit la meute s'agitait, on la sentait nerveuse, impatiente, et bientôt exaspérée. Lorsque les douze coups sonnaient, les chiens furieux, hurlant à la mort, rompaient leurs attaches et s'élançaient à travers la campagne, parcourant les champs et les halliers, sautant les bouchures et les ruisseaux, tenant en éveil jusqu'à l'aube le châtelain et ses paysans troublés par ces abois mystérieux.

Au matin, les chiens revenaient harassés, fourbus, la langue pendante. Ils se couchaient aux portes du château et commençaient un sommeil entrecoupé de grognements. Quelques-uns étaient assez sérieusement blessés aux pattes et aux flancs.

Quand le sire de Crozant interrogeait ses gens, ceux-ci lui répondaient en se signant :

— C'est sûrement la Chasse à Bôdet. Messire Georgeon et ses diabolins conduisent des âmes en enfer et tous les chiens donnent de la voix. Les hurlements des bêtes se mêlent aux cris d'angoisse des damnés.

— Non, disait un autre, c'est plutôt l'apparition dans la région de la Levrette, du Lupeux ou du Follet.

— À mon avis, faisait un troisième, c'est le Meneux de loups. Il tourne autour de nous et les chiens nous avertissent du danger. C'est signe de mort, monseigneur, c'est signe de mort.

Le sire de Crozant hésitait à accorder foi à ce qu'il considérait comme de vieilles superstitions, lorsqu'un hasard lui permit d'éclaircir quelque peu le mystère.

La dame du château s'était rendue à la ferme voisine qu'occupait depuis peu la famille Rameau. Le père, un vieux métayer, passait pour un brave homme et un fin laboureur. Sa fille, Marie, était belle, vive et gaie. Elle plaisait à tous par sa franchise qu'on pouvait lire dans son doux regard clair.

— Marie, lui dit tout à coup en causant la châtelaine, pourquoi les chiens ont-ils aboyé cette nuit comme ils l'ont fait ?

— Ah ! c'est que nous avons nos peaux, répondit simplement la jeune paysanne.

— Comment ! vous aviez vos peaux ? reprit la dame surprise. Explique-moi un peu cela.

Marie éprouva un moment de confusion mais, comme elle ne savait pas mentir, elle précisa aussitôt :

— Oui, madame, à certains jours du mois et surtout en hiver, entre Noël et la Chandeleur, toute notre famille prend des peaux de bêtes et court dans la campagne poursuivie par les chiens du pays.

— Mais c'est là courir le Loup-Brou(21), mon enfant ; c'est une chose

très vilaine que Dieu punit. Sais-tu que tu risques ton âme ? fit la dame d'un ton sévère.

— Oh ! reprit Marie calmement, nous ne faisons de tort à personne. Et puis nous en avons l'habitude. D'ailleurs, si vous voulez me voir avec ma peau, ce sera vite fait. Si vous avez peur, vous n'aurez qu'à me frapper sur le nez avec ce bâton et je reprendrai aussitôt ma forme ordinaire. Attendez-moi un moment.

À ces mots la jeune fille grimpa dans le fenil d'une étable et peu après une louve, une vraie louve au pelage gris-fauve bondissait dans la cour. Avec ses yeux injectés de sang et ses crocs menaçants, elle était horrible à voir. La châtelaine poussa un grand cri et tomba évanouie. Quand elle revint à elle, elle raconta tout à son mari.

— Il faut agir, déclara celui-ci, cela ne peut durer.

Quelque temps après, par une froide nuit de janvier, le sire de Crozant, armé d'un fusil et dissimulé dans une épaisse bouchure, frangée de givre, se tenait en embuscade près d'un carroir où une croix inclinée, aux bras vermoulus, servait de perchoir aux oiseaux de proie. Il gelait à pierre fendre et un épais manteau de silence pesait sur la campagne engourdie.

Soudain des aboiements résonnèrent dans le lointain. Ils semblaient à la fois furieux et lugubres et, à mesure qu'ils approchaient, ils s'amplifiaient, mêlés de cris d'angoisse, de rires, d'appels plaintifs, de hurlements d'un autre monde. Le sire de Crozant, malgré tout son courage, frissonna et se serra un peu plus dans sa grande houppe. Sa main se crispa sur son arme pendant que redoublaient les clameurs infernales.

Bientôt des loups efflanqués débouchèrent au carrefour, suivis par des chiens qui se tenaient à une distance prudente. Toutes ces bêtes, glissant dans la nuit, hurlant, grognant, aboyant, vinrent rôder autour de la croix d'où s'étaient enfuis, d'un vol lourd et peureux, les chats-huants et les vieux hiboux des bois.

Le seigneur épaula, visa avec soin et deux coups de feu éclatèrent, très proches l'un de l'autre, mais le grand loup gris qui conduisait la bande ne parut guère ému. Il se raidit sur ses pattes, huma l'air en frissonnant, secoua sa lourde toison d'hiver et, se tournant vers la bouchure, dit d'un ton très calme :

— Bravo, messire, c'était bien visé. Mais voilà !...

Puis il poussa un hurlement sauvage. Loups et chiens disparurent dans la nuit. On entendit les cris, les rires, les abois qui s'éloignaient vers la forêt de Murat.

Le sire de Crozant rentra au château en méditant sur cette incroyable histoire.

« Ma parole, se disait-il, je n'ai pas rêvé. Tout ce que j'ai vu et entendu est bien réel. Mais alors les récits des vieux « panseux de

secrets », le soir à la veillée, autour du feu, ne seraient pas des fables. Le Loup-Brou existe, grand, maigre, pelé, et il parle. Et sa voix lourde, aux accents traînants, je la connais. Non ? Ce serait donc Rameau, mon nouveau métayer. Qui aurait jamais pensé cela ? »

Le lendemain, il voulut en avoir le cœur net. Il retourna au carroir où il aperçut aisément les traces laissées dans la boue par les loups et les chiens. Il retrouva aussi les deux balles qu'il avait tirées à l'endroit même où s'était ébroué le grand loup.

Comme il se disposait à rentrer, il aperçut le vieux métayer qui labourait à flanc de coteau, en guidant ses bœufs très calmement et en briolant(22) comme à son habitude :

*Ça, Fauviau, Charbouniau
Eh ! Eh ! Eh ! mes mignons
Eh ! mes valets ! Allons !*

Le sire de Crozant décida d'aller droit au fait.

— Dis donc, Rameau, as-tu bien dormi cette nuit ?

— Oui, Monseigneur.

— N'as-tu pas entendu tous ces hurlements ?

— Non, Monseigneur, quand je dors, je dors dur. Pourquoi ? Il y a eu quelque chose cette nuit ?

Le châtelain, surpris par tant d'assurance, répondit simplement qu'il disait cela « histoire de parler ». Quand il s'en alla, il crut apercevoir sur la mine chiffonnée de Rameau l'ébauche d'un sourire narquois.

Il se rendit aussitôt auprès de Firmin.

— C'était donc pour cela, lui dit-il, que tu avais l'air préoccupé à notre arrivée. Tu savais que les Rameau étaient des loups-garous ?

— Oui, et j'étais sûr que vous le verriez toujours assez tôt.

Le seigneur raconta alors les événements de la nuit et comment le grand loup lui avait échappé.

— Aviez-vous pris soin, demanda soudain Firmin, de faire bénir trois fois les balles et de réciter *Notre Père* au moment de tirer ?

— Bien sûr, je savais que c'était nécessaire pour mettre en mauvaise posture un sorcier ou un meneur de loups.

— Et pourtant il n'a pas été abattu ?

— Non, il s'est secoué et m'a même parlé d'un ton goguenard.

Firmin réfléchit profondément, puis son visage s'éclaira :

— J'y suis, fit-il. On m'a dit autrefois que même avec des balles bénites, un homme, si pieux fût-il, ne pouvait rien contre les loups-garous tant qu'ils étaient à son service.

— Merci, Firmin, je vois maintenant ce qu'il faut faire.

Le métayer Loup-Brou fut appelé au château et on lui ordonna de déguerpir au plus tôt. Il se défendit de son mieux, parla du bon travail qu'il faisait sur une terre difficile, des revenus importants qu'il

procurait à son maître, de l'injustice qu'il y aurait à le chasser comme un mauvais aoutron (23). Rien n'y fit. À Marie qui était venue la supplier d'une voix plaintive, la châtelaine qui n'était pas près d'oublier la peur qu'elle avait ressentie à la vue de la louve, répondit d'un ton sévère :

— Ma fille, vous comprendrez aisément que nous ne voulions point garder à notre service des gens qui courent la campagne la nuit au milieu des loups.

— Allez au diable, ajouta le sire de Crozant, et restez-y.



Allez au diable, et restez-y !

Rameau, furieux, humilié, n'avait pas la moindre envie de quitter le pays. À quelque temps de là, il s'installa dans une métairie des environs qui appartenait à une riche abbaye. Il se mit aussitôt à travailler d'arrache-pied et les bons moines, ignorant les talents de sorcellerie de leur nouveau métayer, ne tarissaient pas d'éloges sur son compte. Comme ils étaient en très mauvais termes avec le sire de Crozant au sujet d'un vieux procès, ils pensaient que Rameau avait été chassé sans justice et sans raison. Le métayer, comme bien on pense, ne fit rien pour les détromper.

Le châtelain s'aperçut très vite que les loups-brous ne s'avouent pas facilement vaincus. Tous les matins, les bouviers venaient lui annoncer que le bétail au cours de la nuit avait été dispersé et les clôtures brisées. Ils avaient dû courir fort loin jusqu'à Chantôme ou à Fresselines pour retrouver des bêtes affolées, fourbues, parfois éclopées.

— Il y a du mystère là-dessous, disait Firmin d'un ton sentencieux. Monseigneur devrait prendre garde...

Le sire de Crozant comprit vite que le métayer évincé cherchait à se venger. Il ne confia à personne ses projets mais par une nuit sombre, il alla se mettre en embuscade dans les halliers d'un pacage non loin de la rivière.

« Cette fois, pensait-il, le gaillard ne saurait m'échapper. »

La campagne où flottait une brume froide était lourde de silence. Le châtelain tendait l'oreille. Dans le pré voisin les bêtes étaient calmes. Quelques-unes broutaient en avançant d'un pas régulier, d'autres couchées sur l'herbe humide rumaient les yeux mi-clos. De temps à autre, un taureau grattait le sol, poussait une bramée sauvage, puis tout retombait dans la grande paix de la nuit.

Le sire de Crozant commençait à s'impatienter lorsqu'il aperçut chez les bêtes des signes d'inquiétude. Ce furent les plus âgés des bœufs d'abord qui se levèrent pesamment, tournèrent la tête en frémissant et humèrent le vent à pleins naseaux. Puis toutes les « aumailles »⁽²⁴⁾ parurent en proie à une agitation extrême. Elles se rapprochèrent, formèrent un large cercle hérissé de cornes. Tout cela semblait bien étrange au châtelain qui scrutait la nuit vainement, sans rien voir.

Bientôt pourtant une lumière parut, dansant dans le bocage.

« Allons, se dit le seigneur, voici un boiron⁽²⁵⁾ qui vient faire sa ronde. Pourvu qu'il ne me voie pas. Il se demanderait ce que je fais ici. »

D'autres lueurs dansèrent à côté de la première. Le sire de Crozant

était furieux.

« Les poltrons, maugréait-il, les voici tous. D'ici peu, vingt ou trente bouviers seront ici. Ils me découvriront. Tout sera manqué par leur faute. Je ferais mieux de partir maintenant. »

Il resta cependant. Les lumières sautillaient d'une façon étrange, mais l'une d'elles s'avancait rapidement en ligne droite. Le bétail montrait une inquiétude grandissante. Le seigneur retenait son souffle. Bientôt l'évidence lui apparut. Ce qu'il avait pris pour les lanternes des bouviers, c'était le regard brillant dans l'ombre d'animaux diaboliques conduits par le vieux Loup-Brou au pelage grisonnant.

Déjà les loups se préparaient à foncer sur le bétail affolé lorsqu'un coup de feu retentit. Le vieux loup tomba, mais aussitôt le métayer, retrouvant sa forme humaine, se releva et s'enfuit à toutes jambes. La bande privée de son chef se dispersa en un instant.

« Une bonne chose de faite, se dit le châtelain fier de lui. Ma foi, c'est vrai, il faut savoir hurler avec les loups. »

Inutile d'ajouter qu'il n'entendit plus parler de Rameau désormais et que sa terre retrouva très vite la grande paix d'autrefois.



Le faux devin



AVEZ-VOUS ce qu'on appelle un « Grelet » ? Tous les enfants berrichons vous le diront : c'est ce petit insecte maigre et noiraud dont la chanson monotone égaie les veillées au coin du feu, le cricri, le petit grillon porte-bonheur qui habite les murs de nos maisons et dont la présence est pour nous comme celle d'un petit génie domestique.

Mais comme, en Berry, on donne volontiers aux gens des « sornettes », c'est-à-dire des surnoms évoquant presque toujours leur aspect physique, on appelle aussi « Grelet » celui qui, maigre et noiraud comme le grillon, en a la vivacité et la gaieté.

C'est pourquoi un joyeux gars de La Borne, près d'Henrichemont, avait reçu ce surnom, et jamais personne ne l'appelait autrement. Toujours riant, toujours sautillant, toujours chantant, il était très apprécié dans toutes les réunions, où sa drôlerie mettait un entrain irrésistible.

Il avait aussi coutume de récolter un franc succès dans les assemblées en disant la bonne aventure aux jeunes gens qui l'en priaient. Comme il était subtil, qu'il savait comprendre à demi-mot, deviner les secrets désirs des gens, il possédait à merveille l'art de faire des prédictions comblant les vœux de ceux qui le consultaient. Aussi galants en blouses raides et belles en coiffe brodée se pressaient-ils autour de lui pour apprendre leur avenir, et Grelet, la langue bien pendue, les satisfaisait de son mieux.

De même il était de toutes les noces, à trois lieues à la ronde, tout comme le vieilleux ou le cornemuseux. Le soir, au bal, entre deux bourrées endiablées, les invités entouraient Grelet mis en train par les rasades généreuses, et se faisaient dire la bonne aventure.

C'est ainsi qu'à force de prédire l'avenir à tout un chacun, Grelet

finit presque par croire qu'il avait « le don » et il se prit un peu pour un vrai devin.

Or il arriva que la dame d'un château voisin perdit un jour une bague ornée d'un énorme diamant. Ce bijou représentait une fortune, et la dame était consternée. Le seigneur fit alors appel à tous les devins de la région, espérant que l'un d'eux pourrait indiquer où se trouvait la précieuse bague. Une récompense considérable serait accordée à celui qui réussirait.

Grelet se présenta donc à la porte du château. Certes, il n'espérait pas trop retrouver le diamant. Mais il se disait qu'après tout, il serait agréable de goûter à l'hospitalité d'un seigneur et que si, au bout de quelques jours, sa subtilité était en défaut, il n'aurait qu'à repartir sans avoir rien découvert, sans récompense, mais après avoir du moins profité de quelques bons repas.

Il fut immédiatement introduit auprès du seigneur et de la dame qui lui firent une description précise du bijou et lui expliquèrent en quelles circonstances il avait disparu. Grelet prit alors un air important et mystérieux, comme il avait coutume de le faire pour impressionner les villageois, et déclara qu'il fallait le laisser méditer pendant trois jours dans le plus grand calme. Après quoi il révélerait ce qu'il aurait découvert.

« Bah ! pensait-il, si je n'ai pas retrouvé la bague, j'aurai bien au moins inventé un moyen adroit de me tirer d'affaire ! Et j'aurai agréablement vécu pendant ce temps-là ! »

Mais le seigneur avait déjà été berné par de nombreux candidats qui se disaient devins et qui ne l'étaient pas. Aussi résolut-il de mettre Grelet à l'épreuve :

— Un vrai devin, lui déclara-t-il, doit voir ce qui se trouve à l'intérieur d'une boîte fermée. Voici un coffret : dis-moi ce qu'il contient.

Grelet perdit la tête. Il n'avait pas pensé qu'on lui demanderait aussi vite de prouver ses talents. Que pouvait contenir ce coffret de bois sculpté ? Des bijoux ? De l'argent ? Des papiers ? Des reliques de saint ? Et tandis qu'il hésitait et grattait sa tignasse noire, il voyait le seigneur jeter sur lui un regard soupçonneux.

— Ah ! dit-il avec découragement, te voilà pris, Grelet !

Mais que se passait-il donc ? Le seigneur et la dame se levèrent tout joyeux et s'écrièrent :

— Bravo ! Tu es l'homme qu'il nous faut !

Et, du coffret ouvert, Grelet, abasourdi et émerveillé, vit sortir un véritable grelet que le seigneur y avait enfermé pour l'éprouver. Quelle chance avait eue notre devin improvisé !

Dès lors, le seigneur eut pour Grelet la plus grande considération. Il le fit installer dans une belle chambre et décida de l'honorer d'une

invitation à sa table. Mais Grelet, qui craignait de nouvelles épreuves, refusa prudemment et demanda d'être servi dans sa chambre, ayant, disait-il, besoin de beaucoup de calme pour ses méditations.

Un serviteur arriva donc quelques instants après, avec un somptueux déjeuner. Grelet n'avait jamais rien mangé d'aussi bon. Son robuste appétit lui faisait apprécier très fort en temps ordinaire les tranches de porc salé, les soupes grasses, les fromagées qu'on lui servait. Mais aujourd'hui tout cela lui paraissait grossier en comparaison des mets qu'il avait devant lui. Même à Noël, quand on tue le cochon, même dans les repas de noces, Grelet n'avait connu pareil régal. Sur la table défilaient les pâtés de gibier, les pigeons farcis, les chapons rôtis, les gâteaux de toutes sortes. Grelet, on le pense bien, s'en donna à cœur joie.

Le repas fini, notre homme qui avait bien bu et bien mangé considérait la vie en général et sa situation en particulier avec le plus grand optimisme. Sans doute ces festins pantagruéliques ne dureraient pas toujours, mais il était bien agréable d'en profiter à l'occasion.

« En voilà toujours un de pris ! » pensa Grelet tout haut en s'appuyant confortablement au dossier de son fauteuil.

Mais ne voilà-t-il pas qu'en entendant ces paroles le serviteur, qui s'occupait à desservir la table de Grelet, planta là la pile d'assiettes qu'il rassemblait et quitta la pièce en toute hâte ! Grelet ne comprenait pas du tout. Mais il ne prit pas trop garde à cette étrange conduite et s'allongea sur son lit pour une bonne sieste.

Quand vint l'heure du dîner, un repas tout aussi abondant, tout aussi délectable fut servi à notre devin. Il fit honneur à tous les plats et, sentant une douce béatitude l'envahir, prononça avec satisfaction pendant qu'un nouveau valet emportait les reliefs du festin :

« Encore un de pris ! »

À ces mots, la même panique incompréhensible saisit le serviteur qui s'enfuit à toutes jambes.

« Curieuse maison ! » se dit Grelet en haussant les épaules. « Ce seigneur s'entoure vraiment de domestiques bien étranges ! »

Mais sans trop épiloguer, car il avait pour usage de se coucher tôt, il s'alla mettre au lit sans tarder, et ronfla bien vite.

Tout le monde pourtant ne dormait pas au château. Un conseil de guerre affolé se tenait à l'office, où le second valet venait d'informer le premier de l'énigmatique phrase prononcée par le devin.

— Encore un de pris ! a-t-il dit. C'est clair ! Il voit dans nos consciences comme il a vu à travers le coffret. Au premier regard il t'a deviné coupable. « En voilà un de pris » a-t-il dit alors. Et en me voyant, il a reconnu de la même façon que j'avais participé au vol !

— C'est inquiétant, en effet, disait l'autre. Je ne sais comment on pourrait interpréter autrement les paroles qu'il a prononcées.

— Il faut en avoir le cœur net. S'il fait une réflexion analogue devant Pierre, notre complice, c'est qu'il est vraiment un devin et qu'il a tout découvert. Alors, gare à nous ! Il vaudra mieux lui avouer notre vol et lui remettre l'objet.

C'est pourquoi, le lendemain matin, ce fut Pierre qui fut chargé de desservir le petit déjeuner. Le cuisinier du château avait comme d'habitude bien fait les choses, et lorsque Pierre entra dans la chambre de Grelet, ce dernier, les mains croisées sur sa panse bien pleine, se louait de son repas et déclarait avec satisfaction :

— Et voilà pris le troisième.

La foudre tombant aux pieds du pauvre Pierre ne l'aurait pas retourné davantage. À genoux aux pieds de Grelet, il s'écria d'une voix suppliante :

— Grâce, seigneur devin ! Il est vrai que nous sommes les trois coupables ! Mais épargnez-nous, nous rendrons la bague, c'est juré.

— D'ailleurs, la voilà ! s'écrièrent les deux autres valets qui écoutaient derrière la porte et que la dernière réflexion de Grelet avait affolés.

Et pénétrant d'un bond dans la pièce, les coquins déposèrent entre les mains du prétendu devin le joyau tant cherché.

Grelet se frotta un peu les yeux : la grosseur et l'éclat du diamant y étaient peut-être pour quelque chose, mais surtout l'étonnement de voir à quel point les événements l'avaient servi. Il comprenait à la suite de quel quiproquo les voleurs s'étaient crus découverts et il avait grand mal à ne pas éclater de rire en voyant les trois fripons confus, lui tendant la bague qu'il n'avait jamais cru découvrir !

Mais, homme de décision, il reprit vite son sang-froid et déclara avec aplomb :

— Ainsi donc, gredins qui pillez votre maître, vous pensiez m'échapper ? Ne saviez-vous pas que je vois tout, les choses visibles et les choses invisibles, et que je lis dans les cœurs comme dans un livre ouvert !

— Grâce ! répétaient les valets. Nous ne recommencerons plus !

— Votre repentir me touche, dit Grelet. Je remettrai le diamant à votre maître et j'intercéderai pour vous.

— Oh ! non, seigneur devin ! s'écrièrent les trois voleurs. Notre maître nous fera pendre s'il sait que nous sommes les coupables. Vous aurez beau intercéder.

— Cependant, mon devoir est de dire la vérité.

— Pitié, seigneur, pitié ! Nous vous aurons une reconnaissance éternelle si vous taisez nos noms. Par grâce, acceptez ce cadeau en remerciement...

Trois mains fébriles déposèrent sur la table devant Grelet trois bourses rondettes, qui sonnèrent avec un bruit argentin. Et le devin

parut s'apaiser.

— Allons, allons, dit-il. Je vous promets de faire tout ce que je pourrai. Quand un pécheur regrette vraiment ses fautes, il est pardonné. Mais au moins, n'allez pas recommencer !

Le jour même, Grelet triomphant remit au seigneur la précieuse bague et accepta sans sourciller les compliments qu'on lui fit et la bourse qu'on lui tendit. Mais il ne dit mot des trois autres bourses qu'il avait reçues ni du nom des coupables. Puis il rentra chez lui fort satisfait.

— Ce devin était aussi habile que modeste, déclarait le seigneur quand il racontait la chose. Il m'a restitué un diamant que personne jusque-là n'avait pu retrouver, mais il n'a jamais voulu consentir à rester ici, attaché à ma personne en qualité de devin astrologue, malgré les offres alléchantes que je lui ai faites.

Mais Grelet, sagement, pensait que la chance avait assez fait pour lui, et que lui demander de continuer ses miracles en sa faveur, c'eût été vraiment se moquer d'elle !



La mauvaise fade



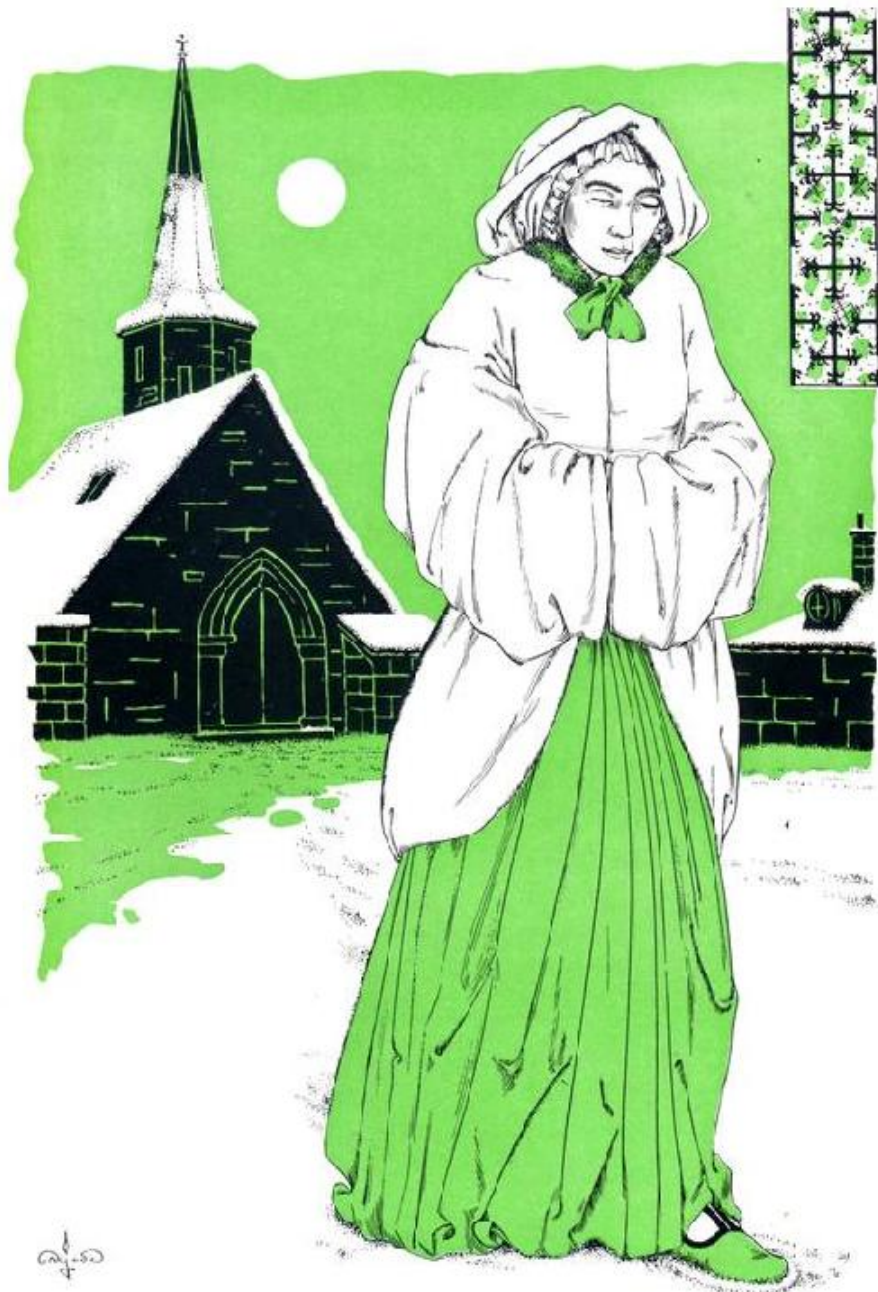
DANS la nuit glacée, le ciel pesant semble rejoindre la terre. Depuis ce matin il neige et les flocons serrés tissent silencieusement leur épais réseau. Une clarté vague monte du sol ouaté. Minuit : les toits de chaume tout vêtus de blanc paraissent dormir, frileusement blottis les uns contre les autres.

Mais le village ne dort pas. Voyez : des lumières dansent derrière les vitraux de l'église et des traces de pas sortant de chaque chaumière ont marqué la neige et formé comme une piste jusqu'au vieux porche roman.

Des chants résonnent sous les voûtes et voici que soudain, vibrantes dans la nuit, les cloches se mettent à carillonner à toute volée. C'est Noël ! Chaque famille est en ce moment en prières près de la crèche où le petit Jésus de cire repose entre le bœuf et l'âne. Dans chaque foyer attend la « cosse de Nau »⁽²⁶⁾, le tronc choisi avec soin pour cette occasion, et qui brûlera pendant la nuit sainte après qu'il aura été béni et que le plus vieux de la famille aura récité les prières traditionnelles.

Soudain, après un dernier cantique, les portes s'ouvrent, les gens sortent, frileusement drapés dans leurs chauds vêtements d'hiver. Les hommes serrent autour d'eux les pans de leurs limousines à rayures, les femmes rajustent sur leur bonnet blanc bien empesé le capuchon de leur cape de laine noire. Les chauds sabots de bois piétinent allègrement la neige ; un peu partout s'allument les petites lanternes dont la lueur tache de rose la blancheur du paysage. Chaque famille rentre chez elle, les enfants courant en tête, pressés de disposer près de l'âtre leurs petits sabots du dimanche, sculptés et vernis. Car cette nuit le « Bonhomme Noël » viendra y déposer mille friandises : du sucre candi, des noix, des pruneaux secs, de jolies pommes toutes

rouges, et qui sait ? – peut-être une orange !



Claudine la Veuve revient seule.

Claudine la veuve revient seule. Elle est bien triste : c'est le premier Noël qu'elle passe sans son mari. Cet automne, alors qu'il faisait du bois, la chute malencontreuse d'un arbre l'a tué. Elle a cru qu'elle ne s'en consolerait pas, mais elle avait son petit Pierre, son beau bébé blond et rose, et pour lui, elle a surmonté son chagrin. La vie a continué : Claudine travaille dur, aide les voisines aux travaux saisonniers, elle soigne aussi son petit troupeau : quelques chèvres, quelques moutons. Elle file la laine, le chanvre. Et, malgré la dureté du sort, elle a pu, grâce à son courage, empêcher la misère de s'installer au logis.

Elle se hâte car, pour aller prier l'enfant Jésus, elle a laissé pendant le temps de la Messe de Minuit son petit Pierre seul à la maison. Bien couché dans son berceau de chêne, bordé dans ses couvertures, il dormait à poings fermés quand elle est partie, de ce merveilleux sommeil des tout petits qui sourient dans leurs rêves. Elle va le retrouver, tout pareil au petit Jésus de la crèche. Elle a ouvert la porte le plus silencieusement possible et, après avoir secoué la neige de ses vêtements, elle entre dans la salle obscure où rougeoient seulement là-bas les braises d'un feu qui meurt.

Dans le coin le plus abrité se tient le berceau de l'enfant. Les mains de Claudine connaissent si bien la place où repose la douce tête frisée qu'elle n'a pas besoin d'y voir clair pour mettre une caresse sur le petit front endormi.

Mais Claudine a poussé un cri d'horreur et retire ses doigts meurtris d'une sauvage morsure. Qui repose sur l'oreiller ? Au lieu du visage lisse et tiède qu'elle attendait, elle a senti le contact d'une affreuse peau rugueuse et froide, et des dents pointues lui ont mordu la main...

Bien vite elle se précipite vers la cheminée pour allumer aux braises une chènevotte dont la petite flamme claire et tremblante éclaire timidement la pièce et elle s'approche à nouveau du berceau. Mais ce qu'elle y voit la glace de terreur. Elle appelle désespérément : « Pierrot ! Pierrot ! »

Seul le vagissement coléreux du monstre lui répond. Car c'est un monstre qui repose dans le berceau à la place du petit Pierre : une créature informe, noire comme le diable, avec un visage grimaçant, des dents pointues comme des aiguilles, de longs cheveux raides et embrouillés. Il est enveloppé de langes souillés et pleure méchamment.

Claudine ne regarde pas plus longtemps cet être hideux. Elle se précipite dehors et court haletante jusqu'à la maison voisine. Elle entre dans la salle où l'on célèbre gaiement Noël. La bûche bénite se consume dans la grande cheminée et ses hautes flammes claires allument un reflet aux chaudrons de cuivre du mur, accrochent une lueur aux faïences du dressoir.

Autour de la table que l'aïeul préside, les visages des convives sont joyeux. Chacun fait honneur au boudin du réveillon, et qu'il est bon à savourer, le vin sucré bouillant et parfumé, après le froid de cette nuit de neige !

Mais les conversations s'arrêtèrent brusquement à l'entrée de Claudine, car tous sont frappés d'inquiétude devant son pauvre visage ravagé.

— Qu'y a-t-il, mon Dieu, Claudine ? Quelque chose est arrivé au petit ?

— Hélas ! Je vous en prie, venez, je ne puis m'expliquer ce qui s'est passé. Pierrot n'est plus là et à sa place, dans son berceau, j'ai trouvé un monstre en rentrant de la Messe de Minuit.

Chacun s'est levé et, laissant la table, a suivi Claudine. Ils arrivent dans la maison de la veuve et y voient le monstre dont elle leur a parlé. Il grimace et pleure toujours en grinçant de ses horribles dents.

L'aïeul en le voyant a murmuré :

— Ah ! il existe donc encore de ces êtres diaboliques, de ces affreuses fades ?

Et comme autour de lui on ne comprend pas ce qu'il veut dire, il explique :

— Autrefois on disait qu'il y avait de méchantes « fades », des fées mauvaises, parentes du diable. Elles mettaient au monde des créatures monstrueuses et devant la laideur de leurs rejetons se prenaient de jalousie devant la beauté des petits d'hommes, contre lesquels elles essayaient de les échanger. Elles s'attaquaient ainsi aux plus beaux bébés, qu'elles dérobaient en profitant d'une absence ou d'une distraction de leur mère.

— Mais, grand-père, vous ne nous aviez jamais parlé de ces choses ?

— À quoi bon ? Il y a bien longtemps que les fades ne s'étaient pas manifestées et je croyais qu'elles avaient quitté définitivement la terre. Mais j'ai bien peur que ce ne soit pas vrai !

— Alors, pendant cette nuit de Noël...

— La nuit de Noël, mes pauvres enfants, est une nuit pendant laquelle s'agitent l'Enfer et toutes ses créatures, car ils détestent la naissance de l'Enfant qui arracha les hommes à leur pouvoir ! C'est une nuit de sorcellerie et de maléfices. Pendant que les cloches sonnent, en particulier, on dit que rôdent les démons et les êtres diaboliques. Et sans doute l'un d'eux a-t-il laissé ainsi une preuve de son passage. Voyons si l'on n'aperçoit rien dehors.

L'aïeul a franchi la porte et éclaire la neige de sa lanterne. Des piétinements confus sur le seuil empêchent d'y rien distinguer, mais on voit un peu plus loin une trace étrange, comme celle d'un très long pied nu. Cette trace conduit à la maison de Claudine puis en revient, se dirigeant vers le chemin de la forêt, pour se perdre dans la neige et

la nuit.

— Voyez, mes enfants, dit le vieillard. Hélas ! je ne me suis sans doute pas trompé !

Ils rentrent et retrouvent Claudine sanglotante, effondrée. Sa voisine essaie de la réconforter, lui parlant d'espoir, lui disant que Pierrot se retrouvera, que dès l'aube les hommes battront la forêt et lui rapporteront son petit. Mais Claudine n'en croit rien. Comment lutter contre une diablerie ?

— Et même, ajoute-t-elle en pleurant, même si on doit le retrouver, comment pourrait-il supporter le froid de cette nuit d'hiver ? Il mourra sûrement, mon pauvre petit !

Devant cette douleur, personne n'ose plus prononcer un mot. Toute la nuit la voisine resta près de Claudine, qu'elle avait obligée à se coucher, mais qui ne put trouver une minute de repos.

Le lendemain, dès l'aube, tous les hommes du village parcoururent la forêt en tous sens avec leurs chiens, explorant le moindre buisson, dérangeant des bêtes sauvages effarées. Le soir, la neige y était plus piétinée que celle du chemin, mais on ne découvrit pas trace du petit Pierre.

Cependant les jours passèrent et dans le village on célébra la fête de l'Épiphanie. Les grands fours maçonnés dans l'âtre cuisaient en même temps que la fournée de pain les galettes dorées et feuilletées, et dans chaque maison, en partageant le gâteau entre la famille assemblée, on réserverait la part du pauvre.

Claudine n'a pas pétri de galette. Pour qui l'aurait-elle fait ? Pourtant dans le soir qui tombe, voici qu'on frappe à la porte. Elle va ouvrir : un vieillard est là, loqueteux, courbé, une besace sur l'épaule, un bâton noueux à la main.

— Je veux, dit-il timidement, vous demander au nom de Dieu de me donner ce soir la part du pauvre.

Claudine est prise de pitié devant la silhouette cassée du vieillard. Il attend, transi de froid sous la neige qui tombe ; il a l'air humble d'un chien battu. Elle n'a pas le cœur de le renvoyer.

— Pauvre homme, dit-elle, vous n'aurez pas chez moi de galette dorée. Mais entrez tout de même puisque vous avez frappé ici. Au nom de Dieu, je partagerai avec vous ce que j'ai et vous vous chaufferez un moment.

Le vieux entre, pose dans un coin sa besace et s'installe au coin du feu. Ses hardes mouillées fument à la bonne chaleur et Claudine installe devant lui, sur la table de noyer, une miche de pain, du

fromage de chèvre, des noix, du lait.

Puis elle reprend son travail et l'on n'entend plus que le bourdonnement du rouet et le crépitement du feu.

Soudain, le vieux pauvre jette sur Claudine un regard pénétrant :

— Ainsi, vous vivez ici toute seule ? Vous n'avez ni parents, ni mari, ni enfants ?

— Hélas ! répond Claudine. J'avais un mari, qui est mort à l'automne. Et j'avais aussi un enfant... Mais pourquoi évoquer cela ? Ma peine est trop récente, et je ne peux m'empêcher de pleurer quand j'y pense !

L'œil bleu du vieillard s'est fait très doux dans son visage ridé. Le foyer met autour de son front comme un nimbe doré.

— Si j'avais su, je n'aurais rien dit. Mais souvent on allège son cœur en racontant ses peines. Voulez-vous me dire ce qui vous est arrivé ?

Claudine laisse son rouet et raconte le drame. Elle dit la sinistre découverte dans le berceau, la battue inutile dans la forêt, et son chagrin, son désespoir.

— Cet être monstrueux, interroge le vieillard, qu'en avez-vous fait ?

— Il est là, dans le berceau. Je ne puis vous expliquer pourquoi j'en ai pris soin. Il est hideux, certes, mais abandonné et pitoyable, et j'ai pensé aussi que peut-être sa mère qui m'a volé mon petit me saurait gré de soigner son enfant et prendrait pitié de ma peine. Je lui donne du lait, je change ses langes souillés. Souvent il pleure de façon abominable. Voyez, maintenant il dort... Que je suis malheureuse !

À l'évocation de ses misères, Claudine a fondu en larmes. Elle pleure silencieusement, le visage dans ses mains. Pendant ce temps le vieillard sans mot dire a rassemblé les dernières miettes de pain éparses sur la table et les a soigneusement mangées. Il se dresse devant le feu, offre encore une fois ses doigts noueux à la flamme, prend son bâton et marche vers la porte.

Il s'arrête devant Claudine :

— Pauvre femme, comme vous êtes à plaindre ! Mais la maison où frappe le pauvre est bénie. Croyez-moi, ce n'est pas en vain que vous avez oublié votre misère pour soulager la mienne. Adieu, et ayez confiance.

Claudine a levé machinalement les yeux pour regarder partir le vieux pauvre. Il ouvre la porte ; mais que fait-il ? Sa silhouette noire se découpe sur la nuit bleutée du dehors. Le bras tendu il brandit son bâton : sceptre de roi, crosse d'évêque, baguette d'enchanteur ? Sa stature semble grandir, monter jusqu'au ciel pailleté d'étoiles. Et soudain, devant. Claudine éperdue, une sorte de serpent, de dragon couvert d'écailles sort du berceau et avec un sifflement strident, rampe précipitamment vers la porte, évite le vieillard et se perd dans la nuit. Puis l'ombre reprend son silence : personne devant le seuil ; rien qu'un

pas lent qui résonne au loin, étouffé par la neige.

Claudine, frissonnante et terrifiée, referme la porte, s'approche du feu. Les flammes claires font danser des dalles aux solives de longues ombres mouvantes et lancent leurs lueurs jusqu'au berceau maintenant vide.

« Tiens, ce pauvre vieux a laissé sa besace – tout son bien, sans doute ! Comment le rappeler ? Il est loin maintenant. Il reviendra quand il s'apercevra de son oubli...

» Mais, est-il un pauvre comme les autres ? Est-ce sa présence qui a chassé d'ici le petit monstre changé en serpent ? Ou bien, est-ce la mère qui a appelé près d'elle son horrible rejeton ? »

Claudine vient se rasseoir près de son rouet et elle reprend son labeur monotone. Mais, voyons, ses yeux ne la trompent-elles pas ? Elle croit voir bouger la besace déposée à terre. Un peu – non – ce n'était pas vrai ? Elle avait rêvé. La lumière mouvante du foyer avait sans doute créé cette illusion. Mais si ! La besace s'agite de plus en plus, et voici que des pleurs en sortent. Des pleurs qu'elle reconnaîtrait entre mille : ceux de son petit garçon.

Folle de joie, d'inquiétude, d'impatience, elle se précipite, essaie de dénouer les cordons de la besace, s'embrouille dans sa hâte, pleure, rit en appelant : « Pierrot, mon petit Pierrot ! » et y parvient enfin. Pierrot est là, blotti dans la besace comme entre les draps de son berceau. Un sourire confiant apparaît sur son visage rose où roulent encore de grosses larmes. Mettant ses bras autour du cou de Claudine, il s'écrie : « Maman ! » Son tendre regard est aussi serein que si jamais il n'avait été séparé de sa mère, et Pierrot s'endort bientôt sur l'épaule maternelle, heureux et apaisé.

C'est ainsi que le petit Pierre revint du royaume des mauvaises fades, et ne sut jamais raconter ce qu'il y avait vu.

Et c'est parce que Claudine avait eu pitié de plus pauvre qu'elle, parce que le chagrin qui si souvent ferme les cœurs l'avait rendue plus pitoyable, qu'elle revit son petit enfant.

Mais ce vieillard qu'elle avait reçu, qui était-il ? Saint Martin, qui parfois parcourt encore le Berry pour lutter contre son éternel adversaire Georgeon ? Ou bien Merlin l'enchanteur, qui hante encore, dit-on, la mystérieuse forêt celtique, noyée d'ombre et de brume, parfumée de bruyère ? Personne ne le sut jamais.



Le buis ensorcelé



e

’EST au XVIII^e siècle, dit-on, que se produisit ce fait étrange. Il intrigua fort, à l’époque, le petit hameau d’Étaillé près de La Châtre, et bouleversa profondément le nommé Pierre Jacquet, un cultivateur de l’endroit, qui en fut le héros principal.

Jacquet, comme tous les fermiers de ce temps, cultivait du chanvre dans une petite chènevière à proximité de sa demeure. Il apportait le plus grand soin à cette culture, car toutes les pièces de linge que possédaient alors les paysans – les grands draps de toile rousse comme les chemises raides et rudes – étaient faites du chanvre récolté, teillé et filé à la maison.

Or un buis se dressait au coin de la chènevière de Jacquet. Quand on parle d’un buis, on imagine généralement un assez petit arbuste. Mais celui-là était un arbre véritable, dressant haut son tronc épais et tourmenté, étendant largement alentour l’ombre épaisse de ses petites feuilles dures et vernissées. Quel était son âge ? Nul n’aurait su le dire. Pierre Jacquet l’avait toujours vu là, et aussi son père Constant Jacquet ; et son aïeul Firmin Jacquet avait joué à son ombre quand il était marmot. À croire que ce buis était aussi vieux que le village d’Étaillé lui-même.

Le buis, en pays celtique, est entouré d’une sorte de respect. Les Druides de jadis honoraient presque à l’égal du gui cet arbuste vert et feuillu même en plein hiver, et y voyaient un symbole d’immortalité. Par la suite, à l’occasion de la fête des Rameaux, le dimanche précédant Pâques, la coutume fut d’en cueillir des branches qui, une fois bénites, étaient accrochées dans les maisons et aux portes des étables, aux croix des carrefours et à celles des cimetières.

À Étaillé, depuis des lustres, quand venait la fête des Rameaux, une partie du village avait l’habitude de venir s’approvisionner au buis

bien fourni et brillant de sève de la chènevière de Jacquet.



– Je sais bien, Catherine ! Mais cela me chagrine.

Mais depuis quelques années, il semblait à Jacquet que son chanvre venait moins bien. Les racines gourmandes du buis s'étendaient largement et épuisaient la terre ; l'ombre qu'il portait gênait la croissance et la maturation des tiges. C'est pourquoi Jacquet commençait à regarder d'un mauvais œil ce locataire encombrant et sans-gêne.

Un jour, sa femme l'entreprit sérieusement à ce sujet :

— Jacquet, notre récolte de chanvre est de plus en plus mince. Il faut supprimer ce buis !

— Je sais bien, Catherine, je sais bien. Mais cela me chagrine. Je l'ai toujours vu dans la chènevière. Il n'y en a pas d'aussi beau à trois lieues à la ronde. Et puis il rend bien service aux gens du pays pour les Rameaux.

— La belle raison ! Tu en replanteras un pied au jardin, et cela sera bien suffisant ! Quel besoin avons-nous donc d'un buis presque aussi gros qu'un chêne !

Sans doute, pour Catherine, aucun souvenir d'enfance ne s'attachait à ce buis géant, et c'est pour cela qu'elle était si catégorique ! Mais, dans le fond de lui-même, Pierre Jacquet se disait qu'elle avait raison et qu'il était absurde de s'embarrasser de sentiment en matière de culture. C'est pourquoi, un beau matin, il décida de couper le buis.

Ce n'est pas sans un vague remords qu'il se rendit dans la chènevière, la hache à l'épaule. Puissant, nouveaux, verni, le buis brillait au soleil et répandait sa senteur pénétrante. Jacquet apprécia sa grosseur, examina le tranchant de sa hache. « C'est dur, du buis, pour sûr. Il me faudra un bon moment. Au travail ! » Il s'attaqua au tronc, frappa, refrappa de toutes ses forces. La lame entra à peine dans l'écorce. Il s'essuya le front, recommença, ahana. Le bois était entamé, saignait sa sève à l'étrange odeur d'encens, et Jacquet tout troublé en avait comme une nausée. Faut-il que l'enfance et ses souvenirs vous tiennent à ce point ! Courage ! Frappons donc !

Le temps s'écoulait : le bras de Jacquet, de plus en plus fatigué, lançait moins fort la hache. La sueur coulait sur son visage et le tronc du buis n'était pas mordu à moitié, loin de là. Comme l'Angélus de midi sonnait, Jacquet se releva, appuya le manche de son outil contre le buis blessé et s'en alla à table. Mais il ne parla pas à Catherine de son travail du matin.

La dernière bouchée avalée, il était à nouveau à la chènevière et reprenait sa hache. Il se remit à frapper avec des forces neuves et les coups résonnaient sinistrement aux échos d'alentour. L'arbre torturé frémissait, le tronc aux fibres vigoureuses grinçait comme de douleur ; Jacquet avait l'impression de trancher dans une chair vivante qui se contractait à la blessure de la hache.

Le temps passait ; Jacquet frappait toujours : enfin, comme l'Angélus

timait dans le calme du soir, l'arbre vacilla et s'écroula avec un horrible craquement. Les petites feuilles du buis vibrèrent encore un peu puis s'immobilisèrent et Jacquet, avec un soupir de soulagement, abandonna l'arbre allongé sinistrement sur le sol dans le soir qui tombait.

Notre homme se sentait incroyablement fatigué. Dès qu'il eut soupé, il se coucha et s'endormit comme une souche.

À minuit il se réveilla en sursaut, secoua Catherine :

— N'entends-tu rien ?

— Non ! Qu'y a-t-il ?

— Écoute. On frappe à la porte !

Jacquet se leva : il n'y avait rien à la porte.

— Un des bœufs aura donné de la tête contre sa mangeoire ! déclara Catherine, qui se rendormit paisiblement.

Mais Jacquet ne retrouvait pas le sommeil. Maintenant il entendait plus distinctement : des coups sourds, réguliers, venaient de la direction de la chènevière. À chaque coup répondait un gémissement, comme si un mystérieux bûcheron eût frappé avec un « han ! » un arbre qui se fût plaint.

Ce bruit obsédant dura jusqu'à l'aube. Enfin, lorsque le coq déchira de son premier cri la nuit finissante, Jacquet perçut un épouvantable craquement, accompagné d'un cri exprimant une douleur indicible, puis le silence retomba.

Pendant les nuits qui suivirent, le même tourment recommença pour Jacquet. Le malheureux ne fermait plus l'œil et perdait tout appétit. Son épouse se dit qu'il avait été étrangement ému d'avoir coupé ce buis séculaire, et que le remords troublait son sommeil. Elle consulta alors une vieille femme du pays, qui connaissait mille secrets pour guérir toutes sortes de maladies. Cette dernière, après l'avoir écoutée, lui remit un mélange de plantes sèches dans un sachet de toile et déclara :

— Tu en feras chaque soir infuser une pincée dans un peu d'eau, et tu donneras ce breuvage à Jacquet. J'ai cueilli ces plantes la nuit de la Saint-Jean, en disant les paroles qu'il faut. Elles assureront à ton malade le sommeil calme d'un enfant !

Mais ce remède fut inefficace, et Jacquet continua en vain à chercher le repos.

Enfin le malheureux, efflanqué, pâle, l'œil brillant de fièvre, s'en vint voir son curé, l'abbé Gauthier, et lui raconta l'aventure.

— Mon pauvre enfant, dit l'abbé, tu sembles être tombé au pouvoir de quelque démon. Je vais prier, exorciser ton enclos, et avec l'aide de Dieu le calme te sera rendu.

Ainsi fut fait. Et le pauvre Jacquet, enfin délivré de l'obsession qui le tourmentait, retrouva le sommeil.

Or, à quelque temps de là, le curé se trouvait invité au château du seigneur du pays, ainsi qu'il arrivait fréquemment.

Après dîner, il fit avec la marquise sa partie d'échecs accoutumée, tandis que le marquis, les pieds aux chenets, feuilletait une fois de plus son poète latin favori, son cher Horace.

Quand l'abbé, fort courtoisement, eut laissé gagner son hôtesse qui jouait mal mais n'aimait pas perdre, il entreprit de raconter l'histoire de Jacquet et de son buis ensorcelé. Plusieurs fois la marquise, fort troublée, se signa, pendant que le marquis, ayant fermé son livre, écoutait en souriant.

— Enfin, nos villageois ont retrouvé le calme, tout est donc bien, déclara-t-il quand le curé eut fini. Mais pour moi, mon cher abbé, je ne me plais point à voir toujours le diable dans ce que je ne comprends pas !

— Mais...

— Voyez-vous, continua-t-il d'un ton mi-sérieux mi-plaisant, je leur trouve bien mauvaise façon, à votre Satan cornu et à ses aides ! C'est pourquoi je préfère ma version à la vôtre...

— Et quelle est-elle, votre version, mon ami ? dit la marquise un peu choquée.

— Au lieu de ce défilé de vilains démons malfaisants, j'aime à imaginer le charmant cortège des nymphes de jadis, à voir comme mon cher Horace une naïade dans chaque source, une hamadryade(27) sous l'écorce de chaque arbre. Qui sait si le tronc de ce vieux buis ne servait pas de demeure à l'une d'elles depuis des siècles ? Jacquet, ce rustre, l'a tuée, ce dont j'enrage !

— Ah ! Monsieur le marquis, dit l'abbé en tendant à son interlocuteur sa grosse tabatière d'argent, vous ne changerez donc pas !

Le marquis se servit délicatement, chassa d'une chiquenaude méticuleuse un grain de tabac tombé sur son jabot en dentelle de Malines et conclut, souriant :

— Mon cher abbé, je prends à mon compte ce que disait – à quelque chose près – un illustre Anglais : il y a sous le ciel bien des choses que notre petit esprit n'est pas près de comprendre, n'en déplaît à tous nos rêveurs de philosophes !



Le coq imprudent



Le curé de Saint-Benoît-du-Sault avait tout pour être heureux : une paroisse qui, sans être riche, était à l'aise, des paroissiens qui, sans être des saints, étaient tous de braves gens, soumis à leur pasteur et, même s'ils plaisantaient parfois, respectueux, au fond, des choses de la foi et de l'Église. La cure était sans luxe, mais agréable, avec des pièces et des pièces en enfilade, soutenues par de lourdes solives de chêne, pavées de carreaux bien rouges, brillants de cire, et le jardin offrait tout ce qu'on peut rêver dans un jardin de curé : les plus beaux arbres fruitiers, les carrés de légumes les plus florissants, et les bordures de fleurs les plus jolies du monde, pour orner de Pâques à Noël l'autel de la Vierge, et celui du Saint Patron de la paroisse.

Son église elle-même était digne d'envie : bien qu'ancienne – un petit peu de roman, un petit peu de gothique – elle était en parfait état, toujours bien réparée, toujours bien entretenue car jamais, de mémoire de curé, un paroissien de Saint-Benoît-du-Sault n'avait renâclé devant le plat d'étain tendu à la messe pour la consolidation d'une voûte ou la refonte d'une cloche. Une belle église, vraiment, et qui faisait l'admiration des collègues d'alentour.

Le curé s'acquittait de son ministère avec la plus grande conscience. Il baptisait avec allégresse les nouveaux-nés, mariait les fiancés dont il avait surveillé bonassement les pastorales idylles, enterrait tristement les braves gens qui se laissaient mourir, visitait les malades, aidait les pauvres, enseignait les enfants, et, le reste du temps, soignait ses abeilles et faisait son jardin, tout en s'interrompant pour lire un bout de bréviaire.

Il avait vraiment tout pour être heureux. Pourtant nul bonheur n'est parfait. Le curé de Saint-Benoît-du-Sault avait un voisin ; ce voisin

n'était pas un mécréant, bien au contraire, puisque c'était Rémi, bedeau et chantre à l'église. C'est dire que leurs rapports étaient cordiaux ! Mais Rémi avait un coq ! Un coq superbe, coiffé d'une crête arrogante, cravaté de rouge, chaussé d'éperons conquérants, et qui, pour un oui, pour un non, agitait ses ailes de cuivre et trompetait un cocorico sonore. Et ce jau(28) avait pris la détestable habitude, l'habitude impie d'aller chercher sa pitance dans le jardin du curé.

— Ne comptez pas sur les capucines cette année, M. le curé, avertissait sa servante Hortense. Le jau a gobé toutes les graines ce matin !

« Le jau était dans les petits pois, M. le curé ! Tout est saccagé ! »

« Vos laitues sont en dentelle, M. le curé. Le jau a gratté dans toutes ! »

Le jau, le jau, le jau !... Il ne se passait guère de journées qu'Hortense ne vînt annoncer quelque méfait. Et M. le curé se désolait. C'est qu'il jardinait avec amour, il avait le goût du travail bien fait, et – il faut bien le dire – souvent ses fruits et ses légumes prenaient le chemin de la table d'un pauvre. Et ce détestable volatile réduisait ses efforts à néant !

Bien souvent le curé en avait parlé à Rémi :

— Enfin, ton jau ne mange pas à sa faim chez toi ?

— Mais si, monsieur le curé, il mange comme les poules ! Mais qu'y faire ? On ne peut pas l'attacher, tout de même ! C'est un vice qu'il a pris comme ça, d'aller gratter chez vous. J'en suis désolé. Ça se passera peut-être...

Cette dernière phrase était ajoutée par politesse, sans la moindre conviction. Et, comme le curé et le bedeau étaient de vieux amis, ce dernier clignait de l'œil en montrant le grand jardin :

— Allons, allons, monsieur le curé, il y a bien là de quoi vous nourrir, vous et mon jau !

— Je ne dis pas, bougonnait le curé. Mais ton jau a le tort de se servir le premier !

Un dimanche matin du mois de mai, comme M. le curé revenait de l'église où il avait été porter quelques fleurs avant la messe, il trouva sur le seuil du presbytère Hortense, avec un air de catastrophe :

— Alors, Hortense, dit le curé avec inquiétude, une mauvaise nouvelle ? Un malade ?

— Non, monsieur le curé. C'est ici.

— Ah, bon ! C'est encore le jau, dit le curé soulagé.

— Le jau ! Si ce n'était que le jau ! Vos fraises, vos fraises précoces...

— Eh bien ? mes fraises ? Elles mûrissent. Je compte bien en avoir assez pour dimanche prochain. C'est la fête patronale. J'invite quelques-uns de ces messieurs, tu le sais. Tu nous feras des fraises à la

crème, Hortense.

— Ni à la crème, ni autrement ! Ni dimanche, ni un autre jour ! Plus de fraises !

— Enfin, dit le curé vaguement inquiet, ce chenapan de jau n'a quand même pas eu le temps de saccager les quatre carrés de fraises ! J'étais au jardin il n'y a pas une demi-heure, à cueillir mes fleurs !

— Pas le jau tout seul ! Cette fois, il a appelé ses poules ! dit Hortense d'un ton sinistre.

— Ah ! dit le curé. Cette fois il a appelé ses poules !...

Et il imaginait, consterné, toutes les crêtes dansantes, toutes les robes grises, brunes, noires, en train de gratter, de piquer, d'arracher feuilles, fleurs, fruits, au milieu d'un caquet de gloussements excités.

— Oui ! compléta Hortense. J'ai entendu le bruit, et j'ai trouvé tout ce joli monde dans les fraises ! Ça s'est sauvé par le fond du verger, envolé par-dessus la haie, mais maintenant la place est nette : plus une fraise ! Et ça reviendra, maintenant, ça reviendra !

— Évidemment, réfléchissait le curé. Un jau, à la rigueur, c'était tolérable. Mais toutes les poules !

— Et tant que ce jau-là sera là, il les appellera, maintenant qu'il a commencé !

— Écoute, Hortense, dit le curé d'un ton décidé. J'en ai déjà parlé vingt fois à Rémi, sans rien obtenir. Il veut garder son jau, il tient à ne pas céder. Mais cette fois la mesure est comble, et nous devons nous défendre. Il faut que cette bête disparaisse, sinon mon jardin sera transformé en désert.

» Alors, tu vas laisser le jau rentrer à nouveau chez nous, cela ne saurait tarder. Attrape-le, tue-le, plume-le, et mets-le au pot. J'inviterai Rémi à déjeuner, et ainsi nous mangerons son jau ensemble. Devant une bonne table, il me pardonnera, d'autant plus que je le soupçonne fort de n'agir ainsi que pour mettre ma patience à l'épreuve ! »

C'est exactement ce que souhaitait la servante, qui n'aurait pas, elle, supporté aussi longtemps les méfaits du coq.

Et lorsque la grand-messe sonna, et qu'Hortense endimanchée, avec sa coiffe à barbes, son châle à franges et son devantier de soie, quitta le presbytère pour l'église, une grosse marmite accrochée à la crémaillère bouillait dans l'âtre, et une savoureuse odeur de volaille commençait à se répandre dans la vaste cuisine.

À la sacristie, M. le curé revêtait ses ornements sacerdotaux, aidé de Rémi, en devisant à voix basse avec lui, tandis que l'église se

remplissait petit à petit de fidèles revêtus de leurs beaux habits.

— Quel joli temps aujourd'hui, Monsieur le curé !

— Joli temps, Rémi, joli temps. Mais, tu vois, j'étais en train de réfléchir à un vieux proverbe d'ici : « Trop gratter cuit »...

— Ah, oui ? dit Rémi, se demandant où son curé voulait en venir.

— Oui. « Trop gratter cuit »... répéta le curé d'un air mystérieux. À propos, Rémi, tu viendras bien déjeuner aujourd'hui avec moi ? Je t'invite.

Rémi comprenait de moins en moins les propos apparemment sans logique de son pasteur. Mais il avait été souvent reçu à la table du curé, il savait qu'Hortense était fine cuisinière, et il n'eut garde de décliner l'invitation.

Toutefois, les étranges paroles du curé lui revinrent à l'esprit au moment où il entonna le *Kyrie*. Elles avaient certainement, pensa-t-il, une explication qu'il fallait découvrir.

— *Kyrie eleison* – Mon curé n'a pas pour usage de parler pour ne rien dire...

— *Kyrie eleison*, répondaient les voix fraîches des petites filles, dont l'une ou l'autre détonnait un peu, de temps en temps.

— « Trop gratter cuit », méditait Rémi. S'il se met à parler par devinettes, à présent...

— *Christe eleison*... – Gratter ? Est-ce moi qui gratte ? Vraiment, je ne comprends pas. Oh ! mais... au fait ?...

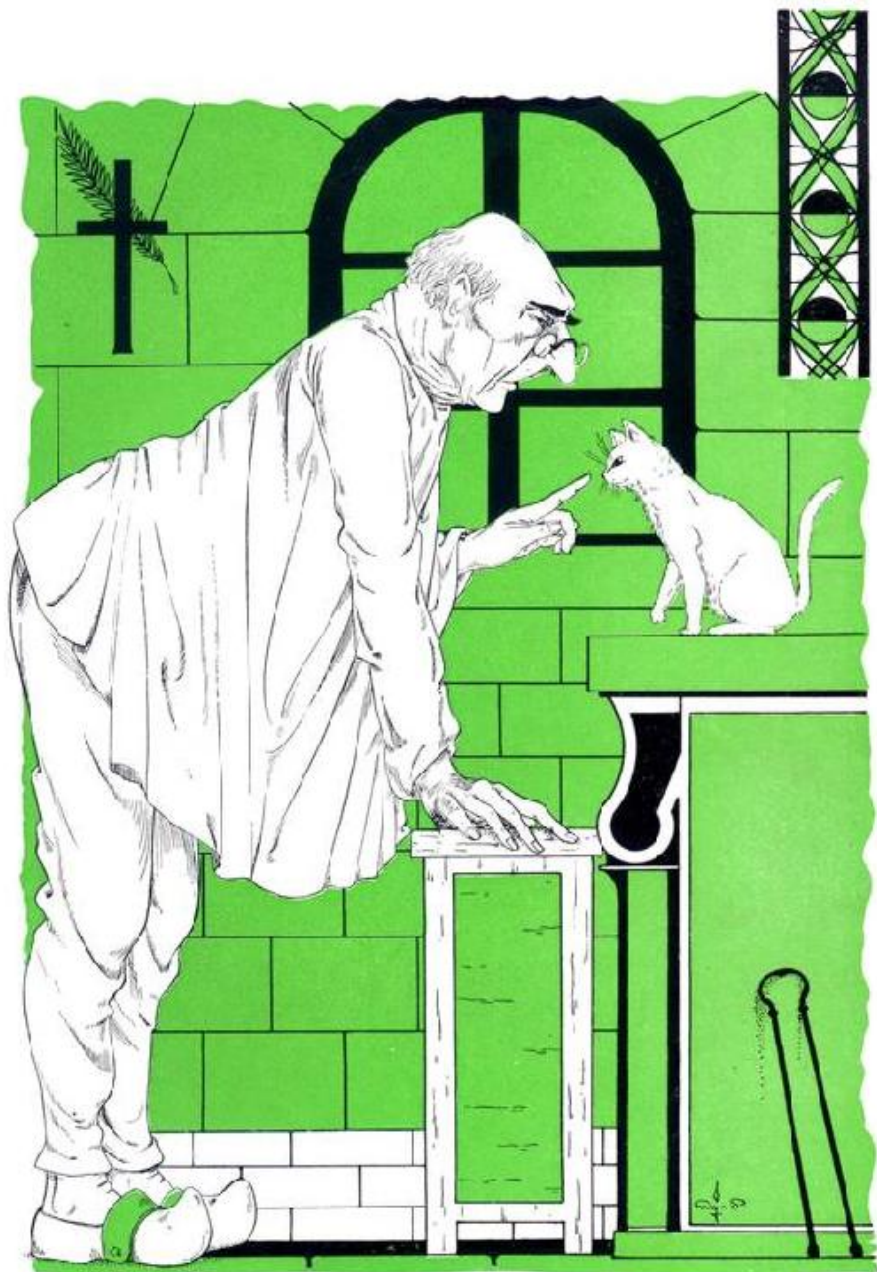
Au dernier *Kyrie*, Rémi soupçonnait fortement qu'il fût arrivé quelque chose à son coq. À la fin du *Gloria* sa conviction était faite, et il mit soigneusement au point un plan qui lui permettrait d'acquérir une certitude.

Chaque dimanche une des familles de la paroisse offrait un pain bénit qui était partagé entre les fidèles, et c'est Rémi qui était chargé de couper en petits morceaux ce fameux pain bénit pour le distribuer ensuite. Il s'acquittait de son office à la sacristie pendant le prêche du curé, et d'ordinaire il mettait tout son art à faire de belles petites parts bien égales.

Mais ce matin-là, quoique la famille offrante eût été généreuse et qu'une énorme galette beurrée et dorée à souhait remplaçât le pain ordinaire, Rémi bâcla son travail, et, le dernier morceau coupé, arraché plutôt, il se précipita dehors par la petite porte dérobée de la sacristie et en deux enjambées gagna le presbytère.

Tout y était dans le plus grand calme. Couché sur le rebord extérieur de la fenêtre ouverte, les yeux mi-clos, le chat Robin chauffait ses rayures au soleil. La porte n'était pas fermée ; Rémi la poussa et dès le seuil l'odeur de volaille le guida vers la cuisine. Une marmite bouillait doucement dans l'âtre et, par terre, dans une corbeille, on voyait des plumes qu'Hortense n'avait pas encore eu le temps de jeter, et que

Rémi reconnu bien...



— Oh ! toi, je te conseille de te taire !

Pour plus de sûreté, il souleva le couvercle de la marmite avec le crochet réservé à cet usage, et il vit ce qu'il s'attendait à voir. Entre deux eaux, mollement soulevé par les vagues du bouillon, entouré de navets, de poireaux et de carottes, son coq flottait, la crête flasque et grise. Bien qu'il fut dans une demeure de curé, Rémi ne put retenir un juron devant ce spectacle.

Robin ouvrit alors les yeux avec étonnement et, couchant ses oreilles, manifesta d'un miaulement agacé son déplaisir d'être dérangé.

— Oh ! toi, je te conseille d'ajouter ton mot, fit Rémi.

Le chat s'était recouché et clignait des yeux en regardant Rémi. Il semblait lui répondre :

— Les insinuations d'un bedeau ne sauraient atteindre le chat d'un curé !

— Voleur de fromage ! continua Rémi, que l'attitude de Robin achevait d'irriter. Croqueur de poussins ! Il nous en manque trois de la dernière couvée. Ce ne peut être que toi : tu rôdais sans cesse autour !

— Qui sait ? répondait le malicieux regard vert. Pas vu, pas pris !...

Pendant ce temps, à l'église, M. le curé achevait son sermon. Sitôt après, Rémi entonnerait le *Credo*, mais la place du chancre demeurerait vide. Elle le resta encore un long moment, pendant lequel le curé s'impatienta, puis s'inquiéta, en faisant tirer en longueur sa péroration, l'illustrant d'exemples et de conseils que ses paroissiens n'écoutaient plus guère. Les vieux somnolaient, le menton sur la poitrine, les jeunes commençaient à s'ennuyer, et ces galopins d'enfants de chœur échangeaient des grimaces en profitant de ce qu'on ne les voyait pas.

Enfin, au grand soulagement du curé, qui conclut sur-le-champ, Rémi arriva et, s'étant assis à l'harmonium, entonna le *Credo*. Et jamais, sans doute, *Credo* ne fut enlevé sur un rythme aussi allègre.

Quand la messe fut finie, Rémi et son curé quittèrent l'église et se rendirent au presbytère où Hortense, déjà rentrée, s'affairait à mettre la table. Elle avait préparé dans une soupière du pain coupé en tranches fines qu'elle se proposait d'arroser du bouillon savoureux. Pour l'heure, elle cherchait l'assiette du chat qui devait avoir sa part, lui aussi.

— Tiens, à propos, monsieur le curé, vous n'avez pas aperçu Robin ? D'ordinaire, à midi, il est toujours à se frotter dans mes jambes. Je ne crois pas l'avoir vu depuis ce matin.

— Bah ! dit le curé distraitement. Il aura encore fait une fugue. Mais

ne te tracasse pas pour lui ; il est toujours gras à lard quand il revient à la maison. Ah ! il sait se débrouiller, le compère !

— Pour cela, oui ! affirma Rémi qui pensait avoir des lumières particulières sur la façon dont le chat « se débrouillait » pour trouver sa pitance.

— Donc, mon brave Rémi, je te disais tout à l'heure : trop gratter cuit. Tu vas comprendre pourquoi, déclara le curé au moment où Hortense soulevait le couvercle de la marmite.

Rémi ne sourcilla pas. Il semblait considérer avec le plus grand intérêt les efforts de la servante qui, fourchette d'une main, écumoire de l'autre, s'escrimait à sortir du bouillon la viande qui y avait cuit.

Mais les yeux d'Hortense s'arrondirent bientôt de stupéfaction, le curé s'exclama... Seul Rémi demeura impassible, tandis que la servante extrayait du liquide gras une bête qui aurait pu à la rigueur être confondue avec un lapin, mais qui, à y regarder de près, n'en était sûrement pas un...

— Ça, par exemple ! dit le curé. Qu'est-ce que c'est que ça ? Et où est mon jau ?

— Notre jau, monsieur le curé, corrigea Rémi. Vous connaissez la suite du proverbe ? « Trop gratter cuit »... On dit après : « Trop parler nuit » !

» Sans doute, mon jau avait trop gratté vos salades, et il lui en a cuit. Mais vous, monsieur le curé, vous avez trop parlé !...

» Quant à votre chat, vous savez bien qu'il était largement aussi gredin que mon jau. En bonne justice, tous les coupables doivent payer. Vous aviez commencé : « Trop gratter cuit ». J'ai continué : « Trop parler nuit » !

— Mon chat bouilli ! Ma potée perdue ! gémissait Hortense.

— Vraiment, Rémi, dit le curé, tu y es allé un peu fort. Je sais bien que ce malheureux chat était loin d'être parfait, mais tout de même ! Et comme tu ne veux pas manger de chat, ni moi non plus, voilà notre déjeuner terminé, ajouta le curé un peu vexé.

— Pas du tout ! Pas du tout ! s'écria Rémi. Pour me montrer que vous ne m'en voulez pas, vous allez venir chez moi avec cette bonne Hortense. « Notre jau » est maintenant cuit à point, et ma femme nous le fricassera avec une sauce à la crème dont vous me direz des nouvelles. À table, chez moi, vite !

— Tu ne manques pas d'aplomb, dit le curé un peu dépité encore, mais souriant.

Alors Rémi conclut d'un ton sans réplique :

— Allons, allons ! Une volaille demande à être dégustée avec un bon vin, vous le savez bien. Et je ne me moquerai pas de vous : c'est du vin de Chavignol que je vous ferai boire, du vrai sauvignon de bonne année, et non pas de la piquette pour rire comme on sert chez vous,

soit dit sans vous offenser, monsieur le curé !



“Au soir, à la chandelle”...



CE soir-là, à La Jaunaie, le domaine de maître Jean-Pierre, près de Nérondes, on avait soupé en toute hâte ; la servante s'était empressée de débarrasser la table des écuelles qui la couvraient et, contrairement à l'ordinaire, bouvier, vacher, berger, étaient revenus s'asseoir dans la salle, après avoir soigné leurs bêtes. C'est qu'il se préparait à la ferme une de ces longues veillées pendant lesquelles on épluche les « calons », c'est-à-dire les noix, avant de porter leurs amandes à l'huilerie. C'est un travail long, et qui serait vite fastidieux si on ne se réunissait en groupes joyeux pour l'effectuer en commun. Les voisins, les amis arrivent d'assez loin parfois, la soirée se passe à bavarder, à rire, à raconter des histoires. C'est pour les jeunes gens un prétexte pour venir faire la cour à leur blonde, pour les vieux une occasion de parler sans fin du temps passé, et pour les enfants une bonne raison de ne pas aller si tôt au lit.

À la fin de la soirée, qui se poursuit fort avant dans la nuit, un agréable petit repas sur le pouce apaise les fringales aiguës par la veille et les bavardages.

Et c'est pourquoi il y eut bientôt une vingtaine de personnes réunies autour de la grande table de la ferme, tandis qu'une bonne flambée dansait dans l'âtre, éclairant la salle autant et mieux que la flamme timide, fumeuse, de la lampe à huile posée sur un coin de la cheminée.

Maître Jean-Pierre et son fils Philippe apportèrent dans un grand baquet les noix préalablement brisées, mais qu'il fallait débarrasser de leurs coquilles, et ils en versèrent avec grand fracas un tas qui couvrit la surface de la table. Le travail commença – mais il faut dire que les travailleurs ne manquèrent pas de croquer les premières amandes qu'ils épluchèrent. C'était dans l'ordre !

— Tiens, dit soudain Philippe, la Solange n'est donc pas encore là ?

— Oh ! répondit la petite Jeannette, il paraît qu'un de leurs bœufs est malade, aussi son père n'aura pas voulu quitter la ferme. Alors je comprends qu'elle n'ait pas osé venir toute seule : il faut passer par le carroir ! Moi aussi, j'aurais eu peur, à sa place !

On appelle carroir, en Berry, un terrain vague au carrefour de plusieurs chemins. Ces endroits ont mauvaise réputation : ils sont, dit-on, le lieu d'élection des fantômes et des sorciers. Bien que des croix y aient été souvent plantées pour conjurer le sort, beaucoup de gens évitent d'y passer à la nuit tombée.

Philippe haussa les épaules, et éclata de rire, imité par le petit André, de la ferme voisine.

— Oh ! ces histoires ! Qui donc y croit encore maintenant ? Que les filles sont donc peureuses !

— Toi, garçon, dit en riant la vieille mère Guite, tu es comme saint Thomas dont Monsieur le curé nous parlait dimanche dans son prêche : tu ne crois que ce que tu vois ! Moi non plus je n'ai jamais rencontré de revenants aux carroirs, mais je n'aime guère y passer la nuit, et j'ai entendu raconter là-dessus des choses bien étranges !

Les yeux des enfants brillèrent de curiosité et d'impatience ; ils désiraient et redoutaient à la fois ces vieux récits terrifiants.

— Que vous a-t-on conté ? Dites, mère Guite !

— Oh ! mes enfants, ces choses-là étaient bien connues autrefois, et beaucoup de gens pourraient vous les rapporter comme moi. Ainsi, tenez, vous savez que je suis née près de Sancerre. Il y avait dans la région un carroir que l'on appelait Marloup. Il avait mauvais renom, lui aussi. Il s'en passait, à ce carroir ! Les sorciers de Bué y tenaient parfois leurs assemblées, et les chrétiens faisaient mieux alors de ne pas se trouver là. Et surtout, c'était le sabbat des chats !

— Le sabbat des chats ?

— Mais oui ! Chaque année, pendant la nuit du Mardi-Gras, les chats, tous les chats se rendent à Marloup. Pendant le souper de carnaval, vous pouvez les voir autour de la table, quêtant de la patte, du regard, une bouchée par ci, une bouchée par là. Mais quand on apporte le dessert, ils s'esquivent.

— Mais on peut bien les retenir ! Il n'y a qu'à les enfermer !

— N'en croyez rien ; ils trouvent toujours moyen de s'échapper. C'est à croire qu'ils peuvent se rapetisser à volonté, cette nuit-là ! Écoutez ce qui est arrivé à ma propre grand-mère.

» Elle avait un beau gros chat noir, et moitié pour taquiner la bête, moitié pour voir ce qui arriverait, elle l'enferma dans la maie⁽²⁹⁾ la nuit de Carnaval. Le couvercle de chêne était très lourd, et la maie fermait bien ; une mouche n'aurait pu y pénétrer. Et voilà que, vers la fin de la nuit, ma grand-mère prise de pitié pour la pauvre bête, qu'elle croyait entendre s'agiter dans sa prison, se leva en pensant :

« Maintenant, Minet, il est trop tard, tu auras beau faire, tu n'iras pas à Marloup cette année ! »

» Et elle alla ouvrir la maie pour libérer le captif, mais elle eut beau se frotter les yeux, la maie était vide. Et le lendemain, elle vit son chat devant la porte, en train de nettoyer ses pattes pleines de boue. Il était bel et bien allé à Marloup, comme tous ceux de sa race. Ma grand-mère n'a jamais compris. »

La vieille mère Guite n'avait cessé d'éplucher les noix pendant son récit, mais enfants et adolescents l'écoutaient bouche bée et oubliaient un peu de travailler. Et bien des regards intrigués se posèrent sur la chatte de la maison qui, assise près du feu, enfermée dans sa queue, les yeux clos sous sa coiffure en bandeaux, ronronnait le plus paisiblement du monde.

— Mais enfin, que font-ils à Marloup ? dit Jeannette.

— Qui sait ? Les gens, le soir de Carnaval, restent fort longtemps à table, puis s'en vont paisiblement au lit : il est bien rare qu'on coure les chemins cette nuit-là. Pourtant quelques personnes passant ou habitant à proximité ont aperçu, venant de partout, des milliers de flammes vertes qui semblaient bondir par-dessus les haies, sauter les fossés, danser sur la lande une sarabande infernale, au milieu de miaulements abominables, de cris à glacer d'horreur. On dit que les chats sont possédés par le diable, cette nuit-là...

Minette ronronnait toujours, sans s'occuper de ce qu'on racontait, et elle avait l'air si honnête, si bourgeoisement frileuse qu'on l'imaginait mal, avec ses petites pattes gantées de noir, trottant dans l'aigre gelée blanche d'une nuit de février. Mais qui sait ce qui se cache derrière la petite face camuse d'un chat ?

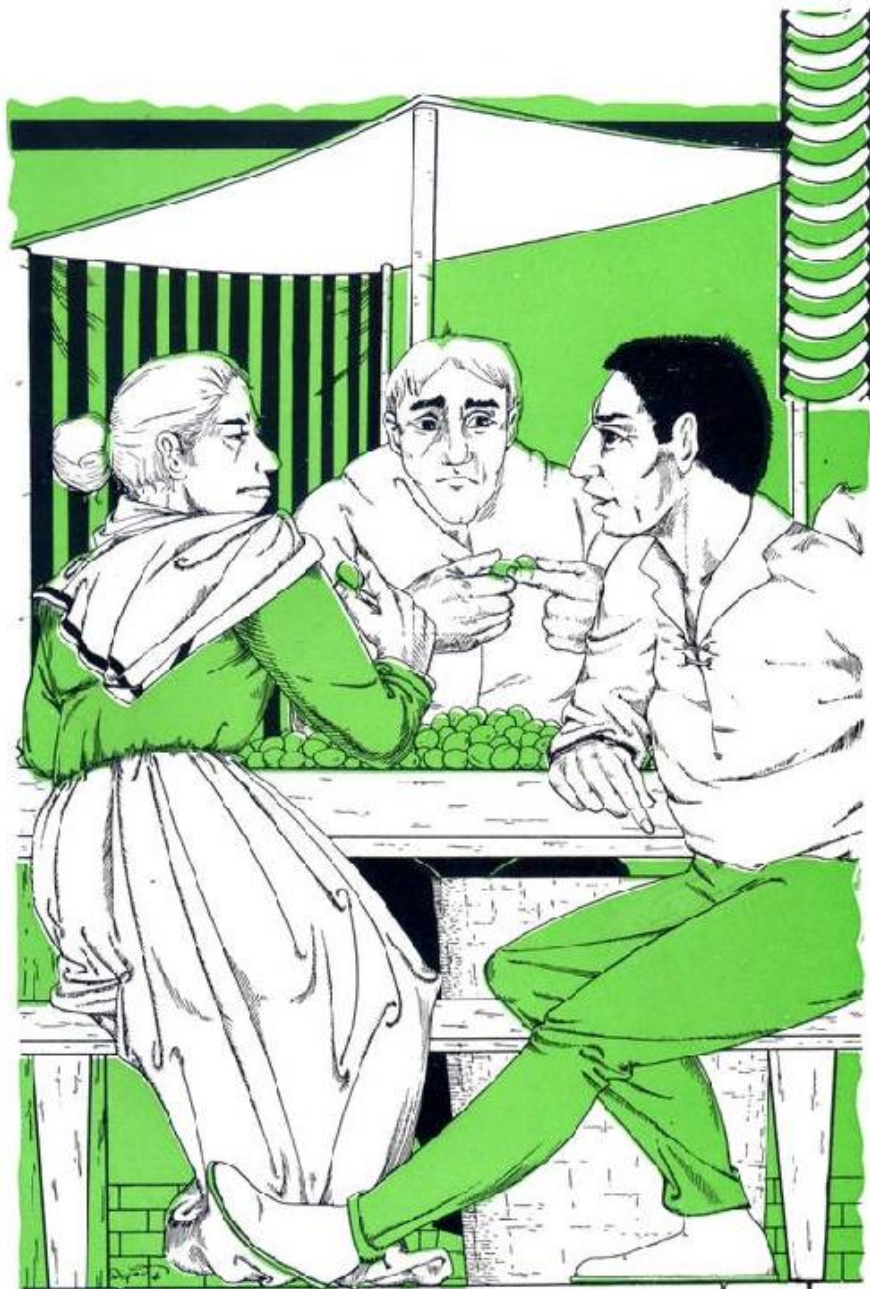
— C'est égal, fit soudain le petit Jacques, un bambin de six ans, la prochaine nuit de Carnaval, j'essaierai d'enfermer la Minette !

— Comment, tu n'es pas encore couché, toi ? dit maître Jean-Pierre. Allez, vite, « monte » au lit !

— Oh ! père, supplia le petit, je voudrais rester encore un peu ! Je travaille bien, et j'aime tant les histoires qui font peur !

— Oui, et cette nuit tu auras des cauchemars : tu prendras les rideaux de ton lit pour des fantômes, dit André qui, fier de ses douze ans, se croyait un grand garçon.

Et il rit lui-même de sa bonne plaisanterie, tandis que Jacques se taisait pour essayer de se faire oublier encore un moment.



... c'est vrai qu'il se passe des choses...

— C'est vrai qu'il se passe souvent des choses inquiétantes aux carroirs, dit le jeune vacher Henri. On m'a raconté que près de chez nous, au carroir Billeron, entre Brécy et Les Aix, un groupe de paysans de Brécy et de Sainte-Solange adonnés à la sorcellerie se réunissaient autrefois, il y a bien longtemps de cela. Le Diable présidait ces sabbats, sous forme d'un chien noir ou d'un bouc. Il paraît qu'on les dénonça à la justice, et on ne badinait pas avec ces questions-là, dans le temps. Les sorciers avouèrent et furent condamnés à être brûlés. Mais le souvenir de cette sinistre affaire est resté attaché au carroir. On dit qu'il est hanté, si bien qu'on n'aime pas y passer de nuit, et qu'on se signe toujours en le traversant.

Le tas des noix à éplucher diminuait ; déjà deux ou trois fois on avait débarrassé la table des coquilles vides, et les amandes emplissaient plusieurs corbeilles posées à terre.

C'est alors que le vieux berger prit la parole. Il se nommait Florent, mais comme il était enfant trouvé, toute sa vie on l'avait désigné par son surnom : le Champi. Dans sa jeunesse, il avait été un rude ouvrier, travaillant dans les fermes comme premier valet, conduisant les attelages, labourant les champs que le maître semait, commandant les autres travailleurs à la fenaison ou à la moisson. Maintenant il était âgé et ne pouvait plus accomplir de trop durs labeurs. Aussi gardait-il à La Jaunaie les moutons de maître Jean-Pierre. On le voyait chaque jour pousser lentement son troupeau par les traînes, coiffé de son large chapeau de feutre décoloré par les saisons, drapé dans sa limousine de laine rayée qui le préservait de la pluie et du vent. Il était peu bavard, aussi toute l'assemblée prêta-t-elle l'oreille en l'entendant parler.

— Ma mère nourricière – la brave femme, que Dieu l'ait en son paradis ! – habitait près de La Châtre. Non loin de sa maison, il y avait un carroir où j'allais souvent jouer dans ma jeunesse avec les garnements de mon âge, en gardant les chèvres. Pendant le jour, nous y menions grand train ; mais la nuit, plus d'un parmi nous aurait refusé de s'y aventurer. On l'appelait le carroir de la Monnaie.

— Oh ! moi, je parie que j'y serais bien allé ! s'écria André. Mais pourquoi l'appelait-on ainsi ?

— C'est que, la nuit de Noël, des gens des hameaux environnants qui passaient là en se rendant à la messe de minuit avaient vu briller par terre, à la lumière de leur lanterne, de magnifiques écus d'or.

— Oh ! Et ils les ont ramassés, bien sûr ?

— Ils les ont ramassés, naturellement. Mais dès que leurs mains les ont touchés, ils ont ressenti une brûlure si vive qu'ils ont lâché immédiatement la pièce, et leurs doigts en ont gardé pendant de longs jours une trace noirâtre. C'est le diable qui erre la nuit de Noël, accompagné de ses mauvais anges, et qui dispose ce piège pour tenter les chrétiens.

Il y avait eu un petit frémissement parmi les enfants pendant ce récit, mais Philippe souriait et déclara :

— Le piège n'était pas bien dangereux : une petite brûlure, et c'est tout. Allons, Champi, il n'est pas méchant le Diable de chez vous !

— Attends un peu la fin de l'histoire, mon gars, rétorqua le Champi. Une nuit de Noël, donc, la grand-tante de ma nourrice, la Françoise, s'en allait à la Messe de Minuit, avec un groupe joyeux. Mais voilà que le plus jeune de ses enfants, qui trottait près d'elle, fendit malencontreusement son petit sabot sur une pierre. Alors elle prit l'enfant dans ses bras pour parcourir le bout de chemin qui restait encore avant d'arriver à l'église. Mais le petit était lourd, et le groupe marchait d'un bon pas.

« Allez devant, dit-elle aux autres, je ne peux pas vous suivre si vite. Mais j'arriverai encore pour l'heure de la messe. »

» Au bout de quelques minutes, elle se trouva passablement en arrière, seule dans le chemin avec l'enfant ; lorsqu'elle passa au carroi de la Monnaie elle aperçut soudain une sorte de grand trou, comme l'entrée d'une caverne. Et au fond de la caverne brillait, scintillait à la lumière de la lanterne un énorme tas de pièces d'or et d'argent. »

— Il fallait passer sans regarder ! s'écria Jeannette. C'étaient des diableries !

— La Françoise, répondit le Champi, avait bien entendu parler de ce qui se passait parfois au carroi de la Monnaie. Mais elle restait tout abasourdie devant ces richesses. Et puis, ne racontait-on pas que des trésors avaient été dissimulés dans des souterrains au cours des guerres d'autrefois ? Si un éboulement subit avait révélé l'emplacement d'une de ces cachettes ? Bref, la Françoise voulut en avoir le cœur net. Mais le trou était étroit et pour s'y glisser elle posa son petit à terre et descendit dans la caverne.

— Et quand elle toucha l'or, il lui brûla les mains ?

— Pas du tout. Elle emplit de pièces son devantiau(30) et remonta. Mais voilà : elle ne retrouva plus son drôle !(31)

— Où était-il donc ?

— Elle chercha alentour, appela, cria, pleura, mais l'enfant ne revint pas. Et, comme par magie, le trou dans la terre s'était refermé, et rien n'apparaissait plus sur le carroi.

— Et elle n'a jamais retrouvé son fils, la pauvre femme ? demanda Jeannette qui en avait les larmes aux yeux.

— Elle alla voir son curé, lui fit dire des messes, des prières, brûla des cierges, mais en vain. Alors elle se rendit chez l'archiprêtre de La Châtre, et lui raconta son histoire. L'archiprêtre hocha la tête d'un air inquiet et lui conseilla d'aller tous les jours au lieu où son enfant avait disparu, pour y déposer de la nourriture et des vêtements. Et il lui promit de prier chaque jour pour le petit.

Le vieux berger s'était arrêté de conter, attentif, semblait-il, à éplucher une noix dont la coquille avait été mal brisée, mais sans doute pour mieux ménager ses effets et tenir en haleine son auditoire. Puis il reprit :

— Cela dura un an. Et la nuit de Noël suivante, au même endroit, alors qu'elle y passait pour se rendre à la Messe de Minuit, la Françoise retrouva son enfant, là où elle l'avait posé un an avant. Il avait ses vêtements de l'autre Noël, et même son petit sabot cassé. Mais il n'avait pas grandi, il était maigre, pâle, et sur la joue il portait comme une sorte de griffure.

La mère Guite hocha la tête en entendant ces derniers mots.

— Bien sûr, dit-elle. La marque du Maufait(32).

— L'enfant n'a-t-il pas raconté ce qui lui était arrivé ? interrogea André.

— Non. Il paraissait n'avoir gardé aucune mémoire de ce qu'il avait fait cette année-là. Et il demeurait toujours coi, lui qui était auparavant si remuant. On n'en pouvait tirer un mot, et sa mère craignait même qu'il ne restât idiot. Ce fut à force de messes, d'évangiles, de prières, que l'archiprêtre de La Châtre parvint à le tirer de cet état. Et il fallut aussi bien des remèdes, bien des soins pour lui rendre la santé.

» Inutile de vous dire que l'argent trouvé par la Françoise fondit vite à ce régime ! »

On avait fini le dernier tas de noix pendant ce récit, et il régnait dans le clair-obscur de la salle un silence pesant. Chacun était plus impressionné qu'il ne voulait l'avouer par l'étrange aventure contée par le Champi. Dans les mémoires inquiètes revenaient soudain des histoires de sorciers, de « birettes »(33), de monstres diaboliques. C'est pourquoi maître Jean-Pierre, qui voulait voir régner la gaieté et l'entraîn parmi ses hôtes déclara :

— Eh bien ! pour finir notre soirée, moi aussi je vous raconterai une histoire, pendant que nous mangerons notre réveillon. Mais n'ayez pas peur : celle-là finit très bien !

Madeleine, la fermière, apporta alors sur la table une miche cuite par elle le matin même, du petit salé rose et blanc, et enfin une énorme galette.

Chacun sortit son couteau de sa poche, se servit une bonne tranche de pain, un morceau de porc, et l'on commença à engloutir de larges bouchées, tout en écoutant le récit du maître.

— Je l'ai bien connu quand j'étais gamin, l'homme à qui l'aventure est arrivée, commença Jean-Pierre. C'était un braconnier du village des Baudins, pas loin d'ici. Je crois bien que je n'ai jamais su son vrai nom : on l'appelait toujours « La Pipe ». Il n'avait pas froid aux yeux, et jouait à l'esprit fort.

» Un jour qu'il était à l'affût à l'entrée du petit bois derrière le village – un coin défriché depuis – il vit soudain sortir du bois une grande bête blanche qui bondissait et dont les yeux semblaient avoir des lueurs bleuâtres... »

— Seigneur Jésus ! dit la mère Guite. La « levrette » !

— La Pipe n'était pas peureux, je vous l'ai dit. Mais ce n'était pas ce gibier-là qu'il attendait. Il fut d'abord surpris, puis, avec la nuit et la solitude, il s'affola bientôt de voir l'étrange créature se précipiter en sautant vers lui au lieu de le fuir. Il se rappela alors ce qu'il avait entendu raconter : Satan qui envoie parfois du fond des enfers des monstres diaboliques pour harceler les chrétiens : les loups-garous, la Grand'Bête, la Levrette Blanche. Il n'est pas agréable de se croire poursuivi par un monstre ensorcelé doué de pouvoirs infernaux !

» La Pipe sentit ses idées se brouiller dans sa tête, et il se mit à détalier vers le village. La première fois qu'il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule tout en galopant, il aperçut le grand monstre blanc qui semblait voler à sa poursuite en bonds prodigieux.

» Hors d'haleine, fou de peur, il entra dans la cour de la première maison du village et se précipita par une porte demeurée ouverte. C'était la porte-coupée d'une étable ; il referma le vantail du bas sur lui et, respirant un peu, regarda au-dehors. À l'entrée de la cour il aperçut la silhouette blanche de « la chose » qui l'avait poursuivi jusque-là.

» La Pipe avait entendu dire qu'il fallait des balles bénites pour tuer ces animaux vomis par l'enfer, et les siennes n'étaient que des balles ordinaires. Mais pourtant il épaula et, murmurant une rapide prière, il fit feu. La silhouette blanche s'écroula.

» Cependant la détonation avait réveillé les gens de la maison. Le maître et la maîtresse apparurent bientôt, épouvantés, un vêtement jeté en hâte sur leur chemise.

» – Venez vite ! leur dit La Pipe encore essoufflé. Je crois que j'ai tué la levrette du Diable.

» – La Levrette ! Eh là, mon Dieu ! s'écrièrent les fermiers.

» – Oui ! Elle m'a poursuivi depuis le bois, et j'ai tiré sur elle de l'étable où je m'étais fourré au plus vite. Regardez, elle est là-bas, à l'entrée de la cour. Venez avec moi !

» On distinguait vaguement une tache claire dans le noir, mais personne n'osait s'en approcher. La maîtresse alla chercher de l'eau bénite, un rameau de buis, et le trio plein d'effroi s'avança prudemment vers la diabolique dépouille.

» Ce fut la femme qui comprit la première :

» – Par exemple ! Ma pauvre Blanchette, qui s'était sauvée ce soir ! Ah ! La Pipe, La Pipe, tu me la paieras, ma chieuve(34) ! Une bête qui avait du lait comme deux ! Et douce, et intelligente, et affectueuse !

Elle suivait les gens comme un chien !

» – C'était donc ça ! dit La Pipe tout penaud. »

Un grand éclat de rire avait salué le dénouement inattendu de la sombre histoire contée par maître Jean-Pierre.

— Et voilà, conclut ce dernier, comment la nuit et la peur aidant, on prend pour un loup-garou une pauvre chèvre égarée qui vous suit parce qu'elle a peur du noir, elle aussi !

Tout en mangeant de bon appétit la galette dorée et craquante, on convint que l'imagination est presque toujours responsable de nos terreurs et que souvent fantômes et diableries s'évanouissent devant un peu de bon sens et de sang-froid.

— Bien sûr, disait le jeune André. Ainsi, moi, par exemple...

Et d'évoquer maintes circonstances effrayantes dans lesquelles il avait montré le plus grand calme, la plus grande lucidité, tandis que tous les autres perdaient la tête.

Puis on échangea des bonsoirs, on alluma les lanternes, et les invités partirent dans un bruit de sabots qui claquent.

Seul, André se tenait près du feu, l'air embarrassé.

— Eh bien, lui dit Madeleine, tu n'as pas envie d'aller te coucher ? Il est tard, rentre vite chez toi.

— C'est que... dit le garçon.

— Aurais-tu peur de la nuit ? questionna maître Jean-Pierre. Enfin, voyons, tu n'as pas cent mètres à faire, et il y a clair de lune. Et puis, un gars courageux comme toi !...

— Oh ! ça ne fait rien ! s'écria en lui saisissant la main le jeune André devenu soudain très modeste. Maître Jean-Pierre, reconduisez-moi jusque chez nous, je vous en prie, avec la lanterne !

Rendez-vous avec les ombres



'AUTOMNE est la saison qui sied le mieux au Berry. Non point la fin de l'automne, ni le triste vent de novembre chassant dans ses rafales, avec les feuilles mortes, les sombres troupeaux des âmes en peine qui pleurent des prières aux carroirs hantés. Mais le début de l'automne, quand septembre tamise un peu le soleil et estompe le bleu du ciel, peignant l'horizon d'un gris de perle et faisant mousser à l'heure du couchant de tendres nuages de nacre rose...

Entrons dans un de ces chemins de terre, les « traînes », bordés de haies vives, ombragés d'arbres dont les frondaisons se rejoignent en une voûte sombre. Il serpente capricieusement, tout baigné d'ombre verte, et nous suivons les lacets d'un parcours bien plus que centenaire. Tout y est calme et paix : les pas s'étouffent sur l'épais tapis d'herbe fraîche, et le silence n'est coupé que par le cri d'une perdrix surprise qui s'envole brusquement près de nous, ou le chant à mi-voix du petit berger qui garde ses vaches en sculptant un bâton à la pointe du couteau.

Il monte une odeur de terre humide, de noix amères, de champignons. Bientôt viendront les pluies, les bourrasques de la romantique saison des tempêtes. Mais tout est encore calme et confiant, et dans la sérénité de l'heure, au caprice des détours du vert sentier, on se prend à penser que rien n'a changé à ce cadre depuis des ans, et qu'ici le temps a oublié de couler. Qui va déboucher de derrière cette haie, au tournant du chemin qui s'en vient du fond des âges ? Un paysan semblable à ceux que nous montrent les *Très Riches Heures du duc de Berry*, enluminées de bleu et d'or ? Ou bien la haute silhouette d'Henri Fournier⁽³⁵⁾, rêvant à son *Grand Meaulnes* et au mélancolique « Domaine Perdu » ?

Oh ! Qui sont ces deux jeunes gens s'avancant en se donnant la main ? Une jeune fille au teint brun, au petit nez, aux grands yeux

noirs pleins de flamme. Elle porte une grande coiffe blanche toute simple qui retombe de chaque côté de son visage ; sa jupe de rude droguet est un peu courte, comme celle d'une adolescente grandie trop vite, et elle a épinglé sur elle un devantier rouge à gorgerette. Près d'elle un grand gars blond au visage halé, portant un large chapeau noir, une blouse bleue bouffante. Autour de son cou il a noué un mouchoir de soie lilas. Il regarde la fillette avec une grande tendresse, et lui murmure des paroles qui la font rougir de joie. N'ayons pas de scrupules à surprendre les confidences de ces ombres : ils ne nous voient ni ne nous entendent ; leur temps n'est point le nôtre et c'est par les chemins du passé que Fanchon Fadet, « la Petite Fadette », et Landry Barbeau, de La Cosse, promènent leur idylle villageoise, dans ce cadre demeuré si semblable au leur.

Ils se sont assis dans l'herbe et poursuivent leur dialogue au charme vieillot comme une musique d'autrefois(36).

— Il n'y a rien de laid, Landry, pour ceux qui connaissent la vertu et la douceur de toutes les choses que Dieu a faites. Moi je sais, sans être sorcière, à quoi sont bonnes les moindres herbes que tu écrases sous tes pieds, et quand je sais leur usage je les regarde et ne méprise ni leur air, ni leur figure...

Et pendant qu'elle parle ainsi, la Petite Fadette presse entre ses doigts une tige de thym sauvage. Landry qui la contemple se dit en lui-même :

« Il faut bien tout de même qu'elle soit un peu sorcière, cette petite Fanchon Fadet que tout le monde prétend laide, pour que moi, Landry, un garçon raisonnable, je sois à ce point charmé par elle, pour que je la trouve la plus jolie fille du monde ! »

Mais la Petite Fadette a de si beaux yeux noirs, sa voix fraîche dit des choses si bonnes à entendre que Landry se moque bien de ce que racontent les gens !

Ni les quolibets des jeunesses du pays, ni les remontrances du père Barbeau n'y changeront rien : Landry est bien décidé à épouser un jour ce « grelet » de Fanchon qui lui a voué depuis son enfance son petit cœur attachant et sauvage.

— Oh ! Landry, répète la Petite Fadette, je crois bien que depuis l'âge de treize ans je n'ai pensé qu'à toi, je n'ai remarqué que toi ! Jamais je ne t'oublierai, jamais je ne cesserai de te chérir...

Puis les jeunes gens se lèvent et, la main dans la main, reprennent leur promenade en devisant doucement.



La petite Fadette a de si beaux yeux noirs...

Laissons leurs légers fantômes s'effacer dans l'ombre des arbres et accueillons Sylvinet qui s'en vient là-bas ; Sylvinet, le besson de Landry, réplique exacte de son frère, mais dont le visage reflète une immense peine, car son cœur saigne de tendresse frustrée. Il ne comprend pas que son frère puisse s'attacher à quelqu'un d'autre tout en continuant à aimer tendrement son jumeau. Son affection jalouse est révoltée par ce qu'il estime une trahison. Landry n'est-il pas la moitié de lui-même ? Autrefois les bessons se suffisaient l'un à l'autre. Puis Landry, quittant la maison familiale, a agrandi son univers, lié connaissance avec d'autres gens. Et maintenant il aime de tout son cœur Fanchon Fadet, il se promène avec elle par les chemins fleuris, délaissant son frère. Sylvinet n'est pas jaloux du bonheur de Landry, non. Au contraire, il souhaite le voir heureux, et pourtant il souffre à en mourir !

« Ne serait-ce pas ce qui pourrait m'arriver de mieux, de mourir ? dit Sylvinet se parlant à lui-même, tout égaré. Je me tourmente, je tourmente les miens. Je vois bien que je suis une peine et un embarras pour ma famille... Et pourtant je ne puis triompher de cette tristesse qui me tient le cœur ! »

Allons, Sylvinet, un peu de courage, trop tendre besson ! La Petite Fadette saura vous faire voir clair en vous-même : vous comprendrez que la véritable affection doit être pure de tout égoïsme, que Landry vous aime autant et mieux que vous ne l'aimez vous-même. Vous accepterez que votre frère ne tienne pas son bonheur seulement de vous et lorsque vous aurez consenti à ce sacrifice salutaire, votre pauvre cœur retrouvera enfin la paix. Et vous vous en irez chercher l'oubli de ces mauvaises heures à l'ombre des drapeaux napoléoniens. Adieu, Sylvinet, pauvre silhouette pitoyable, vous serez bientôt un fringant officier que la gloire accompagne !

Mais tandis que la brunie du soir s'élève au-dessus des prairies, voici le pas d'un cheval qui s'approche. Monté sur La Grise, une jument grasse et luisante, c'est Germain, « le fin laboureur », qui poursuit dans ce chemin perdu l'ombre de la petite Marie. Derrière lui un enfant bouclé, beau comme un saint Jean, sous sa raide peau de mouton, se tient bien droit, à califourchon sur la large croupe : c'est son fils, Petit-Pierre.

Au pas tranquille de La Grise, Germain rêve en silence. Il revoit le passé, les années écoulées près de sa chère Catherine, et son désarroi à la mort de celle-ci. Jamais il ne s'en consolera !⁽³⁷⁾

Mais ses enfants étaient bien petits. Ils ne pouvaient s'élever tout seuls. Son beau-père lui conseillait vivement de reprendre femme :

« Tes enfants nous inquiètent et nous surchargent, disait le père

Maurice. Il te faut une autre femme, et à moi une autre bru. Tu nous dois à tous de te marier au plus tôt ! »

Comme Germain avait tristement écouté ce discours ! Pourtant il en sentait la sagesse.

« Ce n'est pas une jeunesse qu'il te faudrait, Germain, ajoutait-on, mais une femme d'un certain âge, qui accepte de se charger de tes enfants et qui ait pour eux le cœur d'une mère... Une personne qui possède quelque bien, aussi. Ce n'est pas à négliger dans un mariage de raison ! »

Mais le sort aime à bouleverser les projets des hommes. Cette petite Marie, de seize ans à peine, jamais Germain ne l'avait considérée autrement que comme une enfant. Et voilà que soudain, au milieu des genêts de la « Mare au Diable », il avait compris que Marie était charmante, avisée et sage, et qu'il l'aimait de tout son cœur.

« Je ne sais pas comment je ne m'en étais jamais aperçu, se dit-il. Cette petite Marie est la plus jolie fille du pays. Elle est fraîche comme une rose des buissons. Quel air doux et honnête ! Comme on lit son bon cœur dans ses yeux ! Je ne vois pas ce qu'on pourrait souhaiter de mieux... »

Que dira le père Maurice de ce choix imprévu ? Mais en vérité, la raison, la sagesse n'est-elle pas de choisir une épouse pleine de qualités de cœur et d'esprit plutôt qu'une femme riche ?

D'ailleurs Germain ne devait-il pas se marier « pour ses enfants », à ce qu'on lui avait recommandé ? Petit-Pierre a donc voix au chapitre. Écoutons-le :

— Mon petit père, si tu veux me donner une autre mère, que ce soit la petite Marie !

— Moi aussi, je le souhaite, garçon ; mais voudra-t-elle ?

— Sois tranquille, mon père, je lui ferai dire oui ; la petite Marie fait toujours ce que je veux.

Que Germain se rassure : les sortilèges de la Mare au Diable n'ont pas enchaîné que son propre cœur. Celui de la petite Marie aussi est prisonnier du même charme, et cette touchante histoire se terminera au son des cornemuses et des vielles, dans la gaîté d'une noce villageoise...

Et tandis que descend le crépuscule, le pas de La Grise, dont le bruit décroît peu à peu, remporte Germain et ses rêves vers l'ombre du passé.

Voyez quels doux fantômes hantent notre chemin berrichon ! Leur histoire ne nous est-elle pas chuchotée ce soir par l'âme de George Sand, la bonne dame de Nohant, errant encore par ces traînes qu'elle aime tant ?

Mais comme la nuit tombe vite dans les chemins creux !... Déjà la chevêche de mauvais augure miaule en agitant ses ailes lourdes dans un arbre voisin, tandis que la lune monte lentement à l'horizon, éveillant toutes les étranges fantasmagories de l'ombre. Bientôt vaguera dans les ténèbres la lueur verdâtre et capricieuse du follet. Rentrons en frissonnant, car voici l'heure trouble des charmes et des maléfices. Rentrons. Dans la haute cheminée danse pour nous le premier feu d'automne : allons poursuivre à sa clarté rassurante la paisible ronde de nos songes familiers.

Le Serpent au diamant



I l y avait une fois, il y a bien longtemps de cela, un pauvre bûcheron dont la chaumière se blottissait au creux d'un vallon, au bord de l'étang de Saimblançay près de Bourges.

Cet étang, vaste et profond, enserrait en son milieu une île verdoyante couverte de buissons et d'arbres. Bien souvent Jeannin, notre bûcheron, y avait travaillé, abattant des chênes, coupant et liant des fagots ; souvent aussi il s'y rendait pour faire provision de branches mortes qu'il entassait dans son bûcher pour l'hiver. Il connaissait donc le petit bois dans le détail de chaque sente et de chaque clairière ; il s'y sentait parfaitement chez lui, en compagnie des merles, des pinsons et des grives dont les chants joyeux accompagnaient ses coups de hache.

Un jour pourtant il y ressentit une rude émotion. C'était le soir ; son travail fini, il avait quitté son chantier mais il y revenait pour quérir un outil oublié. Il abordait juste dans l'île ; comme de coutume, il avait amarré sa barque à un piquet planté sur le rivage et il pénétrait dans le bois quand il entendit d'horribles sifflements et des glissements inquiétants autour de lui. Il vit alors avec répulsion des dizaines de serpents qui semblaient s'enfuir à son arrivée et bientôt disparaissaient sous les feuilles sèches, dans la mousse, dans les trous où ils allaient prestement se tapir.

Jeannin n'osait bouger, craignant de toucher du pied un des dangereux passants et de le voir se retourner contre lui, quand son regard fut attiré par un scintillement étrange qui jouait dans les feuilles à quelques mètres de là. Notre homme fit deux ou trois pas circonspects et distingua alors un autre serpent dont les écailles vertes marquées de brun se confondaient avec l'herbe et les feuilles. Mais celui-là était énorme, monstrueux ; il déployait sur plusieurs mètres

les anneaux de son corps visqueux surmonté d'une crête, et dressait d'un air menaçant une tête triangulaire au milieu de laquelle brillait comme un énorme diamant lançant des feux éblouissants.

Soudain, d'une détente, nerveuse, le dragon se propulsa vers l'étang, glissa devant Jeannin sans le voir et arriva en quelques ondulations au bord de l'eau. Là, il s'inclina précautionneusement et le bûcheron, muet de surprise, vit l'énorme gemme flamboyer à terre, sous les rayons obliques du soleil couchant. Pendant ce temps le monstre buvait à longs traits, penchant sur le miroir de l'eau un front aveugle où se creusait une orbite unique et vide.

Quand il eut apaisé sa soif il plongea la tête dans l'étang, s'ébroua deux ou trois fois, puis remonta sur la rive et replaça adroitement le diamant à sa place accoutumée. Il repartit alors vers le bois, d'une reptation tranquille, et s'enfonça dans les taillis que l'ombre commençait à noyer.

Jeannin se demandait s'il avait rêvé. Le grand silence de la nuit descendait lentement sur toutes choses ; des étoiles s'allumaient au ciel gris perle égratigné par le vol des chauves-souris, et la barque oscillait imperceptiblement sous des vaguelettes légères ; tout respirait le calme et la paix. Pourtant il était bien sûr d'avoir assisté à cette scène hallucinante ! Il revoyait encore le grand serpent incliné sur l'eau et l'éclat inoubliable du diamant scintillant dans son écran d'herbe. Non ! Il n'avait pas rêvé. Les crapauds autour de l'étang avaient beau se flûter leur monotone question :

« Crapaud cornu, fais-tu la buie ?(38)

» – Ni toi, ni moi !

» Non ! – Non ! »

Sa chaumière avait beau l'attendre là-bas avec son air familier, tout avait beau être quotidien, il ne s'en était pas moins passé une chose insolite, incroyable !

Si incroyable que lorsque Jeannin la raconta à sa femme en mangeant la soupe, la Marie Jeannin eut un air très inquiet et demanda au bûcheron :

— Mon pauvre homme, tu n'étais pas tête nue dans la barque, au moins, cet après-midi en traversant l'étang ? Dame, le soleil sur l'eau ça tape dur !

— Mais non ! Je suis bien sûr de ce que je dis, je n'ai pas du tout mal à la tête, répliqua Jeannin. Je l'ai vu, ce serpent, de mes yeux vu, et ce diamant ! Oh ! je ne rêvais pas, je pourrais montrer exactement l'endroit ; et peut-être même ses traces sur l'herbe...

Le lendemain, lorsqu'il fit le récit de l'aventure à son ami le tisserand du village, ce dernier ne lui manifesta pas la sollicitude inquiète de la Marie. Au contraire, il éclata d'un gros rire et s'écria :

— Ah ! l'ami Jeannin, qu'as-tu bu hier ? C'est qu'il faisait chaud. Au

bois tu avais dû emporter de quoi !

— Et que veux-tu donc que j'aie emporté, sinon de la piquette ? bougonna Jeannin qui sortit vexé.

« C'est ma foi vrai ! reconnut l'autre à part lui. Il y a dans son cellier plus de poiré que de vin, comme chez moi. »

Si Jeannin n'était pas ivre, comment expliquer son absurde récit ? C'est alors que le tisserand commença à laisser entendre à ses pratiques que son ami Jeannin lui donnait bien des inquiétudes et qu'il devait avoir l'esprit un peu fêlé.

Le bûcheron renonça bientôt à faire la moindre allusion à son étrange aventure, mais il y pensait sans cesse et si le souvenir de la peur ressentie s'estompait petit à petit, il revoyait avec netteté le scintillement éblouissant du diamant énorme et la convoitise s'installait peu à peu dans son cœur :

« Si j'avais bondi sur le diamant pendant que le serpent était penché sur l'eau, aveugle, je ne risquais rien ! Pour peu que ma barque ait été prête, juste à côté de moi, je pouvais me sauver avant même que le monstre ait eu le temps de deviner ce qui arrivait. Et à moi la fortune ! Ah ! si j'avais su ! Si jamais l'occasion se retrouve !... »

Mais l'occasion ne se retrouvait plus. Maintes fois Jeannin était retourné dans l'île, mais il n'avait rien vu d'anormal. Les grillons chantaient, les moineaux se chamaillaient au soleil d'été, puis, après que l'automne eut transformé l'île en un énorme bouquet roux posé sur l'étang, l'hiver vint ; les branches mortes craquèrent à l'aigre bise, les arbres s'ennuagèrent de blanc sous le givre et la neige. Mais jamais, jamais l'ombre d'un serpent !

Tassé au coin de son feu, dans sa chaumière tiède, Jeannin tressait des paniers d'osier, méditant tristement sur la chance qu'il n'avait pas su saisir.

Pourtant, un après-midi du mois de mai, le bûcheron en arrivant à l'île eut l'impression qu'une atmosphère singulière y régnait. Il demeura prudemment dans sa barque sur le bord et épia. C'étaient, dans le petit bois, les mêmes glissements furtifs, la même agitation fourrée, et une odeur musquée, un peu écœurante, qu'il reconnut sans hésiter...

Il s'aperçut alors qu'un an, jour pour jour, s'était écoulé depuis qu'il avait assisté, pour la première fois, à l'étrange scène. Un petit frisson le secoua, et pendant une seconde il eut la tentation de reprendre les rames et de rentrer chez lui. Mais la pensée du diamant à conquérir le réconforta. Sa décision fut prise ; faisant glisser sa barque le plus silencieusement possible, il alla l'amarrer à l'ombre d'un gros chêne croissant sur le rivage, tout près de l'endroit où l'énorme dragon s'était désaltéré l'année précédente.

Et il attendit, tremblant d'impatience.

Des minutes, des heures passèrent, interminables. Tout le petit bois semblait frémir, grouiller de serpents ; on les entendait, on les devinait, mais Jeannin avait beau observer de tous ses yeux, il n'arrivait pas à les voir.

Enfin, lorsque le soleil s'inclina à l'horizon, les bruits devinrent plus précis et, de sa barque, notre homme distingua vaguement des corps bruns, gris, verdâtres, qui s'en venaient du centre du bois et se dispersaient, rampant avec souplesse dans l'herbe, glissant entre les feuilles, fouettant les mottes de terre et les brindilles sèches.

Le moment était venu de ne plus hésiter. D'une détente preste, Jeannin bondit de sa barque jusqu'à un buisson d'osier touffu dans lequel il se dissimula soigneusement. Il n'eut pas longtemps à attendre : le rideau de branches s'ouvrit et l'énorme serpent fit son apparition.

Crête haute, la langue dardée, il ondulait rapidement vers l'étang en écrasant les herbes et les joncs sous son poids. Au centre de son front, la pierre merveilleuse brillait comme une étoile. À quatre pas de Jeannin il s'arrêta, fit glisser à terre le diamant et but avec avidité.

Alors Jeannin s'élança, mit la main sur le joyau et sauta dans sa barque. Quelques secondes après il était déjà loin sur l'étang, appuyant ferme sur les rames, tandis que le monstre tâtonnant et aveugle cherchait vainement son diamant et, dans sa fureur, vomissait, des torrents de fumée et de flamme en sifflant horriblement...

Jeannin arriva sain et sauf à sa chaumière, mais cette fois il ne sonna mot de son aventure, comprenant qu'il convenait de ne point tenter les voleurs. Il réfléchit à ce qu'il ferait de son diamant : il ne comptait pas le conserver, mais en tirer une fortune. Toutefois dans le village personne n'était à même de le lui acheter. Les paysans étaient misérables, le seigneur du pays lui-même portait des vêtements râpés, son castel menaçait ruine et sa noble épouse avait dans son aumônière plus de gros sous que de ducats.

Pas d'espoir donc de vendre le diamant à son vrai prix ; c'est pourquoi Jeannin, après de longues méditations, décida de l'offrir au roi afin de se concilier ses faveurs et d'acquérir une place importante à sa cour.

Il se rendit donc à Bourges car le souverain s'y trouvait alors, et il demanda audience.

Il avait entendu dire qu'il n'était pas facile d'être reçu par le roi. Quand il arriva au palais, une foule de gens attendaient déjà leur

tour : de nobles seigneurs en longues robes de drap fin, des soldats à l'air conquérant, des magistrats à rabat d'hermine ; tous jetèrent sur Jeannin un regard dédaigneux lorsqu'il entra timidement dans l'antichambre en saluant bien bas la compagnie. Mais à la surprise générale ce fut Jeannin que l'huissier appela le premier pour l'introduire auprès du roi.

Le monarque le reçut avec une grande bienveillance ; il se leva même de son trône et s'avança aimablement vers Jeannin pour lui indiquer un siège. Notre homme en était tout saisi.

« Est-ce donc ainsi que les grands de ce monde, que l'on prétend si hautains, accueillent les pauvres gens comme moi ? On a bien raison, pensait-il, de dire qu'il vaut mieux s'adresser au bon Dieu qu'à ses saints ! »

Il expliqua alors au roi la raison de sa visite et présenta son précieux cadeau.

— Ah ! s'écria le roi, je comprends tout ! Je sentais comme une force intérieure qui m'ordonnait de te traiter en ami et de te recevoir avant tous les autres. En effet cette pierre a une valeur inestimable, mais c'est aussi un talisman. Elle a le pouvoir de ménager partout un accueil favorable à celui qui la détient. Tu as expérimenté tout à l'heure, mon brave, la puissance de ce diamant !

— Sire ! c'est donc cela ?

— Mais ce n'est pas tout, continua le roi. Regarde.

Le souverain se leva et alla toucher légèrement avec le diamant les diverses pièces d'une panoplie qui ornaient le mur de la salle. Miracle ! Les masses d'armes, les fers de lance, les flèches, les coutelas, tout brillait maintenant de l'éclat de l'or, tout était en or !

— C'est le deuxième pouvoir de ce talisman, ajouta le roi. Ta fortune est faite, Jeannin. Je n'ai pas le droit d'accepter un tel cadeau, d'autant que tu l'as conquis au péril de ta vie.

Jeannin n'en croyait pas ses yeux. Ainsi, tout pouvait se changer en or au contact du diamant. Il revit soudain la Marie avec ses pauvres hardes, sa chaumière vétuste, et leur vie de misère. Fini tout cela maintenant...

Mais le roi devenait soucieux :

— Écoute, dit-il, je vais te parler comme à un ami et te livrer le fond de ma pensée. Ce talisman m'inquiète. Tant qu'il sera entre les mains d'un brave homme comme toi, il n'en sera pas fait mauvais usage. Mais suppose qu'il tombe au pouvoir d'un coquin ? Ce dernier s'attirera alors les bonnes grâces de tous, captera les faveurs au mépris de toute justice. D'autre part, le fer est plus utile que l'or et d'ailleurs l'or perdrait sa valeur en perdant sa rareté ! Ah ! ce talisman est bien dangereux.

— Sire, que me conseillez-vous alors ?

— Dis-moi, Jeannin, que souhaites-tu en somme ? Une vie aisée pour toi et les tiens ? J'en fais mon affaire. Tu auras, je m'y engage, une existence large et agréable. Quant à ce trop puissant diamant, il vaut mieux s'en débarrasser.

— Mais qu'en faire ?

— Il faut éviter à tout prix que quelqu'un d'autre puisse s'en emparer. Ne pourrais-tu le jeter au plus profond de l'étang ? Ceci fait, reviens ici avec les tiens, j'assurerai votre avenir.

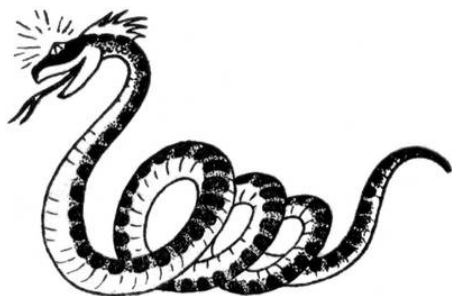
— Il en sera comme vous le désirez, Sire, promit Jeannin.

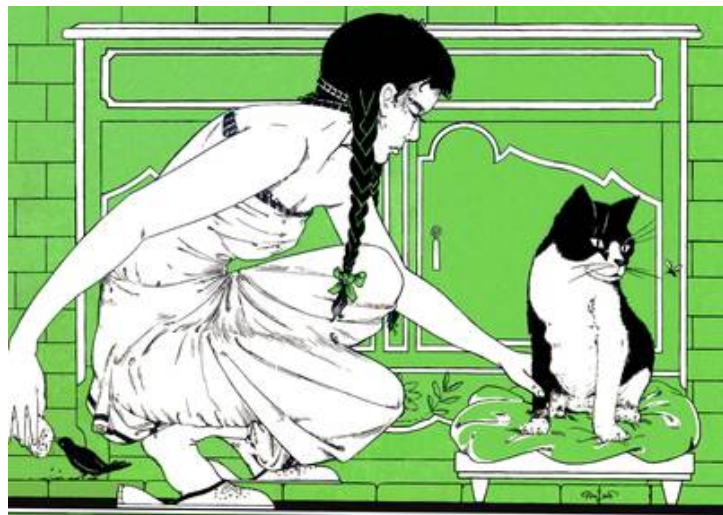
Et le roi poussa alors un gros soupir de soulagement.

Quand Jeannin fut de retour à son village, il s'empessa d'accomplir la promesse faite au roi. S'approchant de l'étang il lança de toutes ses forces l'énorme caillou scintillant qui ricocha d'abord comme un vulgaire galet puis s'abîma dans l'eau verte. Mais le bûcheron n'était pas au bout de ses surprises.

À peine le diamant avait-il disparu qu'une effroyable explosion se faisait entendre ; des gerbes d'eau bouillonnante et des flammes jaillirent vers le ciel, des gouffres insondables se creusèrent dans l'étang, engloutissant en quelques secondes l'île à demi incendiée et sa faune maudite...

Le calme revint enfin. Lorsque Jeannin, qui s'était enfui à demi mort de peur sortit de sa chaumière et s'approcha timidement du lieu de la catastrophe, l'étang avait repris sa sérénité coutumière ; à peine quelques branches brisées surnageaient-elles, portées par un peu d'écume qui s'irisait au soleil...





1 Nous avons à rendre hommage ici à tous ceux qui se sont appliqués à rassembler les légendes et les contes du Berry. Citons entre autres Laisnel de la Salle, Hugues Lapaire, G. Nigond, Lamotte, Veillat, Martinet, etc., à qui nous devons le canevas de maint récit, les autres étant empruntés à la tradition orale ou à l'histoire.

Nous aurions craint d'autre part de donner à nos jeunes lecteurs un visage infidèle de la province si nous avions omis d'évoquer les principaux personnages des romans berrichons de George Sand.

2 Orléans.

3 Peuples de Gaule : les Carnutes (Chartres), les Sénons (Sens), les Turons (Tours), les Auberques (Angers), les Arvernes (Gergovie), les Éduens, alliés de Rome (Autun).

4 Vellaunodunum (Montargis), Cenabum (Orléans), Noviodunum (Neuvy-sur-Barangeon).

5 Vingt-quatre kilomètres : au nord-est de Bourges, entre Morogues et Humbligny.

6 Le front de la ville au sud est large de 300 pieds (90 m) ; les deux portes aux angles étaient sur l'emplacement des rues Séraucourt et Moyenne.

7 Le siège dura vingt-sept jours, sans doute entre le 20 mars et le 20 avril.

8 Vercingétorix s'était rapproché d'Avaricum. Son camp se trouvait alors entre Les Aix d'Angillon et Rians.

9 878 ap. J.-C.

10 D'après François Rabelais et Jean Baffier.

11 Satan est appelé ainsi par dérision parce que c'est saint Georges qui l'a vaincu.

12 La rue d'Auron actuelle.

13 Nom moqueur donné aux Anglais.

14 « Galère » ne sera employé que plus tard.

15 Messire Bertrandon, rentré dans son château, signala dans ses Mémoires sa rencontre avec Jacques Cœur à Damas.

16 Brioler : chanter pour encourager les bœufs.

17 Bosselée : dix ares.

18 Jumeaux.

19 9 novembre 1572.

20 Danses d'autrefois, dont le souvenir se retrouve dans mainte ronde enfantine.

21 Loup-brou ou loup-garou. On croyait autrefois dans les campagnes que certaines personnes pouvaient, avec l'aide du Diable, se transformer la nuit en loups malfaisants. Elles revêtaient pour cela une peau de loup.

- 22 Le briolage est le chant modulé du laboureur pour encourager ses bœufs.
- 23 Ouvrier agricole.
- 24 Nom ancien des bêtes à cornes.
- 25 Bouvier.
- 26 Bûche.
- 27 Nymphé des bois qui naissait et mourait avec un arbre.
- 28 Jau : nom ordinaire du coq en Berry.
- 29 Grand pétrin.
- 30 Tablier.
- 31 Son enfant.
- 32 Du malin.
- 33 Birettes : on appelle ainsi les loups-garous dans certains villages du Berry.
- 34 Chèvre.
- 35 Ou Alain-Fournier, l'auteur du *Grand Meaulnes*, roman célèbre du début du vingtième siècle, dont l'action se situe en Berry.
- 36 D'après George Sand : *La Petite Fadette*.
- 37 D'après George Sand : *La Mare au Diable*.
- 38 La lessive.